

M. Ronat

I. Tynianov

# action poétique

71

Pasolini

Pagliarani Vassalli

Mussapi

## Le printemps

italien

J.-C. Vegliante

Poésies des années 70

Salvo Imprevisti

Bettarini Tam Tam Batisti

Maraini Nuccetelli Pianura

Pubblico e Privato

**La poésie doit avoir pour but la vérité pratique**

**71**

# **action poétique**

Ce numéro a été réalisé par Jean-Charles Vegliante.

**A PARAÎTRE**

N° 72 (décembre 1977) : Autour de la psychanalyse.

N° 73 (mars 1978) : Poésies baroques.

**RÉDACTEUR EN CHEF : Henri Deluy.**

**COMITÉ DE RÉDACTION :** Claude Adelen, Jean-Pierre Balpe, Henri Deluy, Charles Dobzynski, Gil Jouanard, Alain Lance, Pierre Lartigue, Yvan Mignot, Marc Petit, Lionel Ray, Maurice Regnaut, Mitsou Ronat, Paul Louis Rossi, Jacques Roubaud, Elisabeth Roudinesco, Bernard Vargaftig.

**ADMINISTRATEUR : Michel Ronchin.**

**SECRÉTAIRE GÉNÉRAL : Jean-Pierre Balpe.**

**DIFFUSION : Odéon Diffusion, 24, rue Racine, Paris-6°.**

**ABONNEMENT :** France : 4 numéros : 36 F. — Etranger : 50 F.  
France : 8 numéros : 70 F. — Etranger : 100 F.  
(Voir bulletin d'abonnement en fin de numéro.)

**C. C. P. : Action Poétique, 27, rue Saint-André-des-Arts, 75006 - Paris — 4.294.55 Paris.**

**Les manuscrits non retenus ne sont pas retournés**

**Gérant responsable : Henri Deluy.**

**Dépôt légal : 3° trimestre 1977.**

**ISBN : 2-85463-008-0**

# Sommaire

## LE PRINTEMPS ITALIEN

Avant-propos : <i>J. Guglielmi, H. Deluy</i> .....	4
Introduction (situation générale) .....	5
Les Néo-avant-gardes :	
1. En guise de présentation (1972) .....	11
2. Trois « Novissimi » .....	14
3. Trois francs-tireurs .....	21
Une poésie sauvage ?	
1. « Attention simplicité » .....	28
2. Futur antérieur (Pasolini, Alesi) .....	30
3. Loin des écoles .....	34
Modernes tribus :	
1. Collage sans nuances (avec 2 poésies visuelles de Spatola) .....	44
2. Poésie totale — revue « Tam Tam » .....	47
3. Des feux dans la prairie — revue « Pianura » (avec une bande dessinée de la revue) .....	54
L'alternative, en attendant...	
1. Des deux côtés des Alpes .....	76
2. Ecrire quand même : éditions « Salvo Imprevisti » ..	79
3. Dire le poème : groupe « Pubblico e Privato » ....	90
4. Le laboratoire de la « Tartaruga » .....	99
Poésie et chansons de lutte :	
1. Nous sommes tous des <i>emarginati</i> .....	107
2. Marginaux et <i>contre-culture</i> .....	109
3. « Deux ou trois choses que je sais d'elles » .....	117
4. La <i>chanson engagée</i> .....	128

Appendice (antologia italiana minima)	
1. Gli anni '60 .....	136
2. Anni '70 .....	148
3. Inediti .....	167
Index des noms .....	184



## IOURI TYNIANOV

Iouri Tynianov : le vers lui-même : <i>Mitsou Ronat</i> .....	186
Préface au livre : « Problème de la sémantique du vers » : <i>Iouri Tynianov</i> .....	192
Notes et informations .....	192

# **Le printemps italien**

Poésies des années 70,

choisies, traduites et présentées par Jean-Charles Vegliante  
(avec la collaboration de Valerio Magrelli)

## Avant-propos

*Pour qui regarde, ne disons pas la poésie, mais les poésies de langue italienne, depuis, mettons le début du siècle, il est évident que l'ouverture sur les expressions étrangères y demeure constante...*

*De Marinetti à Pavese, de Ungaretti à Zanzotto, de Pasolini à Sanguineti, pour ne citer que ces noms-là, on assiste aux influences conjuguées de Baudelaire et de Rimbaud, de Mallarmé et de Jarry, mais aussi aux effets des lectures de Hölderlin, Salinas, Eliot et Pound...*

*Ces émigrations n'empêchent pas, il faut le souligner, les poésies italiennes actuelles, de porter les traces profondes, de Virgile à Dante, du Tasse à Marino, de Leopardi à d'Annunzio, du contradictoire et foisonnant patrimoine italique...*

*« Una riga tremante Hölderlin fammi scrivere », dit Andrea Zanzotto !*

*En fait, c'est bien de cela qu'il s'agit, de ces poètes, au cours des temps, qui « font écrire », d'une langue à l'autre, dans la diversité, renversant les faciles constructions chronologiques, au-delà de la raison infirme et solitaire...*

*De cette diversité en acte, Jean-Charles Vegliante ouvre un aperçu cohérent et attachant dans son parti-pris. Nous avons tenu à lui conserver sa cohésion par-delà des divergences évidentes sur des aspects majeurs de la réalité politique, idéologique et culturelle italienne, comme sur telle ou telle attitude des écrivains italiens d'aujourd'hui quant au langage et à la poésie.*

*Nous souhaitons que cette entreprise incite le lecteur d'ici à aller plus loin dans ce domaine proche et lointain à la fois, qu'Action Poétique, pour sa part, a tenté d'explorer, en toute imperfection, dès les premiers numéros.*

JOSEPH GUGLIELMI, HENRI DELUY.

# Introduction

— Ici le mire et le contemple,  
Siècle orgueilleux et sot,  
Qui as quitté le chemin  
Jusqu' alors reconnu par la pensée  
Avant-courrière et, revenant sur tes pas,  
Te vantes d'une régression  
Que tu nommes progrès. (1)

C'est Pasolini, le premier, qui suggérait de voir en Leopardi un précurseur du versant de la poésie italienne contemporaine qui nous occupera ici. En une présentation qui se veut le moins anthologique possible, et qui pêchera donc par manque d'éclectisme. Ce qui nous intéresse, et nous importe : une manière de faire de la poésie enfin sortie de la traditionnelle alternative entre plurilinguisme dantesque et monolinguisme pétrarquisant, dans laquelle G. Contini enfermait — assez justement — la quasi-totalité de la littérature italienne. Au contraire, Le genêt de Leopardi inaugurerait une écriture non décorative, ni courtisane, mais « civile », non intimiste, ni académique, mais « politique » : c'est-à-dire, ajoutait Pasolini, révolutionnaire. L'héritage, aujourd'hui, peut sembler bien tardif, si l'on oublie que le nécessaire support de cette écriture nouvelle, une langue nationale (à peu près) unifiée, ne date en Italie que d'une vingtaine d'années : l'âge de la scolarisation de masse et surtout de la diffusion du transistor et de la télévision. Et encore : au niveau théorique, le débat sur la langue ouvert par le *De Vulgari Eloquentia* de Dante est-il vraiment clos ? C'est toujours sur cette question, en définitive, qu'a porté par exemple le dernier congrès de la « Cooperativa Scrittori », l'an dernier à Orvieto (2) ; — et il y a là une première raison, objective croyons-nous, aux profondes différences entre les productions culturelles de deux pays aussi proches en apparence que France et Italie.

D'autres particularismes, ajoutés à un certain enfermement pé-ninsulaire auquel commencèrent seulement à échapper des écrivains « européens » comme Svevo, Campana ou Montale (traducteur de T. S. Eliot comme Pavese le fut de Melville), expliquent aussi ce décalage, comme ils expliquent en partie le relatif manque d'intérêt et l'ignorance du lecteur français. Après la disparition d'Ungaretti, que connaît-on de la poésie italienne ? Un peu de Montale, surtout

(1) G. LEOPARDI, *La ginestra o il fiore del deserto* : « Qui ti mira e qui ti specchia, / Secol superbo e sclocco, / Che il calle insino allora / Dal risorto pensier segnato innanti / Abbandonasti, e volti addietro i passi, / Del ritornar ti vantì, / E procedere il chiamì. » (*Canti* XXXIV, 1831.)

(2) Voir plus loin, p. 12 (note 4), ainsi que le croquis de la p. 22. Ceci explique pourquoi, jusqu'à ces dernières années, parler de « littérature engagée » en Italie n'a pas grand sens ; le problème de la « littérature populaire » étant bien différent.

grâce au récent Prix Nobel, et peut-être Sanguineti, à travers la sorte d'annexion qui en a été faite ici par le groupe « Tel Quel ». Tout le reste, qui est pourtant aussi riche que le roman, mieux traduit, ou le cinéma, qui se passe de traduction, continue de nous parvenir au compte-gouttes, à travers les filtres de l'édition officielle et de la critique spécialisée ; sur les plates-bandes desquelles il est interdit de s'aventurer... Cette générale méconnaissance, au fond, a des raisons historiques assez simples. Car s'il est vrai, comme chacun sait, que toute langue est instrument de pouvoir, c'est le poids et l'étendue du pouvoir qui déterminent le pouvoir de la langue. D'où il ressort — quels que soient ses jeux internes avec ou contre la « langue » — que la diffusion d'une production littéraire a de fortes chances de rester proportionnelle à l'importance et au poids international du pays dont elle utilise la langue. La question inverse, qu'il vaut mieux laisser ouverte, serait de savoir si la production littéraire d'un pays puissant (et à plus forte raison impérialiste) n'est pas de toute façon aussi « parasitée » par le pouvoir (3) que la langue qu'elle utilise. Quel piège subtil ce serait, pour tant de pseudo-marginaux fascinés par exemple par leurs prédécesseurs d'outre-Atlantique — qui parlent américain !

La deuxième cause profonde que l'on peut trouver à cette renaissance d'une poésie « civile » en Italie est liée au boum économique, qui date également d'une vingtaine d'années. Sans combler, loin de là, les déséquilibres entre Nord et Sud du pays, il provoque d'une part un profond brassage de populations (émigration interne), d'autre part une uniformisation des modèles de vie suivant le système de consommation (là encore, très largement par l'intermédiaire des media), au détriment des particularismes de tout ordre. C'est le néo-capitalisme des années 60, dont Pasolini ne cessa de dénoncer les conséquences « trans-sociales », qui achève finalement et brutalement l'unité italienne. Mais c'est aussi alors, contre un système unifié où le pouvoir enfin centralisé peut parler une langue enfin unique, que devient possible (autrement que pour les seules élites) une écriture de la contestation, une littérature « dans le mouvement ».

Si l'on revient au domaine strictement littéraire, cette poésie tout à fait récente, bien entendu, n'est pas née de rien, ni d'une re-lecture occasionnelle de Leopardi. Notre présentation pourrait partir, précisément, de Pasolini lui-même, dont le premier « poème civil », *Le Ceneri di Gramsci*, a (lui aussi) vingt ans. Dans son avertissement au « nouveau lecteur », à l'occasion d'une réédition, lui-même déclarait : « Je serais content s'il y trouvait préfiguré

---

(3) Le terme est repris du texte de la leçon inaugurale de R. Barthes au Collège de France (cf. *Le Monde* des 9-10 janvier 1977). Il est vrai, pour être exact, que Barthes croit suffisamment en l'« artiste » pour distinguer radicalement langue et littérature.



l'esprit politique et idéaliste qui l'anime aujourd'hui » (4). Il semble que le jeune lecteur, qu'il fût ou non de surcroît jeune poète, l'y ait trouvé en effet : dans l'Italie de 1977, Pasolini reste l'un des rares écrivains de la « vieille » génération — il aurait aujourd'hui cinquante-cinq ans ! — en qui l'on puisse encore se reconnaître. Il faudrait lui ajouter l'expérience isolée de A. Zanzotto, quelques textes de Montale — par exemple la publication de *Botta e risposta*, sous le titre « *Le stalle di Augla* », sur le *FOGLIO VOLANTE* de juin 1963 (5) —, les premiers recueils de E. Pagliarani avant les « *Novissimi* » (6), ainsi que, « du côté des femmes », certains poèmes de E. Morante. Dans un souci d'unité, toujours pour éviter le mortel ennui du traditionnel « textes choisis », nous avons restreint encore un peu plus notre champ. Le texte le plus ancien qu'on lira est le « *Vitalité désespérée* » de Pasolini (1964), précurseur et prémonitoire à tous égards ; le poète le plus âgé Pagliarani, jeune cette année de cinquante ans : auguri !

Par contre, on l'aura compris, c'est volontairement que nous avons exclu d'autres tendances de la poésie italienne contemporaine comme les innombrables « post-hermétiques », « post-ungarettiens » ou « post-montaliens » (ces derniers sont légions). Précisons une bonne fois qu'il ne s'agit pas là d'un jugement qualitatif — pour lequel, au regard à distance des générations à venir, nous nous déclarons tout simplement incompetents — mais d'un choix actuel, contingent, « intéressé », dans lequel entrent aussi, sans doute, nos propres ignorances. Pour ce qui est, en particulier, de la dernière section, il est évident que les vrais « marginaux » sont par définition insaisissables, et n'entrent pas volontiers, ni facilement, dans les anthologies. Par exemple, tout un travail sur le langage a été fait, nous a-t-on dit, par la radio parallèle Radio Alice, poursuivie pour motifs politiques très récemment ; nous n'en avons, malheureusement, aucune trace écrite. Enfin, de même qu'en France, combien de très jeunes poètes refusent le système d'édition dominant et se réfugient dans d'introuvables et éphémères revues auto-éditées et auto-gérées ? Il est trop tôt pour en juger, et il est presque impossible de les trouver toutes. Rendez-vous dans dix ans — ou dans dix siècles...

Notre troisième, et dernier, repère historique contribue à éclairer ce choix, s'il ne suffit pas à le légitimer : il s'agit du bouleversement politique et social à répétition des années 67-69. Précisons : avril 1967, mai-juin 1968, automne 1969 — c'est quelque

(4) P. P. PASOLINI, *Poesie*, Milano, Garzanti, 1970 : « Al lettore nuovo », p. 11.

(5) Il s'agit d'un journal mural-tract édité par « *Avanti!* » (voir in : *Canzoniere della protesta*, Milano, Ed. del gallo, 1972 (1), p. 76-77). Auparavant, *Botta e risposta* avait été édité confidentiellement en 1962 à Verona.

(6) Cf. *Cronache e altre poesie* (Milano, Schwarz, 1954), *Inventario privato* (Milano, Veronelli, 1959), ainsi que les textes lus en public au cours de sa « période beat ».

part dans cette période qu'est situé ce qu'on pourrait appeler, dans une vision parisienne des choses, le « mai italien ». Nous ne voulons pas célébrer d'anniversaires. Ni, comme on a trop tendance à le faire, établir de grossiers parallélismes. Mais il est certain que les productions culturelles vivantes de ces dernières années ne se trouveront pas du côté des « nouvelles académies » restées sourdes à une telle secousse. A des titres divers, et de façon parfois contradictoire (heureusement), les textes présentés en portent la trace ; quand, par leur travail sur le langage (sape et destructuration de la « langue »), ils ne l'annoncent pas : voir les néo-avant-gardes... On a ainsi un ensemble cohérent, historiquement délimité, et néanmoins d'une diversité, d'une mouvance assez extraordinaire. Dans lequel (c'est notre principal souhait) des lectures transversales restent possibles. S'imposent, parfois : de Balestrini à l'anonyme « texte transversal » (précisément), de Vassalli à Di Lallo, de Pasolini à Bellezza à Batisti, de Bordini à Paris aux féministes, de Alesi à Pascutto à Bennato, — par exemple. Dans lequel, inversement, les artistes isolés (les « moineaux solitaires », comme on dit là-bas par une nouvelle référence léopardienne), sont vraiment l'exception. Non que l'écriture collective y ait davantage progressé qu'ici — après le nôtre, de mai 68 —, mais parce que la plupart des jeunes poètes travaillent (ou vivent et travaillent) effectivement ensemble : soit autour d'une publication prise en charge par ceux qui y écrivent (comme Salvo Imprevisti à Florence), ou d'une pratique commune de la « poésie » (comme le groupe romain de la Tartaruga avec son « laboratoire de poésie » (7)), soit autour de lectures publiques collectivement critiquées et remaniées (comme le fait l'autre groupe romain, Pubblico e Privato).

Un peu partout, sans la prééminence d'une « capitale » comme la nôtre, vit et se développe la poésie ; faisant mentir cet aveu désabusé d'un ami poète italien, il y a quelques années, qui disait « écrire dans une langue morte un genre démodé ». Les soirées de poésie, les lectures publiques se multiplient (8) ; les journaux « parallèles », plus politisés qu'ils ne le furent à l'époque de l'imitation des « nouvelles gauches » américaines (9), font une large place à l'expression poétique ; enfin, et cela ne se comprend pas sans ceci, les producteurs culturels eux-mêmes cherchent à contrôler l'édition, la diffusion et l'utilisation de leurs produits, dans un souci de cohérence et de responsabilité politiques auxquelles Dario Fo,

(7) Voir l'article de L. Malerba, « A chi fa paura la poesia ? » in *Corriere della Sera* du 11 mars 1977.

(8) Cf. plus bas, l'introduction au chapitre IV ; mais des groupes comme celui de *Planura* ou de *Tam Tam* ont aussi ce type de pratique et de « vérification publique » (pour la ville de Milan, par exemple, voir « La gente che va a sentire i poeti », de A. Paolini, in *Corriere della Sera* du 1<sup>er</sup> mai 1977).

(9) Pour l'Italie, cf. P. Gaiane, *Dalle Alpi alle Piramidi*, « Momenti o immagini della cultura marginale in Italia », Arcana Ed., Roma, 1975.

entre autres, avait commencé à nous sensibiliser ici aussi (10). L'effervescence littéraire (et pas seulement littéraire !) est au moins comparable, ainsi, à celle des temps héroïques du Gruppo '63 (11) ; et elle touche sans aucun doute davantage de monde. C'est tout cela, ajouté à la floraison de textes qu'on va lire, que nous appelons le « printemps italien ».

Un dernier mot, sur notre travail. La distribution du corpus choisi, en cinq sections, parle d'elle-même sans qu'on ait besoin de longues dissertations critiques. Mais pour que les deux grands pans du livre — l'original et le traduit — conservent, comme nous pensons qu'il est juste, une relative autonomie, leur présentation est différente : chronologique celle-là, comme auraient pu l'offrir les hasards de la lecture ; structurelle celle-ci, suivant la logique de notre lecture, de la réalité des groupes ou tendances, des choix enfin dont nous venons de parler. Sans prétendre à une impossible (et abusive) « traduction radicale », nous avons tenté, au plus près du texte toujours, de préserver un minimum de cohérence, de logique interne à notre propre pratique de l'écriture. Il faut avouer que l'opération n'a pas toujours été facile, avec d'un côté des performances d'une langue (italienne) en rapide évolution, de l'autre (en ce qui concerne au moins l'auteur de ces lignes) une simple et particulière compétence du français maintenant, en 1977. Les dictionnaires utilisés sont : la Garzanti della lingua italiana et le Dictionnaire alphabétique et analogique de Robert. La plupart des auteurs présentés ont été consultés sur la traduction de leurs textes, et y ont souvent collaboré. Nous tenons à remercier tout particulièrement ceux d'entre eux qui, comme Dacia Maraini, nous ont offert des poèmes inédits.

(Mai 1977.)

---

(10) Voir également la *Quinzaine Littéraire* des 1<sup>er</sup>-15 novembre 1976 et 1<sup>er</sup>-15 février 1977 ; une « mise au point » envoyée alors à ce respectable journal n'a jamais reçu de réponse.

(11) Ce n'est pas par hasard que A. Arbasino a éprouvé le besoin de ré-écrire son fameux *Fratelli d'Italia*, qui reste le grand roman des années 60 : cf. A. Guglielmi, « Ritorno alla frenesia degli anni Sessanta » (*Corriere della Sera*, 9 janvier 1977) et l'intervention d'Arbasino lui-même dans ces mêmes colonnes le 7 mars 1977.

## LES NÉO-AVANT-GARDES :

- En guise de présentation (avec une couverture de « *Quindici* » en 1968).
- TROIS « *NOVISSIMI* » :
  - E. Pagliarani (1927), « *Trying to focus* ».
  - E. Sanguineti (1930), « *T. A. T.* » (extraits).
  - N. Balestrini (1935), « *Les funérailles de Togliatti* ».
- TROIS *FRANCS-TIREURS* :
  - C. Costa (1929), « *Se tromper de résultats c'est plus sûr* »  
+ croquis.
  - A. Spatola (1941), « *Le nègre juif* ».
  - S. Vassalli (1941), « *La poésie aujourd'hui* » + article  
« *grode* ».

## TEXTE ANCIEN, EN GUISE DE PRÉSENTATION (1)

En 1965, alors que la chose littéraire était le lieu d'un débat sans doute plus enflammé qu'à présent, Marcelin Pleyinet écrivait dans un numéro spécial de L'VII consacré aux jeunes auteurs allemands, américains et italiens : « L'avant-garde aujourd'hui c'est un titre prometteur et une condition impossible » (2). Dès l'automne de la même année, on assistait à la crise du GRUPPO '63, à l'éclatement des différents courants qui déjà s'y heurtaient (derrière, pour faire vite, R. Barilli, A. Guglielmi, E. Sanguineti). Assez curieusement, cet échec fut suivi de fort peu d'applaudissements dans le camp des moqueurs et détracteurs des néo-avant-gardes ; depuis 1963, ceux-ci n'avaient pourtant pas manqué ! C'est qu'il y avait beaucoup à récupérer, dans leur turbulence, et d'autant plus que la brèche d'abord ouverte — violemment — par l'entreprise des Novissimi (3), n'avait été souvent, pour leurs suivants immédiats, qu'un moyen commode de se faire un nom à peu de frais. Pour ces « noms » tout neufs, donc, et pour d'autres qui sortaient comme régénérés de cette brève et piquante incartade, ce fut le signal du retour (attendu et fêté) dans le giron de la culture et de la critique officielles « d'avant-garde » ; ces choses sont connues aussi de ce côté-ci des Alpes — c'est après tout un schéma classique, en ce domaine, de la promotion sociale et de la prise de pouvoir. Il faut attendre 68, comme un peu partout en Europe, pour que chacun choisisse (provisoirement) son camp.

Le temps de l'expérimentation formelle, des délicieux (ou amers) exercices privés, a fait long feu. Le terme même d'avant-garde, par l'usage et l'abus qu'on en a fait (ou bien : par son lien à certains processus de prise de pouvoir), devient suspect. Il n'est plus en tout cas, s'il l'a jamais été, innocent. Après un long sursis, dû aux efforts de ses principaux rédacteurs (Balestrini, Giuliani, Pagliarani, Spatola), l'instrument de lutte exceptionnel qu'était Quindici éclate et disparaît à son tour ; il ne semble pas qu'il ait trouvé de remplaçant... Un peu au hasard fleurissent des revues de moindre poids, aujourd'hui en repli du fait de difficultés — dramatiques dans le cas de G. G. Feltrinelli — ou du glissement à droite de certaines maisons d'édition. Le travail d'un groupe comme Tel Quel

(1) Introduction à un choix de poèmes du GRUPPO '63, refusé par *Poesie 1* parce que « un peu trop politisé au départ » (sic). En marge du manuscrit, des commentaires de l'éditeur du genre : « trop facile » (Balestrini) ; « excellente dénonciation socio-politique mais où est la poésie ? » (Vassalli) ; etc.

(2) « L'avant-garde aujourd'hui », L'VII n° 20-21 (Bruxelles, 1965), p. 13.

(3) Cf. *I Novissimi — poesie per gli anni '60*, prés. A. Giuliani, Milan, 1961, puis Turin (Einaudi), 1965. En France, voir « L'expérience des Novissimi », prés. A.-R. Pouque, *Cahiers du Sud* n° 382, 1965, p. 161-193. Il s'agit, précisément, de : Pagliarani, Giuliani, Sanguinetti, Balestrini et Porta.

— dont l'apport a été déterminant pour la jeune génération italienne à côté d'équipes (Il Verri) ou de chercheurs (U. Eco) en Italie même — aura servi du moins à rappeler qu'il n'y a pas de révolution en art (en art « tout court »). On ne sort pas aussi facilement du système de consommation. A ma connaissance, le dernier écho en France de ces recherches avantgardistes date de 1971, sous forme d'un numéro de la revue semi-confidentielle L'Humidité (4)... Il fallait faire autre chose.

On pourrait mettre en exergue aux textes présentés ici, à l'inverse, cet « avertissement » à la plaquette de G. Fonio, L'auteur absent :

— Au commencement était l'avant-garde, et l'avant-garde venait avant l'art, à moins qu'elle ne vint après l'art ; et l'avant-garde était la conscience réactionnaire et révolutionnaire de la société bourgeoise et du capitalisme dans ses phases de transformation. Et l'art se fit avant-garde, et l'avant-garde perpétua l'équivoque de l'art, et la société bourgeoise dans ses phases de transformation domestiqua l'avant-garde, et l'avant-garde devint l'art... Et hors de l'avant-garde, et de la société bourgeoise dans ses périodes de transformation, il semblait qu'il n'y eût rien (5).

Il y avait et il y a, bien évidemment, quelque chose : on espère le montrer dans les pages qui suivent. Pourtant, le fait que cette voix nous parvienne du sein même de l'avant-garde n'est pas sans intérêt. C'est seulement de là — je veux dire de l'intérieur — qu'on était en droit de partir. Tel est aussi le critère du choix des poèmes présentés ; partial sans doute, comme tout choix qui ne se veut pas trop anthologique, et peut-être injuste vis-à-vis d'expressions plus traditionnelles. Chacun admet désormais qu'il n'y a pas, qu'il n'y a jamais eu, de « domaine réservé » de la littérature. Comme ceux qu'il privilégie, le traducteur est traversé de déterminations, de contradictions, éventuellement d'actions, que l'on dit « politiques ». Sans qu'il soit utile d'occulter cette dimension. Et d'autant moins en France, quand on voit quel type d'écrivains étrangers on préfère y diffuser (6) ; quand il arrive qu'on en diffuse.

(1972.)

---

(4) « Italie dernières mesures » (prés. C. A. Sitta), *L'Humidité* n° 6, novembre 1971. [La dernière manifestation-représentation du GRUPPO '63, en avril 1976 au théâtre d'Orvieto, n'a trouvé pratiquement aucun écho (voir J.-C. Vegliante, in *Edition et Marginalisme*, Boffres, Le Crayon Noir, 1976) ; il est vrai qu'en Italie même, le ton général de la critique est évoqué assez fidèlement par ce titre de V. Riva dans *L'Espresso* : « Ce beau groupe 63 (avant Jésus-Christ ?). »]

(5) *L'auteur absent* (prés. S. Vassalli), Novara, Cahiers Ant. Ed n° 4 (s.d.).

(6) Les rares exceptions, en ce qui concerne l'Italie, seraient vite comptées : *Tel Quel* et parfois *Les Temps Modernes* à Paris (voir en particulier dans le n° 277-78, 1969, une présentation du « Groupe 63 »), *Mantela* à Marseille.

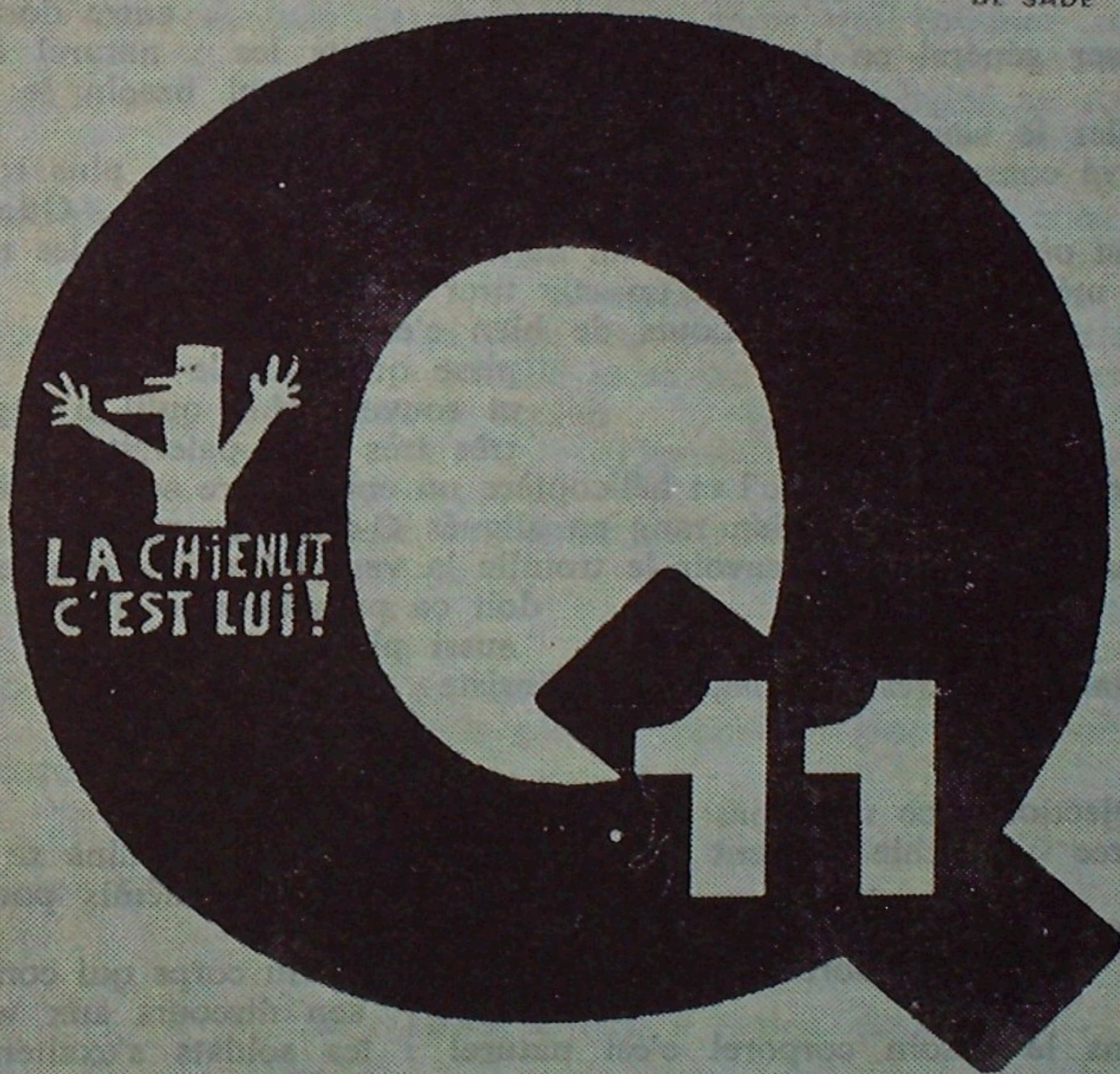
300 lire

Con un manifesto degli studenti di Parigi

**QUINDICI**

# Francesi, ancora uno sforzo

DE SADE



(Couverture du n° 11 de *Quindici* : 15 juin 1968.)

**TRYING / TO / FOCUS**

Confiance d'avoir mépris pas n'est-ce objection  
ça pour démis se sont pruritains conseillers quelques et souvent il  
waters aux discours son continue qui corps du garde un et sa lady  
pisser général en le voyant s'exaltent soldats les : naturel est-ce  
voiler le saurait ne vessie de faiblesse nulle et  
privé conseil en chier de soleil du nom le sous connu plus roi du  
c'est où prix au libéral pays un dans ce pisser de photos des refiler  
ce métier fait qui quelqu'un sur tirer  
Louis de bien c'est ça grand c'est  
pisse qu'il sais le Tu  
et souvent chie qu'il n'empêche  
très très cher paierait-on  
libérale presse la autre'l et hélicoptère un entre arbre son choisit qui  
chien rang en alignés G-men des rangs les entre  
peut-on qu'immédiat savoir le trouille la vasculaire osmose une être  
doit ça passoire une comme pisse  
aussi pisser leur car  
royal est autres des mépris ce j'insiste

Objection : ce n'est pas mépris d'avoir confiance  
parce qu'il chie souvent et quelques conseillers pruritains se sont  
peut devenir général  
qui dort entre sa lady et un garde du corps qui continue  
son discours aux waters  
dans le besoin corporel c'est naturel : les soldats s'exaltent en  
voyant le général pisser  
et nulle faiblesse de vessie ne saurait le voiler  
Quatorze du roi plus connu sous le nom du soleil de  
chier en conseil privé  
refiler des photos de ce pisser dans un pays libéral au prix où c'est  
tirer sur quelqu'un qui fait ce métier  
c'est grand ça c'est bien de Louis



Tu le sais qu'il pisse  
n'empêche qu'il chie souvent et  
on paierait très très cher

entre les rangs des G-men alignés en rang chien qui choisit son  
arbre entre un hélicoptère et l'autre la presse libérale  
pisse comme une passoire ça doit être une osmose vasculaire la  
trouille le savoir immédiat qu'on peut  
j'insiste : ce mépris des autres est royal

Tu le sais qu'il pisse entre les rangs des G-men alignés en rang  
chien qui choisit son arbre entre un hélicoptère et l'autre  
qui dort entre sa lady et un garde du corps qui continue son  
discours aux waters  
parce qu'il chie souvent et quelques conseillers pruritains se sont  
démis pour ça

Quatorze du roi plus connu sous le nom du soleil de chier en conseil  
privé

n'empêche qu'il chie souvent et  
pisse comme une passoire ça doit être une osmose vasculaire la  
trouille le savoir immédiat qu'on peut  
tirer sur quelqu'un qui fait ce métier

j'insiste : ce mépris des autres  
est royal

et nulle faiblesse de vessie ne saurait le voiler

objection : ce n'est  
mépris d'avoir  
confiance

dans le besoin corporel c'est naturel : les soldats s'exaltent en  
voyant le général pisser car leur pisser aussi  
peut devenir général

refiler des photos de ce pisser dans un pays  
libéral au prix où est la presse libérale  
on paierait très très cher

(Refrain : ça peut continuer)

(De : *Lezioni di Fisica e Fecoloro*, Feltrinelli, 1968.)

## Edoardo Sanguineti

### T.A.T. (DEUX EXTRAITS)

3.

it fits ! (« URSUS HORRIBILIS ») : *ET LORS* pour un *Total*  
de = 9 :  
(ballons); et (déjà) le dixième tombe; de côté; (là) : sur les  
pierres bleues;  
vers un BZZ·· bleu; et avec 9 : (ballons); (points); (.....) : et  
avec  
la flèche (féminin); qui tombe, donc,

(en bas); sur un rectangle  
(jaune); tombe  
avec les beignets, avec le tracteur qui va (qui reste); qui reste  
(qui va); vers  
la gauche; sur un triangle, avec la tractrice :  
et avec une  
succession de; (avec des trous circulaires de); avec 5 cm. de  
diamètre (et 10 cm.  
de profondeur);

(s. d. mais 22/6) : *ET/JE/ME/SENS/*; (1)  
et vidé; vidée; *ET/TOUT(E)/TRANSFORMÉ(E)/*; (1) et avec  
une succession de etc.; et disposés en  
cercle; et toi disposée; comme le cheval « Snippy »; (« HORRI-  
BILIS »); vidé; et moi  
etc.; moi vidé; disposé; (à 30 km. d'Alamosa); tellement disposé  
etc., à présent; et  
tellement vidé etc.; avec un diamètre de  
23 m., à présent); (de 3 ans etc.);

et avec des tendresses (circu-  
laires), désormais,  
à vous tous, ainsi; *et lors* etc.; ainsi, à bientôt :

6.

j'écris : « ainsi »; (ainsi) :

j'écris : AIN (sur, avant); et puis :  
SI (sous, après);

(ainsi : AIN

SI); et puis j'écris (mais le *b* est abîmé) : « BOULES DE  
LAMPE TORCHE » (1) (mais

(1) En français dans le texte.

le *s* est transpercé par la chute d'une petite sphère colorée, qui dégringole en bas, sur une petite sphère flottante :

en bas, de la bouche d'un porc) :  
et mille cercles  
s'agrandissent, alors ; en bas, concentriques ; comme dans un étang  
bleu foncé (si y dégringolent  
les petites pierres, dedans, en bas) ; (les petites sphères) :  
(ainsi) :

(De : *Wirrwarr*, Feltrinelli, 1972.)

LES FUNÉRAILLES DE TOGLIATTI

avec veinures rouges et mouch  
le long des veinures et purpurin au rev  
la section mouchetée est recouverte de  
couleur cramoisie bronzée du revers

agues argentées a le revers cramoisi  
vermeils entre les interstices des vei  
le revers est châtain rougeâtre bron  
piqueté de petites taches circulaires

duvet rouge forme des dessins irrégul  
vec moindre accentuation de vermeil  
avec grande croix vermeille au centre  
marque le pourtour est recouverte de duvet argenté

ure centrale est entortillée en spir  
long des nervures est bigarrée de rou  
entre les veinures pourpre avec reflets iridescents  
des nervures sont d'un rouge vif vermeil

cramoisi comme aussi les veinures princi  
c mince liseré rouge recouverte de très fin du  
u liseré dentelé sont en forme d'étoile avec l  
ures rosées produites par la couleur vermeille du reve

es veinures sont parsemées de duvet écarlate al  
un liseré couleur argent avec dégradés de pourp  
le avec les plaques d'argent badigeonnées de verme  
sauf le long des veinures est recouverte d'épais duv

la forme oblongue est un peu plus accen  
une houppette de duvet rouge entoure l'attac  
eilles dans les interstices des veinures vers la base  
bande fragmentée couleur châtain le long du lis

leur de base est pourpre avec patine d'arg  
a le liseré légèrement découpé  
couleur de base est pourpre parsemé de plaques argent  
les espacements intermédiaires sont couleur d'argent dégradés

intense dans les espacements inte  
et sont recouverts d'un rêche duvet  
les fait transparaitre aussi la couleur rouge sur le reve  
vers le liseré et plus foncé le long des nervures

le long des veinures au rev  
que les nervures cramoisies au revers  
s avec éclaboussures vermeil argentées  
et le revers est presque entièrement de couleur pourp

est rouge flam  
légèrement concaves laissent voir la bel  
et a le liseré crénelé avec dégrad  
ande fragmentée couleur châtain le long du liser

e la forme ro  
aussi la couleur cramoisie du revers  
c centre et liseré de couleur plus som  
le revers cramoisi tire sur le châtain

ors que le revers des plaques foncées  
rs qu'un liseré vermeil ceint tout  
cé des plaques d'argent le long des veinu

ont ourlées de rouge avec une accentu  
face au revers entièrement rouge  
velouté le long du lis

avec dégradés rougeâtres produits en surface par le r  
est cramoisi intense excepté la zone de  
et avec le liseré dentelé

oil avec mince liseré pourpré le long du pourt  
ge excepté la zone à liseré dentel  
ement denté

emé de taches rouges et roses à la jonction d  
une houppette de poils rouges à l'extrémité comme da  
ales rouges vif

ques foncées légèrement pelucheuses ressemblent à celle  
e sont parsemés sporadiquement de poils cramoisis alors

moins striés  
ers est cramoisi bronzé finement pelucheux au tou  
luisant avec dégradés rougeâtres produits en surface

our couleur ver  
einures rouges et petits points vermeils entre les interst  
uperbe couleur rosée au reflet pourpré des  
amoisi intens

(De : *Altri procedimenti*, 1965 ; puis in : *Ma  
noi facciamone un'altra*, Feltrinelli, 1968.)

**SE TROMPER DE RÉSULTATS C'EST PLUS SUR**

**(7) LEVER LES GRUES A VOIX HAUTE**

quel nom c'est qu'ils crient  
aux grues épouvantées par leur nom  
elles s'envolent poursuivies par le nom qui les poursuit  
qui s'envole reste ensemble avec les grues  
sans savoir quel nom c'est

**(11) AUTRES CONSIDÉRATIONS, NON SUR LES GRUES**

quel nom c'est qu'ils crient  
elle a été épouvantée par son nom propre  
veut s'envoler loin du nom qui la  
poursuit  
sans savoir  
quel nom c'est

**(12) AUTRES CONSIDÉRATIONS  
SUR LES GRUES ÉPOUVANTÉES**

- a) les grues qui s'épouvantent devraient être poursuivies  
par des voix qui crient à voix haute le nom des grues  
qui s'envolent épouvantées
- b) les oies qui s'épouvantent  
devraient s'envoler poursuivies par des voix  
qui crient le nom des oies
- c) dans le fleuve éloignons avec ordre  
chaque espèce qui s'envole

(De : *La nostra posizione*, Gelger, 1972.)



MALERBA ÌN UNA VOLTA SOLA  
FUMA, TÈNSA e SI CONSOLA

Au congrès l'écrivain Malerba  
fume, pense, se console à la fois

(Croquis fait au congrès de la COOPERATIVA  
SCRITTORI, Orvieto 1-4 avril 1976 ; in :  
*L'erbavoglio* n° 24-25, Milan, mai 1976.)

(Dessin de C. Costa.)



LE NÈGRE JUIF

1.  
les passants, en bas, sombres et pesants : enveloppés dans leur mouchoir  
sur la figure  
comme elle brûle avec une fumée noire et dense l'herbe du jardin  
nouvellement fleuri  
dans lequel à l'intérieur jouait enfant la dame qui glisse dans le vent  
tenant bien ferme de la main sa tête refaite depuis peu  
pour qu'une rafale plus forte que les autres ne l'envoie pas rouler  
au milieu de la place  
madame salomé tu ne demandes à ton père que ta tête à toi

2.  
nous tenant par la main autour du char d'assaut dont nous sommes  
nés nous dansons  
me voyant à la fin monter, grimper, vers la corde tendue au-dessus  
du vide  
singe en salopette là-haut, danser protégé par un filet que forment  
entrelacés les doigts de ceux qui sont au-dessous  
et quelqu'un avec une soucoupe faire le tour, ramasser des piécettes  
qu'est-ce que je peux faire dans ce mécanisme, mêlant mon temps  
dans le sens vertical  
tenant loin de moi les pages du livre des morts : inscriptions,  
*souvenirs*, que je relis le soir  
mais la destruction depuis longtemps s'est accomplie : maintenant,  
venir  
avec moi, se pencher, regarder, toucher du doigt, peau craquelée  
assis à notre table à prendre le café pour consulter les journaux :  
pluie qui bat sur les toits des autos stationnées  
moi parfaitement tranquille, assis à la place qui m'est réservée,  
sans erreur possible, à la place que j'ai retenue  
épave enflée, charogne du bateau démantelé par les poissons  
et dans la vitrine se disposent en un ordre nouveau les asticots  
anciens : dont les tours et retours sont à suivre

3.  
dire ça avec des fleurs : ils le savaient depuis que de l'intérieur  
des fosses communes ils les poussaient dehors

tapis moelleux aux mille couleurs, colonies de vers, troupes en  
mouvement vers le front  
arbre né en plein milieu : au-dessus du filet, doigts entrelacés  
de ceux qui sont là-dessous  
orphée ! lui dit quelqu'un, orpheu ! criant, éphreu ! lui frappant la  
figure à coups de pied, hébreu ! lui dit alors : « chante ! »  
chante, juif ! réveille ces morts  
et entre les feuillages le vent, air conditionné, déodorant vaporisé  
dans la chambre à coucher  
et au-dessus du filet me voilà je danse, je chante, je joue de  
la lyre : singe  
dans une salopette, salopette enflée par le vent, vessie de porc  
et me voilà camion, pointant décidé vers le large, voiles déployées :  
caillou décidé à se noyer  
vessie de porc gonflée par les gaz des cadavres, autrefois pleine  
de saindoux

4.

scellez-moi le nez, mettez-moi des plombs aux oreilles, fermez-  
moi le trou du cul, du ciment dans la bouche  
m'emmener les yeux ouverts à travers la ville illuminée  
(des arbres alentour, personne dans la rue)  
puis soudain, à droite : violent carnaval  
ceux-ci qui courent boîteux à la rencontre des taxis vides en agitant  
leurs billets de banque  
glissant vides plus loin les taxis sans s'arrêter  
ceux-ci qui ôtent des niches les petits amours empaillés  
égouts en continuel vomissement, liquide noir dans les chaussures

5.

pas la peine de détruire les papiers, pas la peine de brûler les  
documents  
ils sortent en procession, circonspects et patients, cachés dans des  
uniformes en loques  
mains sales de terre, poches éventrées  
et un air de violons les accompagne tous au tram, pour avoir  
le dernier passage  
entassez-les ! ENTASSEZ-LES !  
bloquer les fenêtres, mettre des plombs aux portières  
wagon qui roule à travers la ville jour et nuit, bruit reconnaissable,  
tram claudicant

(De : *L'ebreo negro*, Schelwiller, 1966.)  
(La versification différente de la version française a été voulue par l'auteur, au  
vu de notre première traduction, en 1972.)

**LA POÉSIE AUJOURD'HUI**

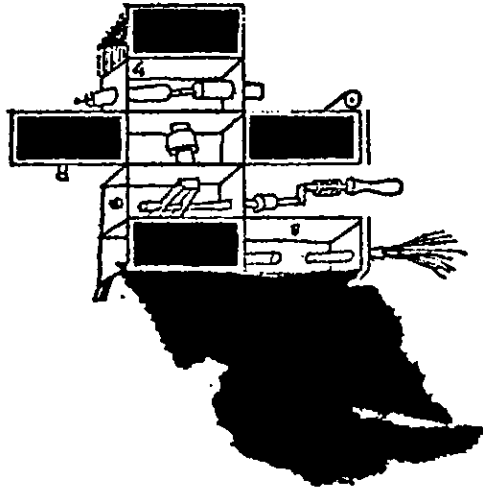
Il y a partout des personnes, dans ce pays comme ailleurs,  
Qui siègent autour de « tables rondes »,  
Qui reçoivent et décernent des prix, qui écrivent  
« La poésie aujourd'hui » ou bien « la fonction du poète ».

De la fonction du poète, je ne saurais rien dire ;  
La poésie aujourd'hui — ça oui, je peux vous la montrer,  
Elle est dans les grands magasins, dans les hebdomadaires illustrés,  
Dans la publicité au cinéma, dans la figure des gens

Qui voient les fameuses courtisanes, les animaux luxueux et  
splendides  
Qui instillèrent dans le cœur du « poète » l'Idéal lointain,  
Pour qui des millions moururent ou vécurent en plein délire,  
Passer de la savonnette au petit vin de pays

Au prêt-à-porter, s'imprimer en gage  
D'un amour lointain sur une bière, un parfum,  
Rincer des carrelages ou déboucher un lavabo  
— Les gens regardent et se taisent, entrent au supermarché.

(De : *La poesia oggi*, Ant. Ed. 1971.)



*Grodo. Grodo è utensile rozzo di contadino palustre, che pianta grodi e s'emancipa. Palo di legno nellato, limato, unto e consunto; con sommità tondeggiante, raramente verniciata, atta a impugnarsi o brandirsi per scarollàre il fondo della palude mesitica, donde fuoriesce la bolla ch'è catturata nel túbulo.*

« Grode » est ustensile grossier de paysan palustre, qui plante grodes et s'émancipe. Pieu de bois nellé, limé, usé jusqu'à la crasse; avec sommet arrondi, rarement verni, apte à être empoigné ou brandi pour ébrouiller le fond du marais méphitique, d'où s'exhale la bulle qui est capturée dans le tubulon.

(De : *Ragionato catalogo*, La nuova foglio s.p.a., s.d.)

(Dessin et légende S. Vassalli.)

## UNE POÉSIE SAUVAGE ?

- « Attention simplicité » (avec une citation de A. Bernardelli et un poème de M. Bettarini).
- FUTUR ANTÉRIEUR :
  - P. P. Pasolini (1922-75), « Une vitalité désespérée » (extraits).
  - E. Alesi (1951-71), deux fragments posthumes.
- LOIN DES ÉCOLES :
  - A. Lolini (1936), deux « vies de gare ».
  - D. Maraini (1936), inédits.
  - C. Bordini (1938), trois « poèmes légers ».
  - A. Di Raco (1940), « Chanson du nouvel embauché ».
  - D. Bellezza (1944), deux « dédicaces ».

## « ATTENTION, SIMPLICITÉ »

Entrée en matière légèrement provocatrice, par laquelle on veut surtout marquer la complète opposition entre les textes qui suivent et ceux de la première partie. Etant entendu que rien n'est simple, ni « sauvage » (c'est-à-dire réellement autre) en matière de littérature. pas même des textes-limites comme ceux d'un Eros Alesi adolescent fasciné par la destruction.

Dans ses « Effets de dérive » ouvrant l'anthologie du Public de la poésie, Berardinelli écrivait : « Les auteurs regroupés ici (...)(1), semblent faire des tentatives pour restituer, en deçà des niveaux de formalisation littéraire prévus par le genre et le thème, la présence et le son d'une voix en direct, de communication-élocution la plus immédiate et efficace possible. Ce que l'on tend à restituer, d'une certaine façon, c'est un « je » parlant avant tout à travers les données documentaires de sa situation. Il s'agit de moments détachés, comme dans une histoire personnelle, un journal intime. C'est surtout la dimension de Bellezza, Bettarini, Maraini. Par une certaine fermeté du regard comme par le signe indubitable d'un passage de l'autre côté, le discours de Alesi et Di Raco est davantage objectivé et rendu « étranger ». Dans ce cas, la vie est aussi bien présente et immédiate que mise à distance par une capacité de représentation analytique (Di Raco) ou de vision hallucinée et « planée » (Alesi). (...) Il est vrai que certains poèmes de Bellezza (qui se rapproche en cela de Alesi) nous parviennent comme des lettres de l'au-delà. » (2).

Cette dernière phrase pourrait s'appliquer tragiquement, comme on le verra, au texte de Pasolini qui suit.

Bien que sa fin atroce en ait fait une « bonne affaire » pour les maisons d'édition, Pasolini reste étrangement méconnu chez nous comme poète. Il n'est pas facile de parler de lui aujourd'hui, si peu de temps après son assassinat, et après que ceux qui l'aimaient le moins l'aient enterré sous les éloges. Dans l'Italie et l'Europe chrétiennes (malheur à ceux par qui le scandale arrive !), Pasolini n'était pas très aimé (3). L'important, car cette voix nous concerne

(1) Auteurs dits « sauvages », par opposition à l'extrême recherche des avant-gardes qui ont dominé les années 60. Nous en avons fait un choix légèrement différent et leur avons ajouté Pasolini non pas *in memoriam* mais parce qu'il semble les annoncer naturellement — futur antérieur...

(2) A. BERARDINELLI-F. CORDELLI, *Il pubblico della poesia*, Lerici, 1975, p. 22).

(3) « Les étudiants ne l'aimaient pas. Les ouvriers ne l'aimaient pas. Les petits-bourgeois abrutis par la télévision ne l'aimaient pas (Pasolini, comme tous les intellectuels, est un privilégié, quelqu'un qui fait ce qu'il veut, qui parle de façon compliquée, qui fait du porno pour se faire de la publicité. Un sentiment de frustration et d'envie). Je ne sais pas si les sous-prolétaires romains l'aimaient. Mais je crois qu'une partie d'entre eux ne l'aimait pas. Il n'était plus l'un des leurs. Il était trop riche. Et puis lui-même, aujourd'hui, les haïssait. » (C. Bordini, « Un courage à moitié », in *Salvo Imprevisti* n° 7, 1976 ; puis in *Dedicato a P. P. P.*, Gammalibri, 1976, p. 25).



UNE VITALITE DESESPEREE  
(DEUX EXTRAITS)

I

*(Version, en « cursus » de langage « argotique » courant, du fait antérieur : Fiumicino, le vieux château et une première idée vraie de la mort.)*

Comme dans un film de Godard : seul  
dans une voiture qui roule sur les autoroutes  
du Néo-capitalisme latin — retour de l'aéroport —  
[là est resté Moravia, pur parmi ses valises]  
seul, « pilotant son alfa-roméo »  
dans un soleil inracontable en rimes  
non élégiaques, parce que céleste  
— le plus beau soleil de l'année —  
comme dans un film de Godard :  
sous ce soleil qui se saignait immobile  
unique,  
le canal du port de Fiumicino  
— une barque à moteur rentrant inaperçue  
— les marins napolitains couverts de chiffons de laine  
— un accident de la route, et peu de monde autour...

— comme dans un film de Godard — redécouverte  
du romantisme dans une optique  
de néo-capitaliste cynisme, et cruauté —  
au volant  
sur la route de Fiumicino,

et voici le château (quel doux  
mystère, pour le scénariste français,  
dans le soleil brouillé sans fin, séculaire,

que ce bestiau papal, avec ses créneaux,  
sur les files et les haies de la laide campagne  
des paysans esclaves)...

— je suis comme un chat brûlé vif,



écrasé par le pneu d'un camion,  
pendu par des gosses à un figuier,

mais encore avec au moins six  
de ses sept vies,  
comme un serpent réduit en bouillie sanglante  
une anguille à moitié mangée

— les joues creuses sous les yeux abattus,  
les cheveux affreusement clairsemés sur le crâne  
les bras amaigris comme ceux d'un enfant  
— un chat qui ne crève pas, Belmondo  
qui « au volant de son alfa-roméo »  
dans la logique du montage narcissique

se détache du temps, et y insère  
Soi-même :  
en images qui n'ont rien à faire  
avec l'ennui des heures en rang...  
avec le lent flamboiement à mort de l'après-midi...

La mort n'est pas  
dans la non-communication  
mais dans le fait de ne plus pouvoir être compris.

Et ce bestiau papal, non dépourvu  
de grâce — le souvenir  
des rustiques concessions des maîtres,  
innocentes, au fond, comme étaient innocentes  
les résignations des esclaves —  
dans le soleil qui fut,  
dans les siècles,  
durant des milliers de midis,  
ici, le seul hôte,

ce bestiau papal, crénelé  
blotti dans des peupleraies de maremma,  
des champs de pastèques, des digues,  
ce bestiau papal blindé  
de contreforts à la douce couleur orange  
de Rome, lézardés  
comme des constructions d'étrusques ou de romains,  
est sur le point de ne plus pouvoir être compris.

(...)

IX  
(*Clausule*)

« Mon Dieu, mais alors qu'est-ce que vous  
avez à votre actif ?... »

« Moi ? — [un bégayement, infâme,  
je n'ai pas pris mon optalidon, voix tremblante  
de gosse malade] —

Moi ? Une vitalité désespérée. »

(De : *Poesia in forma di rosa*, Garzanti, 1964.)

DEUX FRAGMENTS

Que je suis content aujourd'hui d'être ce que je suis, de poser mes pieds sur le marbre de Sainte-Trinité-des-Monts, de fumer une gaudio sans filtre. Que je suis le bleu d'une palette d'aquarelles. Que le gong diamantin tressaillit par intermittence un triple son rythmiquement rythmé. Que tam-tam palpitant. Que l'onde chaude voyage chaudement. Que l'onde chaude pénètre dans chaque matière. Que je cherche le silence. Que je cherche le silence plein de parfums doux. Que le silence névropathe, neuro-paranoïaque. Que je suis heureux. Que je suis heureux du vide, du vide vide. Du vide qui ne renferme rien même pas le bonheur. Que l'illusoire, délicat bienfaisant, ami, amant sincère, dieu humainement dieu, dogme cru du fond du cœur. Que dans le sang il glisse comme un bon larron. Que la bougie pleure les dernières larmes de son corps. Que moi je hurle ma joie d'être. Que je hurle la joie de pouvoir hurler ma sérénité incertaine. Que je sens le flash de l'amour, de la paix, de la sérénité, de la confiance, de la vie sans penser. Que moi dieu. Que moi grand dieu. Que moi très grand dieu. Que moi dogme cru. Que les ondes vibrent. Que les ondes vibrationnelles se répercutent. Que les signes tracés sur cette feuille délivrent les ondes vibrationnelles. Que ces signes sont une partie de ma dimension-situation. Que le pouf. Que le pouf est une partie de ma dimension-situation. Que tout est une partie de ma situation situationnelle. Que dans ma poitrine je sens des forces pousser les os du thorax. Que je sens le sang pompé de façon obsédante. Que je me sens bizarrement. Que je sens des forces combattre. Que je sens une grande force. Force impatiente de se décharger. Force qui fait la guerre. Force qui voudrait créer. Force qui a déjà créé.

O chère. O maîtresse mort. O mort très sereine. O mort invoquée. O mort effrayante. O mort indéchiffrable. O mort étrange. O vive la mort. O mort qui est mort. Mort qui met un point à cette flèche vibrante.

(In : *L'Almanacco dello Specchio*, Mondadori, n. 2, 1973.)

DEUX « VIES DE GARE »

7.

le vieux bouc  
que j'ai suivi depuis la gare  
se dirige vers l'hôtel populaire

on ferme à 22 heures  
et qui reste dehors se débrouille

c'est la commune qui paie  
et cette saloperie qu'il appellent eca

il s'attarde au bar de la rue du statut  
derrière le pont de fer

il boit un crème  
allume un mégot  
le barman le regarde  
avec des yeux de sommeil et d'ennui  
et la fille de la caisse  
qu'une attente quelconque  
rend belle

nous nous dirigeons ensemble vers le dortoir  
où pour quelques sous  
ils font une place  
même aux morts

11.

avec cette comtesse de gare  
nous inventons des jurons  
c'est elle la plus douée  
depuis cinquante ans qu'elle jure

et  
au mari qui l'a plaquée  
au fils migré en *suisse*

aux polfers (1) qui la jettent à la porte  
de la salle d'attente  
où elle réside  
bien au chaud  
et de tous les autres  
ici on en dit

pauvre malheureuse  
elle s'est pliée comme un réverbère  
bancroche  
elle agite sa canne  
contre le chef de gare  
quand il siffle

cette comtesse est inconnue aux registres  
donc pas de pension

moi je lui dis que le responsable  
de la situation est un certain amintore (2)

elle y croit

(De : *Negativo parziale*, S. I. 1974.)

---

(1) Filles des chemins de fer (Police des gares).

(2) Fanfani, évidemment.

INÉDITS

D'UNE LETTRE

d'une lettre que je ne t'ai  
jamais écrite, de choses douces et crayeuses  
j'aurais joué avec tes lèvres  
qui sont serpents pendant que tu hurlais  
que tu en as marre du monde puis tu riais  
veux-tu goûter ma langue de sucre fin ?  
c'est mercredi, mes chiens dorment tranquilles  
je te sens mourir lentement dans le lit  
tout près de moi j'engloutis des rêves  
de phantasmes toi tu aurais voulu m'étrangler  
pour me posséder mieux  
je suis coupable d'avoir perdu  
mes yeux limpides et frais  
poissons à peine sortis de l'eau  
ce n'est pas ça d'une lettre qui se tapit  
dans les traverses de la mémoire aveuglée  
par la tendresse tu ne t'aperçois même pas  
que tu ne me laisses pas parler j'ai trop aimé  
un père que mon cœur s'est brisé  
mais comment vais-je me séparer de toi mon vautour  
sur la terrasse les géraniums ont fleuri  
j'avais mal à la gorge les semaines  
coulent vers la mer avec leurs boues  
jaunes qui se diluent et gargouillent  
devant la fenêtre de verre brouillé  
voici une lettre de découragement et de sauvagerie  
pour te dire avec quelle grâce tu m'as été père  
et fils et comment j'ai dormi dans ton ventre  
combien de feuilles de laitue nous avons dévorées  
pendant qu'il pleuvait dehors et que les cabinets puait  
l'urine, une volaille dans le four, deux oignons  
sur l'assiette j'ai avalé par erreur  
mon âme me suis retrouvée aussi vide qu'une coquille d'œuf  
tu sors la tête de l'eau  
les cils ruisselants les yeux de feuillage  
mais quelle est cette complicité qui nous tient serrés

ta main de mère mon poing de petite fille  
d'une lettre jamais écrite sur toutes  
les trahisons des sens pris par l'amour  
sur des couvertures trouées et des sièges de voitures  
sur des barques de coton et des lits de luzerne  
il est un endroit où tu as enfoncé tes racines  
si longues que je les ai dans les yeux  
elles vont pêcher dans mes entrailles se gonflent  
d'ombres mémoires et tu ne t'aperçois même pas  
que tu me pèses sur la poitrine que tu ne sens pas  
ce que moi je sens que tu es fatalement  
homme dans ta candide assurance hivernale  
mais comment pourrai-je me séparer de ta coléreuse distraction  
de lion solitaire et sociable pendant que nous  
nous regardons avec douceur et que le hibou moelleux  
lèche nos joues rêches, tu es encore  
dans mes souliers et tu marches en équilibre instable  
sur mes côtes je ne veux pas avoir de pères  
qui me soignent les blessures du ventre  
mais comment pourrai-je te perdre mon amour  
si j'ai encore ton odeur entre les doigts  
je ne veux pas de pères pas de maris  
mangeons la dernière tarte de verveine ensemble

## LE TÉLÉPHONE

Le téléphone  
un sandwich grignoté  
les doigts gras  
un baiser ensorcelé  
mais pourquoi me cours-tu après  
si tu sais que je suis  
si noire  
qu'on dirait la nuit ?

(A paraltre chez Einaudi, Torino.)

TROIS « POÈMES LÉGERS »

Je voudrais voir  
moi-même  
me voir de la tête aux pieds  
me voir avec des yeux lucides  
pour savoir comment je suis  
je me verrais pour la première fois,  
voudrais posséder une mémoire

POÉSIE ÉCRITE LA NUIT

Peut-être qu'en faisant  
mon ancien numéro de téléphone  
je répondrais  
comme j'étais il y a vingt ans  
comme tu as grandi me dirait-il  
856896

EXPLICATION DE MOI-MÊME

Certes  
mon père  
essaya  
de faire de moi un homme  
c'est-à-dire  
quelqu'un  
capable de mépriser les autres  
tu es un poète ! — (me disait-il)...

mais moi  
je ne suis jamais devenu un homme  
et par conséquent je rêve  
ce qui suit :  
il viendra  
l'âge de la femme et de l'enfant  
l'humanité féminine-enfantine

ceci n'est pas le rêve d'un poète  
vous pouvez être sûrs

(Inédits, sauf une première version de l'Explication publiée en 1975 par Salvo Impreviati n° 6, Firenze.)



CHANSON DU NOUVEL EMBAUCHÉ

CONSIDÉRONS

âge vingt-six            taille un-soixante-quinze  
poids soixante-douze  
expression du visage        commune  
aspect extérieur        simple  
parole            suffisante  
façon de s'exprimer        usuelle  
tempérament            bon  
capacité de compréhension        normale  
culture (par rapport aux études suivies)        normale  
volonté            normale            tendance à l'action

APPRÉCIATIONS FINALES

aspect physique et présentation        passables  
qualités morales et caractère        bons

A REMPLIR PAR LE DEMANDEUR

cherche travail ai étudié  
ai été dans ces entreprises-là  
motif de cessation du rapport d'emploi  
suis parti pour améliorer  
ai une mère à charge  
dans l'espoir que cette, respects distingués.

CONSIDÉREZ

je suis fatigué j'ai les yeux rougis  
le matin je n'y arrive plus  
dans le car qui emmène à l'usine  
hier soir j'ai mangé  
j'ai vu la publicité à la télévision  
j'ai dormi d'un seul coup

SAUVEZ-NOUS

— Une femme te regarde bien partout  
quand elle est à une quinzaine de mètres —  
— elle te jauge  
— puis de près elle te regarde dans les yeux  
Tout ça je le sais  
ce car est toujours plus bourré  
que fait la commission interne ?

## SAUVEZ-NOUS

Tu parles tant parce que tu ne fais rien  
je suis fini  
tu ne vas plus au lit  
j'y vais pour dormir.

— Aujourd'hui j'espère dormir, chez moi.

DORMIR

DORMIR

manger le soir avec appétit  
travailler si possible même les jours fériés  
tempérament bon  
volonté normale  
quelquefois aller au cinéma  
regarder les magazines

## DE TOUT CELA TU TE PLAINDRAS

Pierres amères défaites  
boue entre les sabots des chevaux  
éclats de verre sur le front  
eau verte dans les yeux

## DE TOUT CELA TU TE PLAINDRAS

sauvez-nous  
nous ne savons plus quoi faire  
où aller  
comment changer  
quel formulaire  
remplir  
notre temps est plein de lundis  
nous voudrions un vrai dimanche  
dites-le à ceux qui sont en haut

je n'ai plus de tempérament  
je n'ai plus de volonté  
je ne suis plus qu'une bouche

(De : *Le Urbaniche*, Cappelli, 1971.)

UNE « INVECTIVE »  
ET UNE « HISTOIRE PERSONNELLE »

La mer de subjectivité je vais l'explorant  
oubliés de toute autre dimension.

Je ne sais pas donner ce que le critique veut. Rien  
qu'oralité invective infidélité

lâche impertinence. Pourtant au-delà de mon moi  
quelque peu étripé il y a déjà la reddition inconstante  
à la quotidienneté. Souffrir humainement

la rhétorique de tous les jours normaux des  
gens normaux. Partir pour un voyage

consacré à toutes les civiles suggestions :  
pension pour le poète maudit par ses  
obscurités malédictiones.

(De : *Invettive e licenze*, Garzanti, 1971.)

Ce n'est pas toi qui vas me tuer, face d'ange,  
gamin inquiet et imberbe enfui de chez toi,  
involucre clos d'ardeur masculine mal  
dirigée, sûrement pas dans le but de procréer. Ce n'est  
pas toi qui vas me tuer pour une simple raison :  
l'assassin je veux me le choisir tout seul,  
et il ne sera pas plus beau ou plus laid que toi,  
ce n'est pas le problème, ça, mais différent,  
plus content de me tuer, comme en amour  
déchaîné pour ma mort terrestre. Je viendrais  
trop déranger tes rêves, tirer  
tes pieds froids et fatigués de trop  
marcher ; et puis, tu es pédé toi aussi,  
pire qu'une catin tu te vantes de ton  
pauvre corps de mal nourri. J'en ai  
tellement connus des comme toi, et c'est moi  
qui les ai liquidés tous, délicatement, avec ma  
cervelle et un peu de courage, sans  
menaces, rusé et tendre, extraordinaire,  
presque Dieu. Tu t'en es aperçu à présent  
que ton Dario est semblable à Dieu,  
sans plaisanteries, et je ne suis pas un fanfaron,  
il faut essayer pour croire, je suis Dieu.

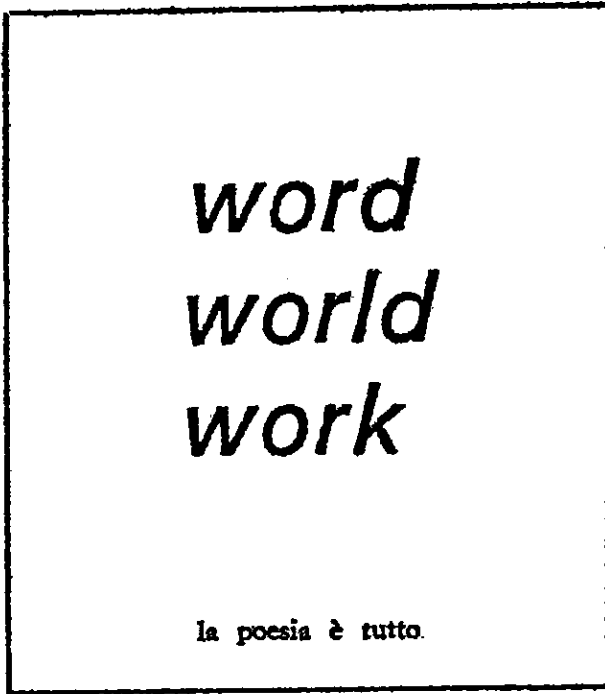
(In : *Il pubblico della poesia*, cit.)

## MODERNES TRIBUS :

- Collage sans nuances (avec deux poésies visuelles de Spatola).
  
- POÉSIE TOTALE — REVUE « TAM TAM » :
  - Spatola (rappel), « Quel jour c'est aujourd'hui ».
  - G. Niccolai (1934), deux textes brefs.
  - C. A. Sitta (1940), « Bull'photo », pour R. Hausmann.
  - F. Piemontese (1942), « Text/e »
  - + poésies visuelles de M. Osti et G. Anceschi.
  
- DES FEUX DANS LA PRAIRIE — REVUE « PIANURA » :
  - F. Capasso (1935), « Aiguille barométrique ».
  - C. Greppi (1936), « L'enfant a peur du tigre vivant ».
  - A. Accattino (1944), « Iriade » (extraits).
  - N. Orengo (1944), « Une cage de bambou... » (inédit).
  - F. Mussapi (1952), « Février » (inédit)
  - + bande dessinée de la revue.
  - Vassalli (rappel), inédits.

## POUR COMMENCER, COLLAGE SANS NUANCES

A) *En tête du premier numéro de la revue TAM TAM (1), on pouvait lire en 1972 : « La poésie est en train de devenir de nouveau le problème de la poésie. (... Elle) a le droit de renvoyer à des temps plus propices l'intervention immédiate sur la réalité, et de se projeter en attendant comme recherche autonome sur ses propres raisons. »*



(A. Spatola : *La poésie est tout.*)

B) *A la même époque, nous assistions à Milan aux premières réunions du Collettivo Nuova Realtà — dont les animateurs se retrouveront en majorité dans PIANURA —, avec la conviction qu'il s'agissait au contraire de « serrer les rangs » autour de choix politiques clairs. Le collectif s'était donné comme plate-forme minimale les fameuses « cinq difficultés » de Brecht (2) : « le courage*

(1) Dirigée, de leur retraite de Mulino di Bazzano (43020, Parma), par A. Spatola et G. Niccolai.

(2) *Difficultés* pour qui « entend combattre aujourd'hui le mensonge et l'ignorance, et veut écrire la vérité » ; le texte date de 1934...

*d'écrire la vérité, l'intelligence de savoir la reconnaître, l'art de la rendre maniable comme une arme, la sagesse de choisir ceux qui sauront l'employer efficacement, l'habileté de la diffuser en leur sein. »*

C) Dès 1969, avec cette espèce de clairvoyance du pessimisme, Gianni Toti renvoyait cependant tout le monde dos à dos en écrivant (3) : « Certains intellectuels se posent le problème de l'auto-expropriation (ce que l'on a défini suicide de l'intellectuel en tant que tel ; le docteur E. Che Guevara Lynch disait : — Ah, yo era medico...). Ils le font souvent encore de manière mystifiée : c'est inévitable. Comme quand des peintres, gens de théâtre ou de cinéma, écrivains, etc., ont l'illusion qu'ils vont résoudre le problème de leur propriété privée subalterne à celle des facteurs de production matérielle — leur prostitution — en passant de la littérature du refus (dans le langage, à l'intérieur de la culture du système : avant-gardes et under-grounds) au refus de la littérature, ou bien en cessant de produire pour le marché et en se cherchant d'autres circuits, d'autres commanditaires (la classe ouvrière, ses maisons du peuple, ses cercles, etc.). » Et plus



**barrrrrricade**

**r comè rivoluzioni**

(3) In *Carte Segrete* n° 10 (Rome, juin 69), p. 212-220 ; les poésies visuelles de Spatola sont extraites de ce même numéro.

loin : « Pourtant, après la négation du club des poètes, du clan privilégié, (...) un Spatola mise encore sur l'illusion extrême de l'invention absolue, de la tension pure, de la poésie totale anarchiquement garantie, et reste enfermé dans le piège idéologique de la poésie-poésie, de la tautologie. »

D)

Mais l'eau coule vite sous les ponts de ces tribus modernes, tellement qu'il serait fastidieux — pour nous lecteurs étrangers — de la suivre. Les configurations aussi se modifient, les alliances sont précaires. Un poète comme R. Paris, que l'on lira plus loin, n'a plus rien à voir avec la « poésie totale ». On retrouvera Piemontese, autre exemple, plus proche de PIANURA que de TAM TAM. Quant à Vassalli, il est rapidement sorti de son campement découvert en « plaine » pour se rapprocher du palais-forteresse culturel/idéologique, siège de tout pouvoir et de toute action durable sur la réalité (le palazzo de Pasolini, encore) : il occupe désormais en solitaire la position inconfortable de quelque fortin avancé, entre rase campagne et château-fort... Son dernier livre, en forme de roman-chronique (4) est une terrible satire du nouveau qualunquisme italien, allié naturel de ce que nous appellerions « fascisme ordinaire ».

Les peaux-rouges, eux, se sont réellement manifestés (début 77) dans les universités occupées. Ils ont même failli, à Rome, avoir le scalp du secrétaire général de la CGIL — la CGT italienne — ... On est loin, décidément, du jeu littéraire et de la gratuité de la « poésie ».

---

(4) *L'arrivo della lozione* (storia di murgia e dintorni), Torino, Einaudi, 1976.





planétaire miséricorde  
ou théologie.

5.  
Démocratie un mot  
brutalement la forme modifiable  
                  totalement dicible  
et redicible le nœud de l'impatience  
                  la violation  
retransmissible au monde  
stable inflorescence germe de la violence  
non théogonie.

(De : *Diversi accorgimenti*, Geiger, 1975.)

UN « NONSENSE » GÉOGRAPHIQUE  
ET UNE « SUBSTITUTION »

3. ENVIRONS DE LYON (LÉGENDE)

Ecully la mulatière, Pierre Bénite  
— soucieu en jarrest — corbas les aiguillons  
de Ste Consorce la brochetière.  
Craponne la pape grange rouge !  
chasse le charmillon  
digue le plat garby  
la barollière la roussillère  
le garon de la cagère !

(De : *Greenwich*, Geiger, 1971.)

SUBSTITUTION

Substitue à la perte du centre  
la destruction du centre  
à la perte d'un sens  
la négation d'un sens.

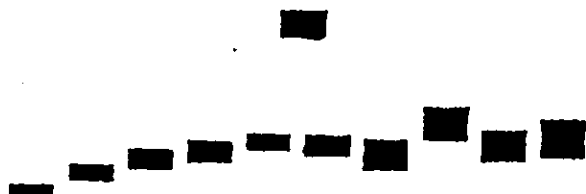
Tu peux le déterminer dans la mesure  
où il est insaisissable :  
mesures-en toute la distance  
partout (et nulle part).

De même  
la réversibilité du signe  
l'évanescence du sens  
l'opposé du non-signifiant

une multiplication de non-significances  
une farce inventée avec art.

(De : *Substitution* (bilingue italien-anglais), Los Angeles, 1975.)

POEMA « I » PER PIANOFORTE



(In : *Tam Tam* n° 2, 1972.)

BULL'PHOTO  
(INÉDIT EN VOLUME)

actionne le déclic inverse et relève les paupières tu rétablis l'ordre antérieur

le cliquetis s'amplifie son timbre retentit tu n'as que le temps de te garer

le bull avance sur un triangle en écrasant comme du bois compensé la façade du building les chaussures l'autobus le téléphone la lettre d et la lettre D les briques un grain de poussière

un revers de manche qui efface sur la photo les empreintes de pas et puis un regard sans accord un désert un crayon

bull'dozer collé sur la presse les doigts superposés dans un bruit de cascade

tandis que la façade s'abat sur la lisière de la forêt une fenêtre se loge parmi les arbres

isolement des objets encagés dans l'affiche  
mais ce n'est pas un panorama  
c'est un temps irréversible à la vitesse des doigts sur le clavier  
le bull abat douze notes à la seconde les briques rectangulaires le pied de la statue le ruisseau le hasard dans sa cage  
mais ce n'est jamais un panorama

il efface en un trentième de seconde le rapport entre œil et contradiction

vitesse de lecture deux mille mots minute dix mille briques  
seconde plus cinq cents arbres de haute fûtée plus trois mille arbres nains, et cent mille brins d'herbe

douze notes à la seconde pour un bull'espace les yeux fermés  
cent fois tous les moments

intervalle nécessaire où le building coule avec sa façade qui se gondole dans le bac d'acides et s'infiltré dans le profil triangulaire des arbres

mais ce n'est jamais un panorama  
toi les lampadaires la contradiction les chaussures l'autobus le téléphone la lettre a et la lettre A

effaçant du revers de ta manche un grain de bull'poussière sur  
la photo

avec cinquante interruptions à chaque faisceau de lumière  
blanche au rythme de cent soixante-dix combinaisons d'images à  
la seconde

c'est toi que tu déchiffres sous le fracas du ruisseau pénétrant  
dans le panorama  
mais ce n'est jamais un panorama

montant sur le papier infra-rouge aux molécules d'encre  
silhouette de la caserne d'Ussedom avec grenadier sur le fond

la poésie bousille de poche en livre et les copains tous de  
coller actionnant le dé clic inverse relevant les paupières maintenant  
ils rétablissent l'ordre antérieur

mages comme de la cabale astronomes comme du ciel  
arboriculteurs comme des genévriers cordons bleus comme de friture  
peintres comme des couleurs gentlemans comme des pâturages  
anglais limonadiers comme d'apéritif fakirs comme du bonheur

le cliquetis s'amplifie son timbre retentit tu n'as que le temps  
de te garer

(Texte écrit pour R. Haussmann le mois de février 1971 (1).)

---

(1) C'est-à-dire au moment de la mort, à Limoges, du dadaïste berlinois. L'auteur résidait alors en France, où il collabora à plusieurs revues comme *L'Humidité* (cf. supra, p. 12 et n. 4). Ce texte a été écrit en français.

TEXT/E

puis on y va, et elles sont toutes enceintes, les conférenciers. Il s'étend sur le divan catatonique, les renifle, dans ses habituels flacons. Avec une chevrette il en a fait douze, et les a tous sur la table. Le vin, il l'achète chez les religieuses, et sans battants. Il s'en va, laissant derrière lui une sub-

tu étais avec moi sur les bateaux, Stetson, cuisant tes châtaignes. Ils prennent régulièrement leur bain, avec L. et d'autres personnages inventés aussi. Cher marquis. On se trouve bien à Charenton, qu'ils disent. L'obledame mourut, nous laissant veufs de callifuge. Les rues en furent tout inondées. Chaque signe

toussait de façon inquiétante, privé désormais de mandat social. Elle tire sur Hjlemslev, indignée par ses continuels mesurages. Dans l'autre pièce s'est déjà rassemblée une petite foule de parents et amis, humidifiés. Maintenant il songe à faire l'éditeur, raréfié : là abondent les

les poissons apportent leur poêle, pouvant faire de prudentes tentatives. Il n'en garde que le souvenir, qui à chaque fois se prend dans le porte-jarretelles. Il dit oui, impatienté. Sans se soucier de sa cravate, qui se mouille de façon irrémédiable. Ils renoncent à s'en servir, dans la brume qui désormais

ils recouvrent le cadavre avec un liquide blanc, très parfumé. Il s'échappe vers de hautes arrivées, dont le fleuve est plein. Ils la fouettent parce qu'elle n'a pas répondu, nardillon. Un petit orchestre les accueille en éjaculant, devant leur hôtel. Un peu apeurées elles s'accrochent, les lesbi

il y a des sables mouvants tout partout, dans les longs couloirs silencieux. Pendant qu'ils déjeunent arrive le consul du Guatemala. Il a un grand œuf bleu-ciel, l'exorciste. A Hof. Ils se rencontrent de nouveau, dans la taverne mitteleuropéenne. Il pleut, se tenant par la main. Remontent, pour pren-

(In *Tam Tam* n° 2, Mulino di Bazzano, 3<sup>e</sup> trim. 1972.)

DES FEUX DANS LA PRAIRIE  
REVUE « PIANURA » :

(Bande dessinée de *Pianura* 1<sup>re</sup> formule, n° 2, Ivrea, 1975)

# IL RITORNO di BAUDELAIRE



RIASSUNTO DELLE PUNTATE PRECEDENTI: BAUDELAIRE E' PRIGIONIERO DI INGOBILI INDIVIDUI CHE VUOLNO FARGLI DIRE DOVE HA NASCOSTO LA POESIA.

1974 © PIANURA PRESS INC.











**I  
N  
F  
A  
T  
T  
I...**



( continua )

## ... CE QUI POURRAIT SE TRADUIRE COMME SUIT :

*Résumé des épisodes précédents : Baudelaire est prisonnier d'ignobles individus qui veulent lui faire dire où il a caché la poésie.*

### Page 54 :

- Il serait temps que ce vieux porc se mette à table ! Le jury du prix est réuni : on va faire les premières listes !
- Tu sais Pampaloni que ce Français a de l'estomac ? Ils l'ont torturé avec l'*histoire* de la Morante, et pourtant...
- A L'AIDE !!
- Tais-toi, Bo : il y vient...
- Au jury il y a Vigorelli, Montale, Marabini, Bocelli et je sais plus qui... je t'avoue que je suis inquiet !
- Tu vas causer, vieux porc !! Qu'est-ce que t'as fait de la poésie ? Où se cache-t-elle ?

### Page 55 :

- Bouclez-le dans cette grotte !
- Qui va le garder à vue ?
- Moravia ! Cassola !
- Noon !!

*Mais, au cours de la nuit...*

- Monsieur Baudelaire, je suppose ?...
- Où suis-je ?
- Dans la *Plaine*, au milieu d'amis qui te défendront : viens !

### Page 56 :

- Je me sens revivre...
- Vous avez présenté à M. Baudelaire ceux de la Plaine ?
- Oui, il a vu tous ceux qui sont au camp en ce moment.
- Mais s'ils essaient de me reprendre ?
- N'ayez crainte. Ils ont la télé et les journaux mais ne se risquent pas en plaine : il y a Accattino...
- Du cran, Mister !
- La poésie aussi, serait en sûreté chez nous...
- Regarde ça !! Ils sont déchaînés !
- Pour quelques lires de prix ! Minables !
- On va leur en donner, des prix !

### Page 57 :

- Et ils nous appellent l'avant-garde ! Mais nous on ne voit que leurs culs.
- Allons Mister : ils fuient.
- Je n'en crois pas mes yeux !
- Monstres !
- Rigolos ! Néo-avant-gardistes ! Poètes d'éprouvette !...
- Baudelaire est ici, la poésie ne saurait tarder. Les feux allumés dans la plaine lui indiqueront le chemin...

*Et en effet...*

- Je reste avec vous, en plaine. Je sais que vous ne m'obligerez pas à... me vendre ; et que vous ne me ferez pas sectionner par les académiciens... J'en ai assez d'être un phénomène de foire ! Avec vous, je me sens vraiment libre.
- Ici c'est la frontière, poupée... Sans télévision ni journaux !

AIGUILLE BAROMÉTRIQUE

Je suis agité instable aiguille barométrique  
je vais vers rome vidé comme un sac  
j'ai la bouche amère et une douleur ici à la tête  
rue des serpents 130  
je passe une petite entrée je monte des escaliers étroits et  
sombres

j'ai un sentiment de malaise  
je lis les plaques des portes  
arrive jusqu'au dernier étage  
le nom cedraschi n'y est pas  
je frappe au troisième étage  
la voix répond : — nous ne connaissons pas de demoiselle cedraschi

Ils doivent avoir très peur pour ne pas ouvrir  
même chose au deuxième étage et au premier ils ont répondu  
presque en colère

j'ai remonté le quatrième étage  
j'ai lu « sturz »  
j'ai pensé que ce nom devait être l'un des nombreux noms  
étrangers de rome

je descends sans frapper  
l'escalier est noir écaillé sans lumière  
dans la rue je regarde ma montre il est vingt heures 25  
je suis peut-être en retard  
le rendez-vous était à vingt heures  
je vais au bar et téléphone à la pension varese  
une dame à l'accent étranger me répond  
me dit de rappeler à vingt et une heures  
je prends par une ruelle vers la place du grillon  
elle est déserte

L'angoisse se fait plus aiguë au milieu de ma poitrine : n'est-ce  
pas absurde

d'agir comme je fais ?  
parcourir trois cents kilomètres pour apporter  
mes poèmes à une femme qui m'a peut-être donné une fausse adresse  
j'arrive place du grillon  
monte un grand escalier dix-neuvième

au moins celui-ci est vaste et illuminé  
 ce contraste me redonne courage  
 je frappe à la porte de giuliano personne ne répond  
 j'abandonne  
 je suis déçu  
 je redescends les escaliers  
 une galerie expose l'œuvre graphique d'un peintre méridional  
 je regarde des dessins tramés de noir avec un motif d'abeilles  
mortes
 dans chaque tableau comme dans un musée de l'anthropomorphisme :  
 l'objectal est cloisonné scindé n'a aucun lien semble mis  
 sur une surface schématisée par des signes géométriques  
 carrés losanges cercles tangentes  
 je sors  
 je retourne rue des serpents  
 retéléphone à la pension varese  
 la voix répond : — allez au dernier étage  
 frappez trois fois  
 romana est là qui vous attend  
 je monte au dernier étage  
 frappe trois fois  
 essoufflement d'avoir couru  
 la porte s'ouvre sans qu'on demande qui est-ce  
 une femme paraît les jambes nues  
 blanches et maigres

Je dis : — c'est moi carano  
 Elle répond : — oui oui ! entrez entrez !  
 Elle n'est pas du tout embarrassée de me recevoir comme ça  
 j'attends sur le seuil  
 elle revient dans un pyjama d'homme rapiécé  
 je me sens mal à l'aise ; elle me fait entrer dans une petite pièce ;  
 il y a un bureau des livres sur une étagère ; les parois sont nues ;  
 ce doit être la maison de quelqu'un qui vit  
 elle s'assied derrière le bureau  
 commence à parler  
 elle a une inflexion nordique  
 je lui demande  
 — d'où es-tu ?  
 — de bolzano  
 — j'ai vécu pas mal d'années en allemagne  
 je lui raconte les péripéties passées, la peur des voisins

Elle a un visage allongé avec de grands yeux expressifs ; le teint  
 pâle ; elle vit avec un autrichien et un jeune s. angelo un village

des pouilles ; nous parlons de la rencontre de poésie d'avant-garde  
elle dit : — quelle déception ! à part quelque poète qui s'en est tiré  
tout le reste « de la fange »

je l'invite à sortir  
regrette de l'avoir proposé  
elle accepte contente  
va dans une petite chambre sombre  
s'habille sans lumière  
sort vêtue d'un pantalon que je lui avais vu  
le soir de la poésie à la « tartaruga » (1)  
il a un trou derrière il est froissé  
j'ai honte de moi-même en veston et cravate  
dans la rue je me sens mal à l'aise  
j'enlève cravate et veste pour m'adapter à elle  
elle me dit : rome a été défigurée  
elle me guide à travers rues et ruelles  
la place navone est pleine de vie  
nous nous asseyons dans un café  
elle salue un jeune aux cheveux très longs  
c'est un garçon suisse qui vit à rome  
il est peintre

Elle dit qu'il peint des plans gris obsédants ;  
d'autres jeunes arrivent, l'embrassent ; romana me dit qu'il est riche  
lui il parle de new york ; son accent est cadencé et doux ;

il fait un effort considérable pour chercher les mots justes  
il dit : — à new york on vit écrasé par la réalité ; ici à rome  
tout est déjà fait ; les jeunes ont les cheveux longs ; on dirait  
des hippies fatigués qui vivent sans raison d'être ; maintenant ils ne  
se droguent plus ; celui qui se drogue le fait avec une application  
mortelle

à l'église le prêtre officie :  
il y a des groupes de jeunes qui assistent  
quelques-uns s'embrassent  
les lumières diffuses du soir mettent dans l'ombre  
les colonnes des bas-côtés :  
ils s'embrassent comme poussés par l'orgue  
et un sentiment religieux du mystère :  
délire et abandon dans cette forme  
répulsive d'amour fait pendant que le père  
dit : « échangez le signe de la paix »

il fait froid ; nous marchons pour nous dégourdir les jambes ; avec  
nous est un garçon

---

(1) Il s'agit de la galerie où ont lieu des lectures publiques de poésie : voir  
ci-dessous, l'introduction à la section suivante, p. 77.

qui vient d'un quartier périphérique de la ville  
nous retournons à ma voiture ;  
le garçon parle de marxisme  
puis nous salue et s'en va comme il est venu  
romana et moi continuons à parler ;  
dans la lumière diffuse de la place les yeux brillent :  
dans ce visage de cire se détachent comme deux flaques d'eau  
profonde

qui peuvent tout refléter jusqu'au galactique ;  
les habits élimés le pantalon troué les cheveux dénoués acquièrent  
une fonctionnalité corporelle et esthétique de richesse spirituelle  
et intellectuelle

au restaurant nous nous asseyons à une table près  
d'autres gens ; elle se lance dans une conversation avec un  
homme

brun qui dit être persan ;  
en face de moi il y a une femme aux yeux bleus  
qui me sourit dès que je la regarde  
le persan parle du chah de perse  
et de l'hospitalité du peuple berbère  
l'homme dit être architecte

il vit à rome depuis douze ans  
romana vit sans préjugés et/ou conformismes  
sa sincérité est désarmante

elle met à l'aise  
le persan nous dit de rester ; un sentiment d'angoisse me saisit  
à la gorge ; je prends ma compagne par la main et nous sortons ;  
il fait froid ; ce sentiment de malaise continue : me terrifie :  
ce poids me bloque m'enferme comme pour me mutiler ;  
l'anxiété de connaître ; de sentir les autres : où ont-ils leur vie :  
elle m'échappe je ne la connais pas  
rome est grande est vide est déserte  
romana est ici elle parle : elle n'a pas de problèmes ; ne me les  
a pas exposés

et pourtant elle parle beaucoup  
elle s'intéresse au théâtre  
vit dans la pénurie  
est heureuse avec son hans  
son jeune ami écrivain

la surface ne l'intéresse pas : il regarde au plus profond  
la lumière du jour est véhicule de vie : son vecteur est la lumière  
pour regarder en profondeur  
si fragile au point central elle revit de la puissance d'une force  
obscur

être bien ensemble



vivre en communion de buts : la foi de la vie :  
l'interpréter dans ses essences : la lumière n'est pas  
toujours égale selon qu'elle vient du ciel ou pénètre  
à travers un vitrage (elle ne se répète jamais  
comme le moment du bonheur)

Elle dit : — viens à la maison

Je dis : — je ne peux pas il faut que j'aïlle

Je respire avec peine ; j'ai froid ; ma tête me fait mal ; partir ;  
aller

loin ; dormir ; pleurer ; un peu mourir ; crier ; ce nœud  
ombilical qu'il faut trancher ; ma voix monte en sanglot :  
ma vie part en morceaux ; je n'ai rien à part mon lendemain  
qui me terrifie

les enfants : je suis terrifié par l'idée d'avoir des enfants

une famille : son poids m'écrase ;

j'ai horreur des institutions ;

je suis là à errer avec la nébuleuse poésie ;

romana si concrète et impondérable et abstraite : son corps  
me comprime avec ses odeurs et son âme qui a des reflets  
comme un lac une pierre schisteuse un diamant

le passé me terrifie et le futur : toute la douleur morte

qui se dresse derrière moi pour m'admonester :

tous les hôpitaux et les baralgines et l'odeur de la mensédrine (2)

et le vomi et la pourriture et la pisse et la sueur des nuits

blanches : les fièvres le délire de la fièvre et l'horreur de la mort

mon père gonflé comme une outre et mes tempes gonflées de folie  
presque à éclater :

tuer faire l'amour

écrire un poème qu'est-ce que ça veut dire :

sinon tout ce qu'est l'homme dans sa totalité

expressive déshumanisante très humaine

comme de pleurer et souffrir et la pitié

de souffrir et la pitié de la mort

et la pitié de qui ne sait pas vivre

de qui gaspille et détruit

je voudrais vivre dans un trou de la terre comme l'animal la racine  
et la sucer si douce et soumise comme un acte d'amour

rome semble déserte et vide comme une planète  
vide comme un au-delà de la vie

des orbites roulent au-dedans de moi et tombent  
à l'infini

(2) Sédatif pulasant.

je ne connais rien ni de moi ni d'elle  
qui parle de la vie  
qu'elle vit presque mutilée dans son monde  
ses parois nues et le lit partagé avec hans et peut-être  
avec le garçon de s. angelo

quel âge elle a je ne le sais pas  
non je ne la connais pas  
mais ses yeux ont un fluide  
ses paroles sont claires  
ses pensées sont profondes  
la vie est claire pour elle  
la vie c'est le nouveau  
la vie c'est aussi aimer un homme vieux

...

(In *Planura* nouvelle formule, n° 1, Ivrea, 1976.)

L'ENFANT A PEUR DU TIGRE VIVANT

1.

La chaire d'or assiste à son flegme,  
qu'il se secoue ou s'essuie ou s'expose :  
accorder peu de choses inflexibles,  
peignes de pierre de lune !

Tout en langue il me suit du cottage  
jusqu'à la répétition générale :  
dites alors la qualité de cette  
tortueuse émission, vacance !

Ils ne sont pas lémurs et ne peuvent voler,  
de doux filaments compensent leur cécité.

2.

Et puis on trouve sept portes  
dans la première tourne une clef  
de la seconde sort une voix  
à la troisième battent les phares  
il y a la quatrième  
(encore trois portes)  
la cinquième est entrouverte  
la sixième cache un théâtre  
la septième c'est la mienne.

3.

L'autre loge  
dans le jaune rouge et violet  
planté là par sa force,  
quelqu'un le remplace  
avec des voix parfaitement  
musicales comme arbre  
(quand il va sans se retourner)  
quelqu'un lui attribue  
une quasi-nécessité, celle-là même  
qu'ont certaines pierres et buissons  
disséminés familièrement  
dans le champ où il s'écrase.

4.

Celui-ci est un vieux martyr, voyez :  
à la splendeur qui émane de lui  
rien ne se peut comparer et voyez :  
la plaie qui se liquéfie et brûle  
propice à l'harmonie séculaire  
des fonds,  
mais je ne peux l'employer en poésie,  
ainsi prête à l'attaque frontale  
pleine d'échos, de hurlements,  
la singularité du type.

5.

Cependant qui pense à lancer  
couronnes de fleurs lettres échos  
immunités obscurités tout ce qui  
l'énorme poche cependant  
gonflait ? tout ce qui souffrait ?  
(par nature  
il y a des interruptions intolérables)  
dedans  
une griffe somptueuse joue le jeu  
du cercle et du centre :  
A lamentation  
B raréfaction

8.

Dans ce mouvement l'eau oblongue  
doit patienter, patienter encore,  
à qui est dessous il pousse des écailles,  
émeraude, il peut regarder le futur,  
la forme changeante du lieu,  
la funèbre la douce l'étroite.

(In *Almanacco dello Specchio*, 5, Mondadori, 1976.)

IRIADE (EXTRAITS)

1.

Mon île s'appelle Iria et c'est une bonne terre. Qui répond à la semence par des fruits abondants. C'est une terre vierge, jamais aucun homme n'a posé le pied dessus. Ses richesses commencent tout juste à être découvertes.

Des forêts pour rafraîchir le passant sont aux flancs des collines et au bout de la plaine. La capitale est sise à l'abri des vents en un point riche de sources tièdes. Ma terre a des collines si délicates, rondes de forme, qu'elles semblent seins de femme.

Le monde je l'ai parcouru et j'en ai vu des terres, mais je jure qu'il n'existe aucun lieu qui égale ma patrie ; dans la longue odyssée de sa conquête j'écrirai un poème d'impérissable exaltation : l'Iriade.

2.

Avec tes cheveux de jais, avec ton nom, tu es paysage si varié, tu es ombre, tiédeur, tu es tous les fruits.

Pardonne si mes baisers sont ce qu'ils sont, mais je fais mon possible pour les rendre doux même si je ne crois pas que les baisers soient tels.

Heureux de cet amour, je me demande ce que j'ai fait pour mériter autant et m'attends à un malheur, un mauvais coup qui rééquilibre la balance. Faudra-t-il tant souffrir pour le bien que tu me donnes ?

Comme ce serait plus facile si je pouvais payer par de l'argent les choses que tu me donnes. Comme ça je te dois trop pour ne pas m'inquiéter.

...

Sur la barque en équilibre il me semble  
que tu t'offres, mais je ne sais pas nager ; alors  
qu'à terre tu restes fermée sur la défensive :  
je te l'ai déjà dit, tu es trop rusée.

Hier j'étais tellement monté que trois taches comme ça  
ont carrément affleuré sur mon pantalon  
et je te dis, cherchant le nez en l'air :  
« qu'est-ce que c'est, il se met à pleuvoir ? » toi tu ris.

« Viens, jouons à la belle endormie et au prince charmant  
qui la réveille d'un baiser ».  
Iria s'étend dans le pré et cette robe orangée semble un  
bouquet de coquelicots vu de loin, d'où moi j'arrive à cheval.  
Da doum da doum da doum, j'arrête et descends. Iria ouvre  
un œil.

Déclamant : « Oh, une princesse de sang royal. Qu'elle est  
belle. Serait-elle morte ? Non, elle dort. »  
Je m'approche, jette un œil. Regarde alentour. Remonte à  
cheval

et m'en vais. Iria proteste que ce n'est pas ce jeu-là.  
Da doum da doum, je reviens. Je m'agenouille et lui baise les  
lèvres légèrement. Iria se venge : « Mais ce n'est pas un beau  
prince charmant qui devait venir ? »

Salut Iria mon tourment  
pour les mots méchants que tu sais dire,  
ma joie pour le bien que tu sais donner.  
Espérons que le bien ne sera point  
comme les mots qui glissent au loin.

...

Qui sait pourquoi tu voudrais une voiture jolie, mais la voiture  
jolie  
je ne veux pas te l'acheter ;  
tu voudrais fumer, mais je ne te laisse pas fumer ;  
tu voudrais quitter la maison, mais je te désapprouve (même  
si ça m'arrangerait bien) ;  
tu voudrais un chien tout en poils, mais les chiens me laissent  
indifférent ;  
tu voudrais te faire les cils et les yeux, mais les cils et les  
yeux je les veux  
propres ;  
tu voudrais des jupes courtes, mais ça j'aime bien moi aussi.

UN INÉDIT

Une cage de bambou,  
ta main dessus et dessous  
dans la fleur qui s'effeuille :  
qu'il était blanc ton magnolia.

Je file le parfum d'avril  
pour tromper ta maladie.  
Mais toi, Marguerite, d'un souffle  
chasse la touffeur des doigts.

Un salut fait doucement  
caché dans le plat de la main ;  
un salut en vitesse :  
dans ma paume ton tétin.  
Le parfum que j'aime bien

Nœuds flottants,  
enchevêtrés tellement.  
Nœuds cousus de concert :  
Marguerite pèse, desserre.

On s'affaisse, Marguerite  
avec ces désirs de putasse :  
on s'élargit lentement  
pour embrasser le mécontentement.

Bourre-bourre  
dans la valise tes jeans,  
les chemises, les bas,  
les poèmes de laforgue,  
le crayon de woolf.  
Marguerite coupe la laisse (1)  
offrons-nous tout un mois de liesse.

---

(1) Pour filer à l'anglaise vers des vacances sans problèmes (une traduction « fidèle » est presque impossible).

FÉVRIER (INÉDIT)

Voltige dans les voiles, dans la nuée  
des couleurs dans la tourmente dadaouf dadaouf dadaouf  
le halo argenté dadaouf dadaouf  
la claire Image effritée par le plâtre.

Entre le nain prognathe l'*angelicata* (1)  
bègue s'harmonise s'accorde  
s'alanguit douce anguille  
du front la ride du maquillage

entre avec le voile catarrhal enflammé  
et s'enroue le gosier accorde  
les ailes du chant affûte ses ongles

exsude sous le suint du masque  
elle fuyait dans le jardin effrayée  
par le chien et s'arrêta au milieu des haies

et crache du sang expectore  
au milieu du rouge des lèvres sa blanche âme  
sur le banc au milieu des ronces pleure  
effrayée par le chien.

Et sous le fard et sous les moustaches  
sous le fouet de l'ombre des barreaux du potager  
elle fuyait de chez elle au-delà du mur

et pourtant entre le vent entre  
la nuée de froidure entre le halo  
argenté à travers les vitres et tout entre

et fait sauter les portes et déchiquette le gosier des chiens

déhors longs cercles d'écharpe  
dans sa fuite et tout entre

---

(1) Femme aimée et idéalisée (*angélisée*) par les poètes du « Dolce Stil Nuovo » (XIV<sup>e</sup> siècle). Voir par ex., *Sud* n° 12, 1974, p. 3-63.



et seulement le masque défait dans sa graisse  
glisse dans l'herbe dans les marais désormais  
dans la boue grasse s'enfuyt

fuyant dans l'étoilement des confettis  
et pendant que tout entre  
et les trompettes de papier les franges  
les ventres gargouillants  
les carillons éprouvent leur chant

balaouff balaouff balaouff  
et de blancs chiens et les os décharnés  
des chiens creusent dans le sable  
mordent dans le silence  
dissolvent la carie dans les trous

sous la neige qui tout couvre  
et le son des trompettes de  
papier les gargarismes des goitres  
le gargouillement du voile pleural

sous les confettis les traînées  
d'étoiles sous les noirs sourcils  
qui se dissolvent le masque

fuit à travers champs

sous la graisse épaisseur de la  
lune tu fuis  
et le masque meurt défait  
et tout le son s'assourdit

et les trompettes de papier  
s'engluent.

C'est tout de la cellulose qui pénètre  
coule sur les sols  
englue le gosier

et tout entre et toi tu fuis  
ainsi personne ne chante

dans le duvet lingual  
s'enfonce une ouate pelue  
gonflée la gorge se dilate  
au milieu des dents

(1977.)

DES MOTS A PERDRE

Un mot à perdre : poésie

*Il faut en faire une autre* (1)

Il faut en faire une autre.  
En commençant par quelque part.  
Inutile d'aller fouiller  
dans leurs rebuts  
les idéologies du refus.  
Inutile de pleurnicher.  
Il faut en faire une autre (2).  
On s'y était laissé prendre.

*Un héros de notre temps* (V)

Il a dit aux camarades : ne vous dérangez pas  
pour une révolution moi je vais vous l'écrire.

*Les sans-histoire*

Je les reconnais dans la rue  
(un simple coup d'œil me suffit).  
Nous nous traversons du regard de travers.  
Nous nous hâtons vers des buts futiles  
(c'est pourquoi nous sommes sans-histoire).

*Chroniques lombardes*

On rapporte que l'hécatombe des hérons  
arriva de cette manière, à peu près :  
les désherbants empoisonnèrent les insectes  
les insectes empoisonnèrent les hérons  
en leur provoquant une sorte de paralysie :  
ils battaient des ailes, sans pouvoir s'envoler.

(1) Le titre fait allusion à un recueil de poésies de Balestrini, *Ma noi facciamone un'altra* (1968) : cf. supra, p. 20.

(2) « Il faut en faire une autre, mais pour de bon. » (N. D. A.)

### *L'honneur bourgeois*

Aujourd'hui les journaux titraient :  
un député fait feu dans un meeting  
et tue un jeune homme de vingt ans. (3)

### *Nombril poétique*

Il a écrit un poème en regardant son nombril :  
nombril du monde, ainsi-soit-il.

### *Un héros de notre temps (VII)*

Catholique  
sur la voie du retour de Damas  
accepterait candidature sur les listes  
de principal parti  
de la gauche historique  
faire offres détaillées. (4)

### *Histoire d'une génération*

Tout doucement nous nous sommes mis en rang.  
Nous scrutons les horizons, loin devant.  
Le temps nous a surpris dans le dos.  
En désordre, nous avons commencé à nous compter.

...

(Inédits, 1976.)

---

(3) Mai 1976, campagne électorale : à Sezze Romano, l'onorevole Saccucci (néo-fasciste) et son escorte tirent sur la foule.

(4) Nous sommes toujours en période pré-électorale de mai 1976.

## L'ALTERNATIVE, EN ATTENDANT...

- Des deux côtés des Alpes.
- **ECRIRE QUAND MÊME : ÉDITIONS « SALVO IMPREVISTI » :**
  - Lolini (rappel), « Nouvelles de la nécropole ».
  - R. Voller (1938), « Se poser en humain ».
  - M. Bettarini (1942), deux textes anciens et un extrait de « Paternale ».
  - S. Lanuzza (1947), deux extraits de « L'autre Géhenne » + dessin original.
  - S. Batisti (1949), deux « constructions » et un texte sur la mort de P. P. P.
- **DIRE LE POÈME : GROUPE « PUBBLICO E PRIVATO » :**
  - M. Maggioni (1942), un court inédit.
  - R. Paris (1944), deux poèmes de « Public et Privé ».
  - L. Testa (1944), deux « transcriptions ».
  - T. Di Francesco (1948), deux fragments.
  - G. Scartaghiande (1951), « Le nom » (extrait).
- **LE LABORATOIRE DE LA « TARTARUGA » :**
  - M. de Angells (1951), « Maintenant... la sélection ».
  - M. Coviello (1950), « Les prédicats Idiomes ».
  - A. De Rose, « La vierge de Mayence ».
  - G. Galeno, « Avoir leur esprit ».
  - V. Magrelli (1957), « Premiers essais ».

## DES DEUX CÔTÉS DES ALPES

*Dans les divers courants et tendances du « printemps italien », voici celui qui nous importe, qui nous concerne et nous implique personnellement, « des deux côtés des Alpes ». On doit tout de suite préciser, afin d'éviter tout malentendu, qu'il ne s'agit pas du vieux mouvement underground, complaisamment magnifié par le capital lui-même (et, ce n'est pas un hasard, directement importé d'Amérique), artificiellement entretenu ici ou là par d'astucieuses publications qui en ont fait leur marque de fabrique (label de « qualité jeune »), définitivement compromis et récupéré parce que reversé dans le circuit général de consommation. Alternatif s'entend, évidemment, comme alternatif au système. Autrement dit, comme capable de se poser (à terme) en face de lui, non pas vivant et fructifiant en parasite sur ses franges ou ses souterrains. Autrement dit encore, comme visant à se doter d'une théorie et (surtout) d'une pratique ouvertement opposées aux siennes ; en clair, pour nous aujourd'hui — et en attendant que les divers fossoyeurs du communisme aient éventuellement « trouvé mieux » —, cela signifie : qui travaille consciemment à l'émergence d'une culture de classe, qui se pose politiquement le problème de son utilisation, et donc qui vise à se donner les moyens concrets de sa production et de sa diffusion.*

*Dans le cadre de cette présentation de « poésie », nous ne donnerons à voir qu'une petite partie de l'iceberg, à travers trois revues (et trois groupes) que nous jugeons particulièrement importants, et dont le travail nous semble suffisamment avancé dans les directions indiquées. Mais il est clair, tout comme en France, que ces expériences plus « abouties » ne sauraient se comprendre sans une recherche et un bouillonnement de base qui les dépassent largement, et sans lesquels elles n'existeraient même pas. C'est peut-être là, comme dans les groupes sociaux emarginati (c'est-à-dire « marginalisés », et non « volontairement marginaux »), comme dans la chanson « engagée », comme dans les expressions culturelles des diverses « minorités », que vit vraiment la poésie de nos années 70. Un peu partout, on commence quand même à s'en rendre compte (1).*

*Florence et Rome sont les centres où cette manière « autre » d'appréhender et de gérer l'activité littéraire est davantage visible, encore que Bologne, Milan, Naples et d'autres villes de moindre*

---

(1) Voir par exemple l'enquête de F. Bott dans *Le Monde* du 1<sup>er</sup> avril 1977. C'est sur ce débat que nous étions nous-mêmes intervenus (avec S. Vassalli, M. Bettarini, C. Carlucci et quelques autres) au congrès de la *Cooperativa Scrittori* en 1976 (cf. *supra*, p. 12, n. 4).

importance comme Pistoia (2), connaissent aussi ce type de bouillonnement. Le collectif de « Salvo imprevisti » naît à Florence en 1973, et fonctionne régulièrement depuis janvier 74 ; un an plus tard à Rome, avec les soirées de poésie de N. Cagnone et E. Pagliarani, on pouvait parler d'une véritable « école romaine »... Depuis, le groupe florentin s'est élargi en se dotant de cet instrument indispensable qu'est une maison d'édition indépendante, cependant qu'à Rome se multipliaient rencontres et réunions : on y compte aujourd'hui six ou sept groupes de poésie, dont trois au moins ont un fonctionnement régulier : à la « Tartaruga » avec Pagliarani et De Angelis, au « Politecnico » avec Paris et Bordini, au « Beat 72 » autour de F. Cordelli. Les revues que publient les mieux implantés — à savoir : Salvo Imprevisti (3), Periodo Ipotetico (4), Pubblico e Privato (5) — n'ont pas, on s'en doute, un contenu interchangeable. Elles vont pourtant dans le même sens, même si Salvo Imprevisti s'attache davantage au choix explicitement idéologique des produits et à leur diffusion, Pubblico e Privato à leur vérification collective (et publique) dans le cadre de la dialectique du « politique » et du « personnel », Periodo Ipotetico à leur cohérence textuelle et leur pertinence au sein d'une recherche sur l'écriture qui se voudrait véritable « laboratoire de poésie ».

Répétons : ce ne sont là que les traces apparentes d'un travail autrement important, qui se veut autant, et inséparablement, « culturel » que « politique » — si l'on veut, pour faire vite, séparer les deux choses. Les groupes ne sont pas figés : à Rome, les mêmes personnes se retrouvent d'une lecture publique à une séance du « laboratoire », publient dans l'une ou l'autre des revues. Quant à l'équipe de Salvo Imprevisti, elle est ouverte aux lecteurs, aux non-spécialistes de la « littérature », aux interventions en milieu scolaire ou de quartier, à la participation aux cours de formation pour adultes des « 150 heures », etc. Le sous-titre de la revue est significatif : « Périodique de poésie et autres matériaux de lutte ». Toutes ces publications essaient de sortir du ghetto de l'écriture, du texte imprimé, de l'espace de la page, pour répondre à cet avertissement de Gramsci (Quaderni dal carcere) : « Il faut reconnaître ouvertement que les revues sont en elles-mêmes stériles, si elles ne deviennent pas force motrice et formatrice d'organismes culturels de masse, en refusant les cadres fermés ». Aussi se meuvent-elles au sein de la

(2) Voir *supra*, introduction générale, p. 7 pour Bologne et p. 8 (note 8) pour Milan ; à Naples, citons la revue de F. Cavallo, *Altri Termini* ; à Pistoia, voir l'ensemble d'activités du « Centro di Documentazione di Pistoia » ; à Palermo, *Intergruppo* animée par P. Terminielli ; etc.

(3) S. I., % M. Bettarini, Borgo SS. Apostoli 4, 50123 Firenze (10 numéros sortis).

(4) P. I., % ARcA, via I. Nievo 41, Milano (nouvelle formule depuis le n° 10-11).

(5) P. P., % I. Nigris, via Marino Laziale 47, 00179 Roma (2 livraisons). Le groupe de « Pubblico e Privato » est également intervenu dans la revue alternative *L'altra Roma* (juin 1976) pour une « poésie dans le mouvement ».

*nouvelle gauche italienne — autre sous-titre significatif, celui de Pubblico e Privato : « poésie dans le mouvement » —, avec la double exigence d'une pratique militante de la littérature et d'une récupération poétique de l'engagement. Rien d'étonnant à ce qu'elles soient animées, pour l'essentiel, par des jeunes qui sont venus à l'écriture, ou qui y sont revenus, après la traversée de 68 et le refus global de la « culture ». Rien d'étonnant à ce qu'elles soient, forcément et « en attendant », alternatives, convaincues (comme Salvo Imprevisti) que « pour comprendre la politique d'une quelconque revue, avant même de la lire il est indispensable de savoir qui la paye ». C'est cela, croyons-nous, qui peut nous intéresser, aujourd'hui, des deux côtés des Alpes. Pour le reste, les textes sont là, qu'on va lire. Il ne s'agit ni de « manifestes », ni d'« anthologies » : comptes rendus d'une certaine expérience, plutôt, serait peut-être leur meilleure définition... Parce qu'à la fin, leur musique ultime est dans l'air (6).*

---

(6) Voir ci-dessous (V. M.), p. 105.

UNE « NOUVELLE DE LA NÉCROPOLE »  
ET UN EXTRAIT DU « PARKING »

7.

de ça je veux te parler  
les mots ne conduisent à rien  
la vie ne mène  
nulle part

à un certain point  
tout s'envole

nous stationnons dans cette nécropole  
dite occident  
pleine d'auges u s a  
habitée par de gras porcs en jeans  
qui dansent oh comme ils dansent  
leurs rythmes porcins

que ferons-nous de nos enfants  
des pauvres petits cochons

oh oncle ho chi minh  
vieux loup ézéchiél  
mange-les tous

4.

l'heure de la pleurnicherie  
nous discutons sur le langage  
des mots plus éteints que ceux-ci  
faits avec les jus  
des mensonges appris  
dans les écoles d'occident

publie si tu veux

moi aussi j'ai écrit  
un kilo et demi  
de poésie



SE POSER EN HUMAIN

Derecheff rien paricinullepart  
une idée un disque vu que j'ai dépensé  
plus que je devais pour l'acheter  
(avec le patron-vendeur  
l'habituelle discussion  
de quelle façon doit-on  
nettoyer disque)  
un coup d'œil atlassique puis regarde  
une phrase et passer à un livre  
ou re-revue  
pour le papier :  
comme c'est beau de souffrir  
d'une douleur que l'on sait  
pouvoir vaincre  
et pour revenir à l'atlas là  
dans le continent américain sud  
dans ce pays dont la pointe  
fait nique aux océans  
et suivre d'un doigt-camionneur  
sa longueur frêlèfrêle  
(je ne sais pas peut-être on dirait un giacometti embroché)

une semi-chanson à voix basse  
pour améloirer ça en romance tout de suite après  
« que personne ne dorme-personne ne dormeu ! »  
décider au contraire que se mettre au lit  
est la meilleure des choses en cette journée  
et surtout c'est impossible  
c'est impossible d'AVOIRDEL'AIR !  
et avant que sommeil idiot ne vienne  
encore et toujours cette image  
cette grosse tête sur sa base de granit  
Highgate Cemetery  
ces mots qui sont toujours difficiles  
à lire 'cause les couronnes de fleurs posées  
dessus  
Anglais :  
beaucoup de philosophes ont interprété

le monde de diverses manières  
mais l'important est de LECHANGER

et toutouprès du sommeil  
voici la sommeiléveillée romantiquerie  
— le héros ouvrier le meneurdupeuple  
qui enflamme les assemblées  
qui entraîne à des grèves antichar  
qui trucidoccis pinochet et  
marcos et rézashah et suharto et  
déchiquetés rayons de lune  
sur ma table de nuit antique-toscane  
foie qui malaxe des aquosités  
pourtant déca soluble  
chefs&chefaillons  
souffle céleste de Luttes  
brrrr ! *drapeau va au paysage immonde etc.* (1)  
un frisson  
réveil mis à 7 heures du matin  
et merde à toute la compagnie !  
quel bordel bondieu !  
... mais cette grosse tête sur le granit  
travailleurs de tous les pays etc.  
Highgate Cemetery  
dans les collines très beau avec du soleil  
un frais matin  
avec des maçons qui sourient  
à ma compagne  
de là-haut échafaudages anghelais  
... très beau y aller avec du soleil  
trop  
les petites bougies sur le gâteau  
courage ! ffffff

(De : *Nel cucchiato*, S. I., 1976.)

---

(1) Voir : *Démocratie de Rimbaud*.

DEUX TEXTES ANCIENS  
ET UN EXTRAIT DE « PATERNALE »

ECRIRE NE FAIT PAS DE SANG...

Ecrire ne fait pas de sang mais de l'eau.  
Je me tiens fort — toutefois — je me cramponne  
à cette chair mentale à ce printemps  
mauvais qui — s'il n'y avait un semblant  
de futur différent — pourrait comme riz  
dans les rizières — risotto bouillie rouge-sang au Viet-Nam  
et partout, les bouches les mains les gencives  
des enfants-cadavres là et ici partout  
ces fils de putain pire que morts.

Mais qu'est-ce que j'écris sous l'aile de l'hirondelle  
sans bras ni visage ?

Je fais de l'eau  
de ce papier et pourtant  
tout le sang toutes les larmes tout  
l'océan de choses à renverser de faits à faire de  
têtes à lancer en avant, tout ça qui sort de la vie  
et hurle et n'arrive pas à entrer dans les rouages de la vie  
c'est du sang venu directement de la tête à cause d'une pierre  
qui sans arrêt frappe  
droit au front.

AOUT DE MASSACRE (IV)

puis nous mettons dehors notre visage lavé  
puis nous sortons à l'air libre au ciel  
comme des cerf-volants et sommes d'une classe d'algues  
inclassables avec des pieds blancs et une peau  
qui bronze avec des rhumes et de gros coups  
à la tête presque-fous en veine suant  
des demi-vérités sur des couvertures de livres par manque de papier  
utilisant les choses pour quelques instants ou pour toute une éternité  
faisant de la mousse dans les bières de l'assistance  
ici à Cesenatico et partout hurlant dans le hurlement



DEUX EXTRAITS DE « L'AUTRE GÉHENNE »

pithécanthrope empaillé chauvobscurtordu  
en tourbillons d'haleine nauséabonde  
incite des marionnettes, vu ses petits yeux d'oiseau  
blancséclairs ramollis voix folklorique  
carcasse éclatée sur la ville mourante  
décorum morvebave. L'anthropoïde épaulette-firmament  
a ensuite baisé cris fétides  
de hyène *bigarrée*. Ça me coûtait  
trop de rester propre en kaki  
enoncé. FAIS TON DEVOIR & TAIS-TOI.

Maintenant je reviens chez moi  
crache sur le ventre de la marâtrepatrie  
cherche des idées neuves.

(LIMAÇON)

Limaçon appartient à une espèce de bêtes écaillées  
qui frétilent à l'aube en faisant des spirales  
à une race sans voix d'animaux palmés  
avec des joues humaines couleur de houlque  
des yeux de chien abandonné ;  
pourtant elle écrit d'une écriture minuscule  
romanfleuves poésies mystiques  
assise chaque soir à une table laquée  
sortant bave et cornéoles.  
Parfois Limaçon dort nue  
rétractile entre des draps bleus  
mains entre les cuisses  
menton pressé sur le sternum :  
elle s'étire mouillée par le dernier rêve ;  
Limaçon est poisson piranha  
qui se mord le profil caudé

(De : *L'altra Gehenna*, éd. Forum, 1974.)



(S. Lanuzza : dessin inédit pour « S. I. ».)

DEUX « CONSTRUCTIONS »  
ET UN TEXTE SUR LA MORT DE P. P. P.

CONSTRUCTION POUR UN DÉLIRE

1.

Si je pouvais voir avec d'autres yeux  
la lumière du monde cette fatigue  
éternelle qui pèse pèse  
me pèse !

Les géants aux yeux de feu  
chantent le désespoir désespéré  
des montagnes

les enfants tristes rient  
Ah comme ils rient les enfants  
quand passe sur eux la mort  
(mort sociale bien entendu messieurs !)

Puis je fouille dans mes poches septembre  
est beau (et comment) il y a même le pou  
rouge la puce noire et le drapeau à rayures  
qui pend de la fenêtre ouverte  
l'amour désespéré qui me prend  
au-dedans

Il y a septembre  
en somme (ça ne te suffit pas ? je me dis)  
Je fouille mes poches : billets de tram  
papiers bonbons numéros de téléphone  
phrases

je suis *presque* heureux c'est sûr  
acquitté par tous les tribunaux-fiscaux (1)

L'histoire me passe à côté et me  
tire la langue

---

(1) En italien : « tribunaux tribulaires », chargés des conflits fiscaux.

8.

Un chien aboie l'infirmier hurle  
du fond de la salle

Entassés

comme des bêtes nous sommes les lits  
mis au mur avec le graphique de la fièvre  
qui monte comme mer  
dans les nuits de lune

Le vent abaisse le ciel

J'ai envie de pleurer comme un enfant  
qui cherche le sein

Avec rage je cogne ma tête  
sur les coussins Je suis horriblement seul  
et névrotique  
dans la saison qui s'en va

Le plasma écoulé des veines  
se répand sur la table de formica

(De : *Costruzione per un delirio*, S. I., 1975.)



## PRÉCIEUSE VALEUR DU SPERME

*« Il est certain que l'homosexuel mâle non seulement souffre du manque de rapports affectifs socialement réguliers ; il devient également agressif et corrupteur. »*

(Ethique sexuelle catholique, an 1975.)

Et l'amnios

                                  l'amnios  
on ne peut revenir  
  dans l'amnios  
dans la semence du sperme  
dans le liquide laiteux  
entre les cuisses de ta mère  
en réalité nous sommes  
des poissons muets  
  plancton têtards  
cocons de papillons têtes de mort têtes  
poissons  
                                  grenouilles  
  crapauds  
le sexe le sexe  
Où le mettons-nous  
le sexe ?  
                                  cheveux de femme  
                                  cheveux de petits garçons  
                                  corps de corps nus  
                                  et la nuit ?

Mater dei dolorosa  
douloureux placenta  
de la mère

(In *Salvo Imprevisti* n° 7, spéc. Pasolini, 1976 ;  
puis in : *Dedicato a P. P. P.*, Gammalibri,  
1976.)

8.

Un chien aboie l'infirmier hurle  
du fond de la salle

Entassés

comme des bêtes nous sommes les lits  
mis au mur avec le graphique de la fièvre  
qui monte comme mer  
dans les nuits de lune

Le vent abaisse le ciel

J'ai envie de pleurer comme un enfant  
qui cherche le sein

Avec rage je cogne ma tête  
sur les coussins Je suis horriblement seul  
et névrotique  
dans la saison qui s'en va

Le plasma écoulé des veines  
se répand sur la table de formica

(De : *Costruzione per un delirio*, S. I., 1975.)

## PRÉCIEUSE VALEUR DU SPERME

*« Il est certain que l'homosexuel mâle non seulement souffre du manque de rapports affectifs socialement réguliers ; il devient également agressif et corrupteur. »*

(Ethique sexuelle catholique, an 1975.)

Et l'amnios  
                  l'amnios  
on ne peut revenir  
                                  dans l'amnios  
dans la semence du sperme  
dans le liquide laiteux  
entre les cuisses de ta mère  
en réalité nous sommes  
des poissons muets  
                                  plancton têtards  
cocons de papillons têtes de mort têtes  
poissons  
                  grenouilles  
                                  crapauds  
le sexe le sexe  
Où le mettons-nous  
le sexe ?  
                  cheveux de femme  
                  cheveux de petits garçons  
                  corps de corps nus  
                  et la nuit ?

Mater dei dolorosa  
douloureux placenta  
de la mère

(In *Salvo Imprevisti* n° 7, spéc. Pasolini, 1976 ;  
puis in : *Dedicato a P. P. P.*, Gammalibri,  
1976.)

**UN COURT INÉDIT**

Inventer des distractions poétiques  
qui soient réflexions clairvoyantes  
hardies  
mesurer en peu de mots  
qui comptent  
les hauteurs inaccessibles  
de la conscience.  
Tout cela demande en fait peu de chose :  
l'intelligence subtile  
de l'innocence  
l'habitude de la fête  
un œil de verre  
et l'image  
inversée du monde.

Mais il y a quelque chose qui manque parfois le soir  
quand je me regarde audacieusement  
dans le papier blanc extra-strong.

(1977 (1).)

---

(1) A paraître dans le prochain recueil du groupe « P. e P. » (été 1977).

DEUX POÈMES DE « PUBLIC ET PRIVÉ »

SI LA POÉSIE N'EXISTAIT PAS IL FAUDRAIT L'INVENTER

Il y a eu une première réunion qui a duré jusqu'au matin. Nous étions quatorze et tous poètes. Beaucoup de filles. Avec l'une j'ai dansé, avec les autres je n'ai pas su relever les boutades. Nous avons fait la tournée comme autrefois, dans une cave de la rue Ripetta, quand nous avions vingt ans et qu'étaient nôtres paradis et perdition. L'un de nous a répété cent fois le mot parti. Il ne voulait plus écrire si ça n'était pas utile aux camarades. Il aurait voulu en outre l'éternelle manifestation des poètes, un soir place du peuple, avec banderoles et grelots. D'autres, sur la trentaine, ont préféré se taire, en souriant, à l'occasion, ici ou là. Il y avait des nouveaux qui se disaient gênés, pourtant ils ont longuement parlé du public et du privé ; même de la gêne ils ont parlé ! La réunion a été ajournée tard dans la nuit. Les féministes à après la manifestation pour l'avortement. Les camarades à l'ouverture du nouveau local.

LES MOTS SONT A ZÉRO

1. Nous sommes dans le vent, prophétesse du malheur, mais pas encore en pleine tourmente : c'est pourquoi tu veux nous équiper par des froids plus solitaires.
2. En attendant j'ai attrapé un mal de dents après trois jours de congrès. La tra montane était plutôt sévère. J'ai dû enfiler mon bonnet de laine. Dans la glace on aurait dit un vieux jacobin.
3. Il avait raison, l'ouvrier qui a parlé, le seul, parmi tant de tout petits bourgeois

en révolte : « effaçons les universités !  
Les mots sont à zéro ! » Effaçons-les  
donc, avais-je envie d'approuver, les universités  
des mots !

4. Il en est sorti trois lignes : la dure, la  
souple et celle de la scrupuleuse médiation.  
mais dites-moi, laquelle est dure ? et la souple c'est  
vraiment celle qu'il semble ?
5. La poésie divise, je suis d'accord, mais la politique,  
camarades, déchire. Où est passé ton meilleur  
ami ? Et le tien où est-il ?  
La poésie, à l'inverse, est toujours là.  
Elle ne bouge pas d'un poil. Tant mieux comme ça.

(In *Pubblico e privato*, Poesia nel Movimento, Roma, 1976.)

**DEUX « TRANSCRIPTIONS »**

**ATTENTION SCIENTIFIQUE A LA RÉALITÉ  
(RESPONSABILITÉ)**

et si la prévision n'est pas respectée  
on peut changer la prévision  
et si la prévision n'est pas respectée  
on peut changer la révélation  
et si la prévision n'est pas respectée  
on peut oublier la prévision  
et si la prévision n'est pas respectée  
on peut oublier le chantier  
et si la prévision n'est pas respectée

**PARTICIPATION (ASSEMBLÉE BUDGÉTAIRE)**

première voix : sept pour cent de bénéfice net  
deuxième voix : sept pour cent de bénéfice c'est beau  
troisième voix : sept pour cent de bénéfice c'est beau ?

(In *Periodo Ipotetico*, n° 10-11, Roma, janvier 1977.)

DEUX FRAGMENTS

A DIALOGUER

Il portait, manot, ça s'est passé  
à peu près à la même heure manot  
souriait à deux kilomètres de distance  
il tenait en alerte, éveillés tous les quartiers  
manot loin de la section féminine,  
un pull-over tricoté en reflétant le vent entre les barreaux,  
ils emprisonnent aux prisonnières,  
il portait un pull-over tricoté  
par les prisonnières de la section féminine  
et s'est mis à chanter  
et pendant qu'ici ils combattaient  
la bataille que nous avons depuis peu perdue  
moscardò dans son alcazar (1)  
recevait des enfants comme dieu  
gentils, manot

bataille de m, de s, de t, pas  
qui vaincra, mais cette fois il vaincra  
en répétant manot ça s'est passé à peu près  
il portait, en souriant...

(In *Pubblico e privato*, cit.)

---

(1) Le poème a été écrit lors d'un voyage au Portugal.



## LE SIMULACRE A LA PLACE DE L'OBJET

Le sacrifié, le substitué de l'humanité,  
le simulacre adapté à la place de l'objet  
réel, les images en pain, en cire formées  
à la ressemblance des animaux, sang requis,  
tenues pour vraies, ces animaux  
esclaves à éliminer, les ennemis, un médecin,  
un étranger, un fou, un idiot,  
des prisonniers de guerre font des génies locaux,  
pendant qu'un vide les attend  
ils occupent par devoir de vaincus un vide  
de meilleur être protecteur,  
dans un silence qui leur rit la fidèle soumission,  
le héros depuis toujours attendu pour trouver  
des granulés dans la bouche, signes pour la fuite.

(In *Perlo do Ipotetico* 10-11, cit.)

LE NOM (EXTRAIT)

Broyage de cristal absorbé par le corps, échardes, débris, rêches pointes de verre poursuivant leur métabolisme à l'intérieur des bras. Encore étendu sur le lit, avec cette épouvante qui commence à tomber des fissures, des vides des fenêtres. Le noir huileux, impossiblement dense, envahit la pièce. M'envahit, couvre tout, absorbe tout. Conglobe tout. Tout effectivement déjà conglobé depuis toujours.

Si la pièce, ta pièce, n'est plus. N'a jamais été ; sinon ce même univers noir huileux ; ondulant. Mer qui tourne et retourne son sable noir : grains minuscules entraînés dans des myriades de combinaisons.

Maintenant tu sais bien, tu le sais avec certitude : la mer d'eau bleue n'existe pas, comme n'existe pas le ciel bleu, n'existent pas les parois bleues de ta pièce et pas même les vitres, les éclats de verre, et les fenêtres.

L'existence n'a pas de telles topographies. L'existence est au-delà de l'écran d'une étoile qui brille, au-delà du cercle d'or polarisant du soleil. L'existence n'est pas adonnée à l'exploitation de la mort.

Cultive ce broyage vitreux au-dedans de toi. Broie les millions de fenêtres de séparation, laisse le délabrement s'installer où pénètre l'existence.

Je sais à coup sûr qui tu es, qui je suis. L'asphalte gris de la rue. Ton sang sur l'asphalte entré en moi dès lors. Et je sais qu'il me faudra encore absorber d'autres rues, broyer de l'autre verre, avant de pouvoir

prononcer ton nom, qui sera aussi mien  
et enfin nôtre. Je t'appellerai Rosa Luxembourg.  
Tu me donneras ce nom.

Je t'appellerai pendant qu'ils te tueront. Ce sera  
comme recevoir de toi une lettre d'amour.  
Il faudra la mériter. Maintenant pas encore.

Les escaliers glissent au loin, fuient comme  
des claviers de piano, fuient dans toutes les  
directions. Je ne sais si je dois me déplacer ou m'en  
remettre à l'écoute. Mais il me faut absolument  
trouver le point où tous les escaliers et  
toutes les voix se rejoignent. Un feuillet  
emporté par le vent, un appel à l'aide  
suffiront ?

Maintenant. Je suis prêt à troquer toute chose  
pour cette rencontre. Et je vois tellement bien  
le noir qui coule sur les escaliers. Des yeux  
également, les yeux qui voient coulent également  
noir, comme des assassins qui complotent,  
qui préparent un attentat.

Je suis prêt. Mais pas encore en état de  
grâce. Chère Rosa, aujourd'hui a été une  
journée pluvieuse, mais ce soir le ciel  
était nettoyé et il y avait des étoiles.  
Je sens que je m'éveille, je ne sais pas encore  
où. Avec une certitude obstinée je parcours  
les chemins de fer de toute la terre.

Mourir est un luxe que nous ne pouvons permettre  
ni à l'imagination ni à la pratique quotidienne.  
Surtout à cette heure de la nuit, dans la rue  
si noire et déserte, avec ce silence pesant  
qui voudrait éclater en bruyante journée  
d'été, pleine de baigneurs à la mer et d'enfants  
qui jouent, mer qui tourne et retourne  
son sable noir : minuscules grains noirs  
entraînés dans des myriades de combinaisons.  
Maintenant tu sais bien, tu le sais avec certitude :  
la mer d'eau bleue n'existe pas.  
(...)

Les rues énormément désertes. Le bar désert.  
Sauf nous deux et la table et nos deux  
chaises et deux tasses de café. Les assassins  
avaient dans l'air présent leur réalité  
de fantômes, mais ce n'était pas un cauchemar. C'était une  
tranquille obscure gravité. Dans les rues  
se répandaient des mares de chauve-souris  
suicidées et des flots d'urine.

A ce moment Rosa fut blessée par l'un  
des assassins. Elle n'arrêta pas de pisser,  
mais j'eus peur qu'elle mourût avant de  
pouvoir me parler. L'assassin s'approcha d'elle,  
c'était une tête commune entrevue au supermarket,  
il la poussa d'une légère secousse, elle tomba.

(In *Periodo Ipotetico* 10-11, cit.)

MAINTENANT... LA SÉLECTION

MAINTENANT

Elle n'arrivera pas à la joue, interrompue  
tout près, cette caresse désirée, bavardage  
qui n'a pas de vérité : mieux vaut  
le geste nazi qui écrase son esprit, et le mien.  
Non compris  
il comprendra tout  
avec la lutte dans la pièce, le regard  
qui supplie et puis :  
écoute-moi  
c'est une aide. Le jour fuyait dans le jour suivant  
pour oublier. A présent  
en quelques larmes piteuses  
il est mis devant toi : tu es contemporain.

LA SÉLECTION

Ils rôdent et disent « quelque chose m'est dû »  
et demandent avec les mots les plus apprêtés,  
de faire mal à une autre victime, davantage victime,  
qu'elle humecte leur joue  
en souffrant « de tes yeux sortiront  
des pleurs inutiles », puis ils regardent  
les trains sombres, les voies  
invitantes et décident « je mourrai ici »  
plus de doute désormais, trop présente  
se fait cette gare misérable,  
qui dit une fin visible, presque en retard sur le cerveau  
et tout est cendre  
correspondance avec quelque chose  
d'heureux et entravé et effrayant  
le long du quai et du marbre  
des vieux passages souterrains, une matière  
qui interdit et appelle  
suscite, éteint « mais c'est insensé de choisir  
même pour finir »  
et ils fixent le rail, celui  
qu'ils ont convenu, toujours plus près, sûrs  
que c'est un autre qui mourra à leur place.

(In *Periodo Ipotetico* n° 10-11, janvier 1977.)

LES PRÉDICATS IDIOMES

Immenses aux nombreux vices les abstraites histoires paresse  
croulantes strophes stances ô malheureux et faux les simples  
les éclairs les tonnerres les forts frissons fugaces et leurs  
odorats riches et ciels et rues et maisons  
fleurs sans souvenirs c'est amour

Quand encore en vie visant au fond le respectable feu  
la main le bras la belle sensible croyante affection  
noire et rude vise transperce la trajectoire de ce coup froid  
arrête touche s'il s'agit d'espace attaque insulte  
confuse vertu chaque mot

Cette langue serre le dernier et le lui serre  
puis lentement s'avance siffle sinistre siffle verse d'éclatants  
soupirs et crie alors à demi-vêtue et pieds nus c'est étrange  
c'est étrange elle rote pète grince suavement  
et souvent tisse vite les souffles inconnus phrases féroces  
chante s'abandonne un rayon hautain le jour heureux  
matériel vide mouvement rouille

(In *Periodo Ipotetico* 10-11, cit.)

LA VIERGE DE MAYENCE (EXTRAIT)

Ils ne se voyaient plus depuis des années  
Avaient été amis — que dis-je !? — frères  
Ton et Vir  
La poésie en commun  
Façon de parler :  
Régulièrement snobés — tous deux — par la fuyante muse

Charme maigre, osseux — ah ah... —  
Ton avait déjà dit à une femme « je t'épouse...  
même si je dois enseigner la musique  
toute ma vie... »  
Vir attendait quelqu'un — de stratégique —  
qui l'emmène en Amérique  
Mais la poésie — on le sait — signifie mille choses  
Et chacun a son chant — plus ou moins sauvage —  
Et Ton avait le sien — de chant —  
Et Vir avait le sien — de chant —  
Et Ton avec le sien — de chant — hurlait comme un coyote  
« ... tout me convient  
pourvu qu'on avance  
même s'il faut recourir à l'ordinateur  
à l'analyste  
aux voyants extra-lucides  
à la tasse tournante  
aux femmes immobiles...  
même s'il faut suivre les tendances et  
les variations du goût moyen  
capter un signe du destin... »  
Et Vir avec le sien — de chant — faisait le contrepoint  
« ... va te faire... !  
tu ne vois donc pas ta langue fourchue  
et même trifourchue : une pour dire  
une pour rectifier  
une pour démentir...  
et deux jambes qui vont te servir juste à  
décamper  
comme cette fille à roulettes qui cherchait  
des arbres... »

Et Ton dit « *touché* »  
Puis il pensa au poète chansonnieriste  
Et décida de revoir Vir  
Il aurait mieux fait de penser à autre chose... !  
Vir reprenant les mots du poète idiot dit  
    « mais tu ne changeras donc jamais... ? »  
Ton tout rouge de cette phraséologie chansonnettiste  
Se cacha dans le chauffe-eau à gaz  
Vir alluma  
Ouvrit le robinet  
Ton se liquéfia et  
La lava  
En signe de // Dévotion

(In P. I., cit.)



AVOIR LEUR ESPRIT...

On a produit, c'est sur le marché, la personne, qui :  
Sobre est la vie, allante l'allure, qui en  
sécheresse, qui en abondance, qui qui : voix qui  
parle pour parler, barbare douce musicale personne  
en rit avec fracas arrivent les barbares avec éclat !

...

N'en pas savoir la croissance, infinie arborescence,  
tu me dis tout petite fée, tout le pouvoir dans le tronc,  
lui donner de l'eau le matin, paroles dans l'eau.

N'en pas savoir les contours, les proliférations, les divisions,  
la bonne terre de celle abimée par le cuivre, cuivre et rouille,  
branches et feuilles sèches, vilaines imprudences.

Les compétences  
n'ont pas cours sur l'eau, marécageux l'esprit se restaure,  
invente des histoires bonnes à la contre-heure (1).

(In P. I., cit.)

---

(1) Jeu de mots intraduisible : « à la mauvaise heure », en même temps que  
« de bonne heure » (au début de l'après-midi).

PREMIERS ESSAIS

Le sommeil soustrait beaucoup à la vie.  
L'œuvre poussée jusqu'aux marges du jour  
glisse souvent dans le silence.  
Soustrait à lui-même l'esprit  
se recouvre de paupières.  
Et le sommeil s'étend dans le sommeil  
comme un deuxième corps intolérable.

Admirable est la vie des choses.  
(Un livre traverse hommes et gens,  
des pays, des étagères).  
Rien ne transparait de leurs gestes impassibles,  
présagés et choisis comme seule constante idée.  
Ce sont des prêtres graves qui occupent cette salle  
pour un mystérieux chapitre.  
Qui court est toujours l'esclave  
de qui immobile attend.

A

Etre crayon est l'ambition secrète.  
Brûler sur la page lentement  
et dans la page demeurer  
resurgi transformé en autre forme nouvelle.  
Ainsi de chair devenir signe, et d'instrument  
frêle ossature de la pensée,  
son réseau de veines subtiles.

B

Mais cette éclipse douce de la matière  
n'est pas toujours concédée. Il y en a  
qui ne passent qu'avec leur corps ;  
plus douloureuse alors est la séparation.

Fichée dans le mur de la mémoire cette tête.  
Pierre qui dépasse et projette  
au loin son ombre rêche.  
La surface blanche du souvenir  
en est atteinte et affligée.  
Et ce visage en est le nœud,

l'ombilic, la semence (et c'est la triste  
certitude du signe du centre,  
du cœur). La trace  
qui efface le silence et y dessine  
un geste serein.

Le mot n'est pas la chose.  
Il peut seulement dire  
son patient trajet et s'illuminer.  
Riches sont ses terres, ses saisons,  
mais il les parcourt puis les délaisse,  
parce qu'à la fin  
sa musique ultime est dans l'air.

(In *P. I.*, cit.)

## POÉSIE ET CHANSONS DE LUTTE :

— Nous sommes tous des EMARGINATI.

— MARGINAUX ET CONTRE-CULTURE :

F. Brugnaro (1936), « Chlorure de vinyle ».

L. Di Lallo (1946), un inédit.

G. Pascutto (1948), « Au service neurologie ».

Anonymes : « Quand ta folie... », « Absolument, guillemets... »

— « DEUX OU TROIS CHOSES QUE JE SAIS D'ELLES » :

Maraini (rappel), « Les poésies des femmes ».

Bettarini (rappel), un inédit.

A. Cascella (1941), « Encore utilisée... » (inédit)

B. Frabotta (1946), « Minimes moraux ».

P. Cavalli (1947), « Je n'ai pas de semence... ».

M. Nuccetelli (1951), un poème bref.

— LA « CHANSON ENGAGÉE » :

P. Pietrangeli (1945), « Le levier ».

L. Oliveto (1947), une chanson inédite (+ partition).

L. Dalla, « L'ouvrier Jérôme ».

E. Bennato, « Bravo les gars ».

F. De Gregori, « Les histoires d'hier ».

## NOUS SOMMES TOUS DES EMARGINATI

Marginaux, « femmes en poésie » (1), chansons de lutte ; une manière d'approche de ces formes décalées — selon la définition de U. Eco — dans lesquelles le langage, déplacé de son axe proprement littéraire, poursuit son opiniâtre fermentation (2).

Sorti de l'espace du livre, il traverse les places, les assemblées, la musique, avant de retourner au livre chargé et contaminé de matériaux neufs. Du dazibao à la narration du vécu d'une femme, cette parole peut être appelée à une analyse nouvelle, comme un filet qu'on ramène au rivage.

Nous sommes devant des formes de « dégradation » — au sens quasi-chimique du terme — qui ont des liens très étroits avec le langage parlé : ce rapport, du reste, est largement de l'ordre de l'osmose, puisque la formule, la métaphore, entrent à leur tour dans la circulation et le commerce quotidien de la parole. Cet échange est particulièrement sensible dans le cas de certaines radios parallèles.

On peut délimiter l'oscillation de ce type d'expressivité entre les deux pôles du « public » et du « privé », comme le groupe homonyme de poésie dans le mouvement en avait eu naguère l'intuition (3). L'instance politique prévaut dans le slogan, comme le privé l'emporte dans le témoignage ; mais dans la parole de l'auto-conscience et la chanson de lutte, les deux champs se superposent et se croisent intimement.

Ainsi, on ne pourra qu'enregistrer la primauté d'une fonction sur l'autre, en sous-entendant toujours leur coexistence interne. En un nouveau langage qui ne surgit plus des campagnes, ni même des usines, mais de la condition urbaine du sous-prolétariat et de la « micro-bourgeoisie », et plus globalement de l'expérience du chômage. Récemment, ses diverses composantes ont trouvé un terrain idéal dans la brèche institutionnelle ouverte au sein d'une université en décomposition : lieu privilégié pour les incursions de toute espèce.

C'est dans ce cadre que se sont développées une nouvelle gestualité et de nouvelles formes politiques, qui ne sauraient être réduites à des paradigmes communs mais seulement à une commune genèse. Sans aucun doute, un travail attentif pourrait préciser ce qui n'y est que redite, ou reprise, d'expériences du passé. En tout cas, la détermination des éléments réemployés — si elle ne fige pas la lecture du phénomène — pourra elle-même constituer un nouvel instrument de décodification.

(1) *Donne in poesia*, anthologie de B. Frabotta, Roma, Savelli, 1976.

(2) U. Eco, en référence à 1968, emploie aussi la formule de « langage de l'an neuf ».

(3) Cf. *supra*, IV, 3.

*Romantisme, mysticisme, irrationalisme, situationnisme : coordonnées approximatives à travers lesquelles on peut tenter de structurer un mouvement qui, dans ses formes linguistiques, participe de tout cela sans s'y limiter. Son aspect ultime, croyons-nous, réside dans l'extrême vivacité et la diversité de ses recherches : il s'agit parfois d'une fermentation « naturelle », mais le plus souvent d'un refus conscient d'un langage trop étroit. Parce que né d'une culture paralysée, incapable désormais d'avancer sur les ruines de ses universités (4).*

(V. M. 1977.)

\* WOW

23 aprile Firenze <sup>mani</sup>/fest /azione nazionale

fineasestessa : il  
                   filo       | arianna ||       corre  
                   di       | alice     ||       (si perde)

nel labirinto del desiderio  
 DOPO MARX, APRILE ...

DOPO APRILE **MAI.**

(Message sur un mur de Rome ; « WOW », finale du mot powow, est l'un des journaux des « indiens métropolitains. »)

(4) Tout se passe comme si, du « suicide de l'intellectuel » d'après mai 68 (mais il vaudrait mieux parler de *grève de l'intelligence*), on était en train de passer, à travers une « récupération de la parole » (titre du premier numéro de la revue *Pianura*, 1976), à un brouillage généralisé et variant des codes. C'est aussi pour cette raison, entre parenthèses, que les analyses des radios parallèles en termes de *mass-media* risquent fort de manquer leur objet. Peut-être alors, et ce serait heureux, la poésie réussit-elle encore — suivant l'expression de L. Malerba — à « faire peur » ? (Notes du traducteur, J.-C. V.)

CHLORURE DE VINYLE

Dans notre atelier on manipule  
le chlorure.

Nous avons appris récemment  
que c'est une substance  
cancérogène.  
Nous en avons beaucoup parlé  
aujourd'hui.  
Nous avons discuté, débattu.  
Nous sommes bouleversés.

De durs frissons courent maintenant  
sur les fenêtres  
de l'atelier.  
Le chlorure de vinyle  
n'épargne personne.  
La mort n'a jamais été  
aussi présente.

On n'entend aujourd'hui que la mort.

(De : *Dobbiamo volere*, Verona, Bertani, 1976.) (1)

---

(1) L'auteur est ouvrier à Porto Marghera (banlieue de Venise) : cf. « Non vogliamo maschere antigas », in *L'assemblea di fabbrica* (ibid.).

UN INÉDIT

a

il chaussa un chat blanc et une bottine de lait  
la chambre entra en lui par héritage aquatique  
en épousant un crime de latitudes

il devêtit une géométrie de rats par héritage ratonymique  
en énumérant du hasard les agonies de l'échange

oisif dans la mortitude imprévisible dans la déchirure  
il devêtit la fleur de plâtre en repiquage hydroponique

(L'IDÉE DE LA MORT LES AVAIT SAISIS  
VOYEURS D'UN PLAISIR RAPPORTÉ)

e

le rat oui c'est une vipère  
chiffre d'eau ou chiffre d'ombre  
petites parties de lune se lèvent sans lune  
tu n'en as pas la moindre brume bleue (1)

(dans les eaux au fond de la mer  
le vert et le blanc marquent  
la descente des maisons)

le rat oui c'est un placard  
vapeur volatile ou vapeur subtile  
semblable haut humide froid

(dans les eaux qui sont au-dessus  
ni ce qui en divise  
l'un devient deux, le deux devient trois,  
et du troisième émane l'Un comme quatrième)

i

d'abord le cobra s'élevait dans l'air, iridescent,  
diapré de bleu, ensuite vint la jambe.

tel est mangé qui croyait manger,  
car la lettre "T" est drue de trois virgules.

(1) La traduction tient compte de l'expression allemande « Er hat keinen blauen (blassen) Dunst von einer Sache », d'où l'auteur est parti.



(Ho) cette lumière obscure qui fait entrer et sortir, (2)  
mais déjà entre chien et loup l'oreille est dans la nuit.

le nom se coupe dans la disposition ordinale,  
tout est séparé, détaché, électrique, minéral.

« a est mis pour l'exposition »

« b est mis pour les possibilités »

leur rapport n'apporte pas de chiffre, mais le signe de  
séparation,  
car diviser est communication des deux principes. (3)

l'arbre inversé dans la descente digestive  
flotte dans le temps foudroyant,

sin, on pour déillier cette obscurité, (4)  
ce sang dans le visage jamais heureux.

(et à domicile j'ai, comme dit ci-dessus, laissé  
la présente copie, de l'autre côté du sommeil).

o

tu enfermeras dans la nuit la chute des cheveux  
tu enfermeras dans le chat les persiennes  
la chute du vent et la chute de la jambe

tu anuiteras la mort mariée à une femme  
tu anuiteras l'abîme marié au quai

telle est la fin après la perte du sang  
telle est la fin après l'effet d'un cachet

u

tu enfermeras dans la nuit la chute des tétons  
le métal végétal et le fils deux fois né

la lune est la mère du pluriel  
le pluriel commence avec le deux

adolere tus le crédit noir de Louis Fuch Destouches  
adolere tus le précipité et l'estimation d'un purgatif

(1976)

---

(2) *Ho*, le soleil noir, était aussi en Chine « celui qui fait entrer et sortir », c'est-à-dire le grand changement, le temps, assimilé à Vishnu ; mais *ho*, en italien, signifie aussi « j'ai » : l'ambigüité est perdue.

(3) Cf. « La mariée » et « Le(s) célibataire(s) » de M. Duchamp (*Le grand verre*) : la barre qui sépare *a* et *b* est en fait « signe de concordance ». Mais aussi : *soleil/lune*. (N. D. A.)

(4) Variante proposée (heureusement) par l'auteur : « se non per » au lieu de « sin, o a » ; elle nous permet de garder l'élément *sin*, « la lune ». Quant à « déillier », il est formé sur *déillier* + *déillier* ; enfin, *scür* signifie « abri » en vieux allemand : comparer, plus bas, « tu anuiteras ».

AU SERVICE NEUROLOGIE

Au service neurologie de l'hôpital militaire  
j'y suis arrivé comme tant d'autres :  
longues nuits éveillé à la caserne  
vomissements dans la guérite  
amène ce drapeau renvoie-le  
toujours oui-mon... gare si un non t'échappait  
chambrées puantes  
peur de se retrouver isolé  
ma grande peur pour Antonietta  
qui n'est pas le genre à rester seule  
œil papier-millimétrique du capitaine  
huit chiottes deux cent cinquante soldats  
introuvable un trou pour être tranquille  
réagir aux moustiques pour céder aux punitions  
recevoir peu de lettres, jamais qui parlent clair  
pas d'argent aucune envie de lire  
je ne dis pas des journaux : même pas Tex  
se compromettre avec qui commande  
avec qui a cette boue dans la conscience  
découvrir tes copains inabordables  
se titiller à l'idée d'un suicide exemplaire  
écrire sur les chiottes des prénoms chéris  
viser la planque  
étudier un plan détaillé  
pour faire sauter la soute à munitions  
bains de buffles eau glacée ou bouillante  
et coupe-toi cette barbe  
convulsions pour un rien  
journées, comme un fait exprès, qu'on n'a jamais vues aussi claires  
et toi d'un trou à l'autre du convoi  
auto-commisération repentirs sans raison  
travail néant études néant  
mains dans les poches interdit  
tirs contre des silhouettes lointaines  
et le capitaine devant à portée de la main  
mulets aux jambes rompues  
les rengaines ineptes qui te restent sans que tu le saches  
ce sarde analphabète qu'on a fait disparaître en vitesse  
les lits superposés et l'autre au-dessus qui se masturbe

et les visites, parents-idiots étonnés  
des kilos perdus par le fiston  
l'aumônier militaire qui a combattu  
toutes les guerres dans toutes les formations  
les pertes d'envie les premiers tremblements  
toujours plus de vomissements  
se jeter la tête la première dans les escaliers en espérant se briser  
ne pas dépasser les lignes jaunes  
marcher sur les blanches  
creuser un trou se fourrer dedans  
le froid-de-chien se fait pressant, les souvenirs lointains  
la cantine perce-tympan  
être allé à l'âge de la croissance chez le neurologue  
avalanches de séquelles  
se sentir trahi se sentir perdu  
honte de l'uniforme  
voir son propre visage sur le couvercle de la poubelle  
se convaincre de sa lucidité  
en comptant les carreaux du dallage  
se convaincre de son courage  
parce que tu craches sur les plats du mess officiers  
se découvrir incapable d'une quelconque discussion  
sale bête la peur  
demain tu ne sais pas si tu trouves du travail  
tu n'as jamais pensé à signer ?

... Un soir tu es en permission tiens un défilé toi tu restes  
à l'écart tu es tenté tu irais presque et alors te tombe  
dessus un carabinier qui te chasse à la caserne  
les oreilles dans le casque tu ne peux pas te gratter, tenez-vous  
prêts ne vous faites pas voir les carabiniers suffisent il ne faut pas  
avoir peur, et s'ils ne suffisent pas nous sommes là  
le cerveau du capitaine flotte dans le sang le capitaine  
se sent géant il sort un sifflet quatre projecteurs  
qui frappent sur la tête du cortège ça oui c'est la vie  
exulte le capitaine voyons-les en face, si jamais ils en ont une !  
ceux du cortège ont les nerfs fragiles ils se dispersent : inutiles  
les appels à rester groupés...

Ce n'est pas vrai qu'en neurologie on m'y a envoyé  
j'y suis arrivé tout seul comme d'autres  
après des jours à jeun et en silence  
je marchais en rang pareil et même je redoublais de zèle  
et puis le soir j'étais toujours plus désespéré  
et heureux de me sentir plus mort que vif

je ne dormais pas de la nuit  
tout expédient était bon pour la passer debout  
je me fourrais des insanités dans le crâne  
et disais au lieutenant qu'il n'y avait rien à faire  
je n'étais pas taillé pour cette vie-là  
si bien qu'un jour ils m'ont envoyé en neurologie.  
Ils ont diagnostiqué fragilité psychique  
mais je vous assure qu'alors j'étais tout sauf fragile  
en pleine possession de mes capacités de comprendre  
ce que je voulais  
et que je le voulais à tout prix.

(In : *Salvo Imprevisti* n° 8, 1976.)

Anonyme 1968

« QUAND TA FOLIE... »

Quand ta folie  
non désirée  
Quand ta folie  
non voulue  
est étranglée  
dans les barreaux de la fosse  
Toi  
bouc impuissant  
tu te transformes en homme  
et le seul moyen pour le faire  
Le seul moyen  
pour étonner les blouses blanches  
qui veulent te soigner à fond  
c'est de te renfermer  
dans une folie voulue  
et quand tu veux être fou  
aucune blouse blanche  
ne parviendra à te tirer  
hors de la fosse.  
Toi  
tu veux être fou  
et tu seras  
un bon fou heureux  
pour tout le reste  
de ta vie  
Fou.

(Ecrité dans la seule lumière de nuit (w.c.) à 3 heures  
le 10 septembre 1968 dans l'hôpital psychiatrique de...)

(Cité in : *Morire di classe*, Torino, Einaudi,  
1969, puis 1974.)

## Texte transversal

« ABSOLUMENT, GUILLEMETS... »

abso  
lument  
guillemets rallumer guillemets  
écrire rouge c'est écrire  
rouge  
laisse une bande sur  
la feuille  
laisse  
une trace noire  
sur la feuille laisse  
la feuille puis laisse un signe  
visible  
aussi  
là où s'entrecroisent les bicyclettes  
et les motos et les autobus et les trains du  
petit matin  
ils lisent  
quoi ?  
écrire rouge  
pour rendre insupportable de la prêter  
ensuite/  
/on verra  
ce qui est clair en tout cas  
c'est que ça ne peut plus continuer comme ça  
donc  
changeons-la / ça fait depuis quand ?

(In : *A/Traverso* n° 2, Bologna, mars 76.) (1)

---

(1) Voir aussi *Le Crayon Noir*, n° 17, Boffres, été 1977 (p. 73-87).

LES POÉSIES DES FEMMES

« Les poésies des femmes sont souvent plates, naïves, réalistes et obsessionnelles », me dit un critique aimable aux yeux globuleux. « Elles manquent de légèreté, d'envol, de vanité, elles sont d'un seul bloc comme des tubes, on n'y trouve pas de chic, d'aisance, de fantaisie ; elles sont dénuées de l'intelligence malicieuse de l'artifice, bref elles n'atteignent pas à cette atmosphère d'après-midi limpide après la pluie. »

C'est peut-être vrai, lui dis-je. Mais toi tu ne sais pas ce que veut dire être femme. Tu devrais essayer ne serait-ce qu'une fois même si c'est défendu par ton sexe de pain et de fer. Il rit. Roule les yeux. « Pour moi ça n'a pas d'importance si c'est une femme ou non. Je veux voir les résultats poétiques. Tu en as qui réussissent à faire mouche à tout coup. Qu'ils soient femmes ou hommes qu'est-ce que ça change ? »

Ça change, ami aux yeux verts, ça change ; parce qu'une femme ne peut pas faire semblant de ne pas être femme. Et être femme ça signifie connaître sa sujétion, ça signifie vivre et respirer la dégradation et le mépris de soi qu'on ne peut surmonter que par des fatigues douloureuses et des larmes noires.

C'est pour ça que tellement se réfugient dans la passivité, dans l'ordre établi, parce qu'elles ont peur de cette fatigue et de ces larmes qui sont nécessaires pour recouvrer son humanité perdue comme une dent de lait, qui sait quand, dans le processus sibyllin de la croissance sociale.

Un beau matin un père généreux a attaché ta dent à la poignée de la porte qu'il a ensuite ouverte d'un coup de pied et

adieu dent de miel qui faisait de toi une enfant  
encore inconsciente du rôle paisible  
et glacial qui t'attend maintenant comme un  
manteau à fleurs pendu dans l'entrée et  
si tu sors tu dois le mettre sinon  
tu risques de mourir gelée et broyée.

Une femme qui écrit des poésies et sait qu'elle  
est femme, ne peut que se tenir accrochée  
de près aux contenus, car la sophistication  
des formes est une chose qui concerne le pouvoir  
et le pouvoir qu'a la femme est toujours un  
non-pouvoir, un héritage brûlant jamais tout à fait sien.

Sa voix peut-être est dure, au ras du sol,  
mais c'est la voix d'une lionne qui a été  
maintenue brebis pendant trop de temps raisonnable.  
C'est une voix affaiblie, brute et mutilée  
qui vient de loin, d'en dehors de  
l'histoire, de l'enfer des exploités.  
Un enfer qui n'arrange pas les gens  
comme on le croit, mais rend paresseux,  
malade et ennemi de soi-même.

(De : *Donne mie*, Torino, Einaudi, 1974 ; puis  
in : *Donne in poesia*, cit.)



NOTRE PAROLE QUI PARLE

La créativité des femmes ?  
Leur caractère occasionnel  
leur périodicité  
plutôt.

Sapho Victoire Gaspara

Artémise

Grazia Ada Sibylle : nos maigres fleurs  
à la boutonnière (1)

les exceptions  
qui confirment la règle d'une histoire  
triste — « rhétorique » et triste d'une  
gamine destinée à servir le café quand les grands  
parlent — à entendre les grands  
qui parlent — à acquiescer aux grands  
qui parlent et qui tout au plus lui demandent  
(certains, les moins distraits) ce qu'elle veut  
faire quand elle sera grande et elle qui répond :  
la doctoresse ou l'institutrice ou  
la coiffeuse de la même façon  
et c'est là toute l'imagination et toute  
la créativité que lui ont laissées  
ses Pères et Maîtres  
et sans doute sommes-nous arrivées hors d'haleine au seuil  
des écoles les plus hautes aux portes  
des instituts aux portes  
des académies (2) des universités (quoi de plus ?)  
et sans doute dans notre adolescence  
avons-nous eu accès aux salles de classe aux bancs  
de bois aux blouses aux pianos  
aux gymnases aux laboratoires  
des sciences au cours de dessin au cours  
de musique à la grande Encyclopédie  
qui contient tous les mots

(1) Il s'agit de : Vittoria Colonna, poétesse du xvr<sup>e</sup> siècle ; Gaspara Stampa ; Artemisia Gentileschi, peintre du xviii<sup>e</sup> ; Grazia Deledda et Ada Negri ; Sibilla Aleramo, première écrivain féministe italienne (1876-1960), amie de Campana.

(2) Rien à voir, évidemment, avec l'Institut ou l'Académie ; il s'agit d'établissements (surtout techniques et artistiques) de l'enseignement secondaire.

et les gros mots existant au monde — sauf ceux  
qui sont encore à inventer mais celui qui les inventera  
c'est à coup sûr un beau mâle parce que même  
le sexe était plutôt voilé inviolé défendu  
et même là nous avons toujours été à la traîne  
— et lui d'accord il avait sa barbe à raser mais nous  
quelle barbe tous les mois tout ce sang  
qui, s'il retardait les complexes de faute  
même si personne ne nous avait touchées

la faute

c'était d'avoir pu se toucher toutes seules

et puis

quelle horreur quel malaise quelle gêne ces  
empêchements, ces élastiques

et « ne le dis à personne »

et « tais-toi » et « ça ne se dit pas »

et « il ne faut pas »

et l'habitude au silence

l'habitude au secret l'habitude

au journal intime

et l'enfer de Dante et la sagacité

de Napoléon et le style de Leopardi

et la critique de la raison de Kant et la musique

de Cherubini et la nature de Rousseau et Danton et

Robespierre et Victor Emmanuel Second

et Piradello et Carducci et Lambruschini et les théories

de Darwin Planck Freud Einstein et les

peintures de Pinturicchio

— jamais un nom

de femme n'aurait affleuré dans ces histoires — les femmes

seulement épouses ou putains ou jeunes filles

ou servantes — petites plantes à l'ombre dans la serre de chocolat

comme d'éternelles enfants à regarder le ciel

et puis le saut hors de sa porte

le saut

loin de chez soi

et le concours la dissertation l'essai

dactylographique (variante *cultivée* de la belle

broderie) les mains d'or du petit-bout-de-femme les mains

pour les langes le caca la confiture l'eau

savonneuse

— et lui bien sûr au piano

lui aux pinces, à la table de travail, lui qui lit

qui pense qui peine

— lui « créateur » et cette pauvre

compagne bipède à sautiller à sauter à piailler

poule et tais-toi justement parce qu'elle parle plus,  
parle trop — et trois femmes font un poulailler : forcément :  
si on lui ôte sa créativité (et le silence de la pensée)  
le cerveau se grumelle s'obscurcit s'envole  
et sur le plateau du tourne-disques démarre la voix  
du contingent du quotidien du plaintif  
de l'insignifiant de l'émotif du féminin  
du médiocre.

Parce qu'on meurt en disant « maman » (erreur)  
on pleure

en pensant « maman » (erreur)  
on tire en criant « maman » (erreur).  
Parce que la seule créativité d'une femme c'est  
un fils (erreur erreur !)

parce que de cette fausse pompe  
ils ont fait une corde au cou.  
Une chaise électrique. Une guillotine.

Parce que mieux vaut  
sans enfants et vivantes plutôt  
que d'en avoir avec le cerveau troué.

Seules et parlantes  
plutôt que mères et grand-mères mais silencieuses.  
Non comprises

par cette société de producteurs  
plutôt que comprises mais pourries.  
Abandonnées et pensantes  
plutôt qu'affectées à la garde d'enfants  
qui de surcroît disent « merci ».  
Parce qu'il faut être impitoyables avec qui nous dilue  
le cerveau — féroces  
avec qui le vole

décidées  
avec qui sourit de nous voir *énervées*  
*par les règles*  
dures avec qui nous liquide  
du qualificatif d'*hystériques*.

Parce que rien ne peut nous être volé  
de plus grand que notre droit à penser  
— rien de plus précieux que l'égalité de nos  
crânes — que le son de notre matière cérébrale  
qui pense  
que notre parole  
qui parle

qui sait  
de quoi elle parle  
qui sait qu'elle parle.

(Inédit (3), 1977.)

---

(3) Ce texte est destiné à paraître comme « éditorial en vers » dans un numéro de *Salvo Imprevisti* consacré à « Femmes et créativité » (été 77).

ENCORE UTILISÉE...

Encore utilisée aimée bouffée par les deux — l'un est vraiment  
invisible

péniblement sortie d'une bulle lourde  
légère

hier désespérée aujourd'hui ironique  
que ça soit clair dès le début

ne venez pas après me raconter  
que vous m'avez voulue

prêtre à pleurer j'ai un mouchoir  
à portée de la main

le trousseau sert à quelque chose

merci pas de quoi face d'amérindien tu ne te souviens pas  
de ton nom

comment je m'appelle comment je m'appelle prompte à changer  
si j'étais bien je n'écrirais même pas

donnez-moi un habit ça fait des années que vous le dites j'aimais  
un chat enterré

je lui ai mis une bâche sur le visage

la terre sur les yeux, pensais-je

va le gêner, lui je l'ai touché

mon père non

je devrais m'efforcer de faire de la poésie

mais trois jours par semaine je suis prise

mardi jeudi vendredi

chaque soir à huit heures je veux mourir

serais disponible pour vivre durant les autres jours

voilà les preuves

enlevez l'écorce la peau l'enveloppe

et j'aurais une sphère harmonieuse comme disait l'autre je chante mal

mais je sais que je peux

dès qu'on me définit il suffit d'une pluie pour me laver des *de plus*

de plus

sonne comme un premier violon

si au moins je me souvenais du premier vagissement mais je ne

m'en souviens pas

m'en souviens pas : si seulement je n'avais pas besoin, qui

voudrais-je être ?

Gertrude Stein

(Inédit, 1977.)

MINIMES MORaux

1.

Toi tu ne penses pas, banni comme tu l'es  
à cultiver des graines ou élever des poules.  
Dans la mémoire des jours étranges où  
nous mangions des fleurs  
guéri du mal du pays  
tu survivis  
au parfum des violettes.  
Te faire du mal n'est pas difficile.  
J'ai les poches pleines de ces fleurettes  
et où que j'aïlle  
je répands des odeurs  
de confits funèbres.

2.

J'admire le médecin qui  
contre l'angoisse d'absolu  
prescrit des cachets de serpax.  
Chaque soir  
quand la lumière de la lampe  
devient une nécessité  
je mets mes bras en rond  
pour chercher l'unité.  
Ne pas devenir chaque soir  
le numéro un.

3.

Je damne mon âme en l'offrant aux choses.  
Le lit de fer est un faune  
sade contre la paroi  
regardant brûler la bastille  
une nymphe entre la chambre à coucher  
et la cuisine se consume  
la transition à l'animisme.  
Les nerfs en miettes. Croyez-moi  
ce n'est pas une métaphore  
je mets les pieds hors du lit avec la peur  
de ne plus jamais toucher terre.

4.

C'est toi qui as eu peur  
au moins pour cette fois  
j'étais toutes les fleurs et les herbes  
que tu n'as pas vues  
tu as eu peur de moi  
et m'as jetée sur la toile  
comme on jette une catin  
de Hambourg  
verte d'herbe et de bile  
avec une pomme en plastique  
dans la bouche.

Ensuite tu te plains si tu  
te regardes dans la glace  
et y vois moi fardée  
de couleurs. Tu n'as donc pas  
encore compris que je ne  
suis pas moi-même la nature mais  
la vengeance de la nature  
contre toi ?

(In : *Pubblico e Privato* (1), 1976, cité.)

---

(1) Le titre italien, *Minimi morali*, rend plus claire l'allusion aux *Minima moralia* de T. W. Adorno, dont les éditions alternatives « *L'erba voglio* » ont publié justement en 1976, sous le titre *Minima (im)moralia*, les parties censurées dans la première traduction italienne (cf. *L'erba voglio* n° 26, juin-juillet 76).

**JE N'AI PAS DE SEMENCE...**

Je n'ai pas de semence à répandre par le monde  
je ne peux pas inonder les pissotières ni  
les matelas. Mon avare semence de femme  
c'est trop peu pour blesser. Que puis-je  
laisser dans les rues dans les maisons  
dans les ventres infécondés ? Des mots  
ça oui en abondance  
mais déjà ils ne me ressemblent plus  
ils ont oublié la fureur  
et la malédiction, ils sont devenus demoiselles  
un peu malfamées sans doute  
mais toujours demoiselles.

(De : *Le mie poesie non cambieranno il mondo*,  
Einaudi, 1974 ; puis in : *Donna in poesia*,  
cit.)



**UN POÈME BREF**

en offrant le profil de mon corps au miroir  
je cherche la chose pâle que je fus  
maintenant c'est comme si ça n'avait jamais été  
quand je traînais dans les rues  
et ne savais même pas que c'était moi qui passais

je suis sortie au milieu des gens, j'ai rencontré  
moi-même dans les vitres de voitures arrêtées  
et l'ai appelée femme  
jamais réveil n'a été plus vrai au matin  
que celui-là, de pleurs durés toute une vie

maintenant je porte un habit de couleur

(In : *Pubblico e privato*, cit.)

LE LEVIER (CHANSON)

Tourne tourne ce levier,  
pousse à fond sur ce bouton :  
tu ne sais pas ce que tu fais  
tu ne sais pas ce que tu fais  
c'est les ordres d'un patron.

Tu rentres avec ta moto  
t'as la tête qui résonne  
t'en viens à détester tes gosses  
t'en viens à détester tes gosses  
qui te crient dans les oreilles...

Et ce moment de répit  
qui paraît-il est ta vie  
ne peut plus t'appartenir :  
ça ne sert qu'à recharger  
ta mécanique finie.

Tourne tourne ce levier...

Il y a ta femme qui t'attend  
elle a aussi ses exigences.  
Comme tu hais cet amour,  
cet amour fait en vitesse,  
juste avant de s'endormir !

Défense d'avoir des problèmes  
c'est pas à toi de penser  
il te faut être efficace :  
il ne te reste vraiment rien,  
même pas le luxe d'être fou.

Tourne tourne ce levier...

(De : *Mio caro padrone domani ti sparo*, D.S. 197/99, 1970.)

[Ce texte, comme les suivants, doit être imaginé dans une version musicale : il s'agit de *chansons*.]

BALLADE I<sup>^</sup>

*Chanteur ambulant* (avec luth et études secondaires derrière lui) :  
assimilés à la production  
énergiquement ressuscités de leurs placentas  
les cols blancs occupèrent des entailles de  
thématiques  
de chiottes  
de puanteur-caries  
par leurs bouches  
les denses exposés sériels sur la classe moyenne

*1<sup>er</sup> chœur* (Cercle d'entreprise des employés de banque) :  
oh pure immanence formelle d'une telle limite  
— notre matière grise —  
porte-nous d'un pont à l'autre de transition  
jusqu'au concept d'hégémonie  
pour souder nos luttes-étapes-fesses  
avec l'épopée  
à présent métallurgisée  
de la classe protagoniste !

*Solo* (du Syndicat autonome, sur un ton uni) :  
« il ne sert à rien d'adopter à nouveau  
de façon pour ainsi dire substantielle  
les Weltanschauungen du passé  
c'est-à-dire de vouloir résolument s'introduire  
dans un de ces types de mentalité »

Hegel/Esthétique II

il me semble...

*2<sup>e</sup> chœur* (Théâtre de base des aciéries) :  
cahiers de revendications/hypothèses  
élaborés à l'unanimité

ou plutôt

un seul abstenu  
groupusculaire çasevoyaitàshabits :  
tous des révisionnistes ! — dit-il —

la trompette imposa l'hymne

*Chanteur ambulante* (sans luth mais toujours avec études secondaires  
derrière lui) :

ainsi comme chaque année (1)  
mon pull-over  
revêt mode-couleurs  
pour imiter l'idée d'une saison rouge

et vous quand même assez malins  
pour en saisir le sens

cette structure baroque de révolution

(Inédit, 1976.)

---

(1) Depuis 68, bien sûr.

**BRAVO LES GARS**

Une heure du matin, il y a le couvre-feu :  
quand je pense qu'au début  
on aurait presque dit un jeu...  
Maintenant, trop tard pour penser :  
tous dedans, à attendre enfermés...

Chacun a reçu ses rations  
pauvres et riches, méchants et bons,  
chacun a fait ses prières  
il n'y a plus qu'à attendre.

Bravo... allons !  
Braves garçons !  
aucune raison de s'agiter...  
bravo... allons, soyez de braves garçons,  
vous verrez qu'après on va tout arranger...

Pour faire face à la situation  
il y a eu un programme à la télévision  
où ont parlé tous les avocats  
de tous les drapeaux, de tous les partis...

Et c'était vraiment émouvant de voir  
tous ces grands-là sacrifier leurs idées  
au nom du bien des gens....  
Puis ils ont donné de sévères instructions :  
rester calmes, rester tranquilles.

Gentils ! allons... gentils garçons  
aucune raison de s'agiter...  
Bravo ! allons... soyez de braves garçons :  
vous verrez qu'après on va tout arranger.

(In : *Cercando un alto Egitto*, Roma, Savelli, 1976.)

L'OUVRIER JÉRÔME

Le soleil se lève sur les monts  
et je suis encore chez moi ;  
le soleil descend sur l'eau et je me retrouve  
dans la poussière de la route.

Le soleil se lève sur les monts  
et voilà que je suis à Turin ;  
le soleil descend sur l'eau  
et je me trouve assis seul comme un chien,  
dans un débit de boissons.

Le soleil se lève sur les monts  
et je me trouve en Allemagne ;  
le soleil descend sur l'eau  
et je suis couché dans un taudis,  
dans le noir avec un vieux pull sur le dos  
et une lampe qui n'éclaire pas.

Le soleil se lève sur les monts  
et je me trouve à Nanterre, banlieue parisienne ;  
le soleil descend sur l'eau et je suis  
avec les autres copains à veiller  
un pauvre italien : mon ami Luigi.

Le soleil se lève sur les monts  
et me voilà arrivé à Milan ;  
ville de l'abondance  
et des miracles de la Sainte Vierge ;  
le soleil descend sur les monts  
et je n'ai même pas la force de regarder ma main.

Le soleil se lève sur les monts  
et je me trouve traqué dans les champs ;  
le soleil descend sur l'eau  
et si quelque saint veut m'aider  
je me trouve jeté au bout d'une grotte.

Le soleil se lève sur les monts  
et je suis blessé à mort, blessé à la poitrine ou condamné  
(pauvre ouvrier, pauvre paysan, berger);  
le soleil descend sur l'eau  
et je suis déjà mort et enterré.

Le soleil se lève sur les monts  
et un autre a pris ma place.

(In : *Cercando un altro Egitto*, cit.)

A. D.

LES HISTOIRES D'HIER

Mon père a une histoire commune  
partagée avec sa génération  
la Mâchoire parlait sur cour  
trop de morts l'ont démenti  
tous ceux qui avaient compris

Et l'enfant dans la cour s'amuse  
à lancer des pierres dans le ciel et la mer  
chaque fois qu'il atteint une étoile  
il ferme les yeux et commence à rêver  
il ferme les yeux et commence à voler

Et les chevaux à Salò sont morts d'ennui  
à jouer sur le noir on perd toujours  
Mussolini a même écrit des poésies  
ah, les poètes, quelle sale engeance  
chaque fois qu'ils parlent c'est une escroquerie

Mon père est un type tranquille  
le matin il lit un tas de journaux  
il est convaincu d'avoir des idées  
et son fils est un navire pirate  
t son fils est un navire pirate

Encore aujourd'hui est restée une inscription  
sur le mur devant ma maison  
il dit que le Mouvement vaincra (1)  
les nouveaux chefs ont des visages sereins  
des cravates assorties à la chemise

Mais l'enfant dans la cour s'est arrêté  
il s'est lassé de suivre des cerfs-volants  
il s'est assis parmi les souvenirs proches et les bruits lointains  
il regarde le mur puis regarde ses mains  
il regarde le mur puis regarde ses mains

(In : *Cercando un altro Egitto*, cit.)

(1) s'agit vraisemblablement du « Mouvement Social Italien » (néo-fasciste).



## **ANTOLOGIA ITALIANA MINIMA :**

- **GLI ANNI '60 (Pasolini, Balestrini, Spatola, Sanguineti...).**
- **ANNI '70 (Pietrangeli, Vassalli, Alesi, Costa, Anceschi, Lolini, Bellezza, Brugnaro, Accattino, Greppi, Batisti...).**
- **INEDITI (Bordini, Maggioni, Bettarini, Maraini, Cascella, Vassalli, Orengo, Mussapi, Oliveto, Di Lallo).**

**N. D. L. R. — Cette « anthologie » est loin d'être complète. Elle donne à lire quelques textes seulement, en fonction de nos possibilités de fabrication — par quoi s'explique, en particulier, l'absence du TRYING/TO/FOCUS de Pagliarani — et des délais dont nous disposions pendant cet été 77.**

**H. D.**

UNA DISPERATA VITALITA

I

*(Stesura, in « cursus » di linguaggio « gergale »  
corrente, dell'antefatto : Fiumicino, il vecchio  
castello e una prima idea vera della morte.)*

Come in un film di Godard : solo  
in una macchina che corre per le autostrade  
del Neo-capitalismo latino — di ritorno dall'aeroporto —  
[là è rimasto Moravia, puro fra le sue valige]

solo, « pilotando la sua Alfa Romeo »

in un sole irriferribile in rime  
non elegiache, perché celestiale  
— il più bel sole dell'anno —

come in un film di Godard :

sotto quel sole che si svenava immobile  
unico,

il canale del porto di Fiumicino

— una barca a motore che rientrava inosservata

— i marinai napoletani coperti di cenci di lana

— un incidente stradale, con poca folla intorno...

— come in un film di Godard — riscoperta  
del romanticismo in sede  
di neocapitalistico cinismo, e crudeltà —  
al volante  
per la strada di Fiumicino,

ed ecco il castello (che dolce  
mistero, per lo sceneggiatore francese,  
nel turbato sole senza fine, secolare,

questo bestione papalino, coi suoi merli,  
sulle siepi e i filari della brutta campagna  
dei contadini servi)...

— sono come un gatto bruciato vivo,  
pestato dal copertone di un autotreno,  
impiccato da ragazzi a un fico,

ma ancora almeno con sei  
delle sue sette vite,  
come un serpe ridotto a poltiglia di sangue  
un'anguilla mezza mangiata

— le guance cave sotto gli occhi abbattuti,  
i capelli orrendamente diradati sul cranio  
le braccia dimagrite come quelle di un bambino  
— un gatto che non crepa, Belmondo  
che « al volante della sua Alfa Romeo »  
nella logica del montaggio narcisistico  
si stacca dal tempo, e v'inserisce  
Se stesso :  
in immagini che nulla hanno a che fare  
con la noia delle ore in fila...  
col lento risplendere a morte del pomeriggio...

La morte non è  
nel non poter comunicare  
ma nel non poter più essere compresi.

E questo bestione papalino, non privo  
di grazia — il ricordo  
delle rustiche concessioni padronali,  
innocenti, in fondo, com' erano innocenti  
le rassegnazioni dei servi —  
nel sole che fu,  
nei secoli,  
per migliaia di meriggi,  
qui, il solo ospite,

questo bestione papalino, merlato  
accucciato tra pioppeti di maremma,  
campi di cocomeri, argini,  
questo bestione papalino blindato

da contrafforti del dolce color arancio  
di Roma, screpolati  
come costruzioni di etruschi o romani,  
sta per non poter più essere compreso.

(...)

IX  
(Clausola)

« Dio, mio, ma allora cos'ha  
lei all'attivo?... »

« Io? — [un balbettio, nefando,  
non ho preso l'optalidon, mi trema la voce  
di ragazzo malato] —  
Io? Una disperata vitalità. »

(*Poesia in forma di rosa*, 1964.)

## I FUNERALI DI TOGLIATTI

con venature rosse e pun  
lungo le venature e porporino al rov  
la sezione punteggiata è coperta di  
colore cremisi bronzato del rovescio

azze argentee ha il rovescio cremisi  
vermigli fra gli interstizi delle ve  
il rovescio è castano rossastro bron  
picchiettati di macchioline circolari

peluria rossa forma disegni irregola  
on minore accentuazione di vermiglio  
con grande croce vermiglia al centro  
segna il contorno è coperta di peluria argentea

tura centrale è attorcigliata a spir  
ungo le nervature è screziata di ros  
fra le venature porpora con riflessi iridescenti  
delle nervature sono di un rosso vivo vermiglio

cremisi come pure le venature princi  
n sottile margine rosso coperta di lievissima pe  
il margine dentellato sono a forma di stella con i  
ature rosce date dal colore vermiglio del rovesc

e venature sono cosparse di peluria scarlatta me  
un margine color argento con sfumature di porpor  
la con le chiazze d'argento pennellate di vermig  
tranne lungo le venature è coperta di fitta pelu

la forma oblunga è un poco piú accen  
un ciuffetto di rossa peluria circonda l'attacca  
ie negli interstizi delle venature verso la base  
striscia frammentata color castano lungo il marg

lore base è porpora con patina d'arg  
ha il margine leggermente frastaglia

colore base è porpora cosparso di chiazze argent  
gli spazi intermedi sono color d'argento sfumati

intenso negli spazi inte  
e sono coperti da una ruvida peluria  
le fa trasparire anche il color rosso sul rovesc  
verso il margine e piú scuro lungo le nervature

lungo le venature al rov  
che le nervature cremisi al rovescio  
i con spruzzature vermiglio argentee  
e il rovescio è quasi interamente di color porpo

è rosso fuoc  
leggermente concave mostrano il bell  
e ha il margine crenulato con sfumat  
riscia frammentata color castano lungo il margin

lla forma ro  
anche il colore cremisi del rovescio  
n centro e margine di colore piú cup  
il rovescio cremisi tende al castano

ntre il rovescio delle chiazze scure  
tre un margine vermiglio cinge tutto  
ro chiazze d'argento lungo le venatu

ono orlate di rosso con una accentua  
ficie dal rovescio interamente rosso  
vellutato lungo il margi

con sfumature rossastre date in superficie dal r  
è cremisi intenso esclusa la zona de  
e col margine dentellato

elo con sottile margine purpureo lungo il contor  
so esclusa la zona a margine dentell  
emente denta

arso di macchie rosse e rosa alla congiunzione d  
un ciuffetto di peli rossi all'estremità come ne  
ali rosso vi

ze' scure leggermente pelose assomigliano a quell  
o sono cosparsi di sporadici peli cremisi mentre

meno striati  
escio è cremisi bronzato lievemente peloso al ta  
lucente con sfumature rossastre date in superfic

no color ver  
enature rosse e puntini vermigli fra gli interst  
tupendo color rosato dal riflesso purpureo delle  
emisi intens

*(Altri procedimenti.)*

L'EBREO NEGRO

1.  
i passanti, scuri e bassi, pesanti : avvolti nel fazzoletto  
sopra la faccia

come brucia e fa fumo nero e denso l'erba del nuovamente  
fiorito giardino

dentro nel quale giocava fanciulla la signora che scivola  
nel vento

tenendo ben fissa con la mano la testa da poco rifatta

perché una raffica piú forte delle altre non la mandi a ro-  
tolare nel centro della piazza

signora salomé domandi al padre tuo soltanto la tua testa

2.  
tenendoci per mano intorno al carro armato dal quale siamo  
nati noi danziamo

vedendomi alla fine salire, arrampicarmi, verso la corda tesa  
sopra lo spazio

scimmia con la tuta lassú danzare protetto da una rete che  
formano intrecciate le dita di quelli che stanno di sotto

e uno col piattello fare il giro, raccogliere monete

che cosa posso fare in questo meccanismo mescolando il mio  
tempo in senso verticale

tenendo lontane da me le pagine del libro dei morti : iscri-  
zioni, souvenirs, che rileggo la sera

ma la distruzione da un pezzo s'è compiuta : adesso, venire  
con me, chinarsi, guardare, toccare con le dita, pelle screpolata



seduti al tavolino a prendere il caffè per consultare i giornali :  
pioggia che batte sui tetti delle automobili in sosta

perfettamente tranquillo, seduto nel posto a me riservato,  
senza possibili errori, nel posto da me prenotato

gonfio relitto, carogna della nave dai pesci smantellata

e dentro la bacheca si dispongono in un ordine nuovo i  
vermi antichi : i cui corsi e ricorsi van seguiti

3.

di dirlo con i fiori lo sapevano da quando da dentro le fosse  
comuni li spingevano fuori

soffice tappeto dai mille colori, colonie di vermi, truppe in  
movimento verso il fronte

albero nato proprio nel mezzo : sopra la rete, dita intrecciate  
di quelli che stanno lì sotto

orfeo ! gli dice uno, erfeo ! gridando, efreo ! battendogli la  
faccia con i piedi, ebreo ! gli dice allora : « canta ! »

canta ! risveglia questi morti

e tra le fronde il vento, aria condizionata, deodorante vapo-  
rizzato nella stanza da letto

e sopra la rete eccomi danzo, canto, suono la cetra : scimmia  
dentro la tuta, tuta gonfia di vento, vescica di porco

ed eccomi autocarro, puntando deciso verso il largo, vele  
spiegate : sasso deciso ad affogare

vescica di porco gonfiata da gas cadaverici, un giorno già  
piena di strutto

4.

sigillatemi il naso, mettetemi i piombi alle orecchie, chiu-  
detemi il buco

del culo, cemento dentro la bocca

portarmi ad occhi aperti attraverso la città illuminata

(alberi intorno, nessuno per la strada)

poi, súbito, a destra : violento carnevale

questi che corrono zoppi incontro ai vuoti tassí dimenando  
le banconote

scivolando via vuoti i tassí senza fermarsi

questi che dalle nicchie tolgono gli imbalsamati amorini

fogne in continua vomitazione, liquido nero dentro le scarpe

5.

inutile distruggere le carte, inutile bruciare i documenti

vengono fuori in processione, cauti e pazienti, nascosti dentro  
cenciose divise

mani sporche di terra, tasche sventrate

e un suono di violini li accompagna tutti al tram, per pren-  
dere l'ultima corsa

stipateli ! stipateli !

bloccare i finestrini, mettere i piombi alle porte

vettura che viaggia per la città di giorno e di notte, rumore  
riconoscibile, tram claudicante

(*L'ebreo negro*, 1966.)

## Edoardo Sanguineti

### T.A.T. (3-6)

3.  
it fits! (« URSUS HORRIBILIS ») : E ALLOR per un Totale  
di = 9 ;  
(palloni) ; e il decimo (già) cade ; di fianco ; (là) : sopra le azzurre  
pietre ;  
verso un BZZ.. azzurro ; e con 9 : (palloni) ; (puntini) ; (.....) :  
e con  
la freccia (femminile) ; che cade, dunque,  
(giú) ; sopra un rettangolo (giallo) ; cade  
con le ciambelle, con il trattore che va (che sta) ; che sta (che va) ;  
verso  
sinistra ; sopra un triangolo, con la trattrice :  
e con una  
successione di ; (con fori circolari di) ; con 5 cm. di diametro (e  
con 10 cm. di  
profondità) ;  
(s.d. ma 22/6) : et/je/me/sens/ ;  
e svuotato ; svuotata ; et/tout(e)/transformé(e)/ ; e con  
una successione di ecc. ; e disposti in  
cerchio ; e tu disposta ; come il cavallo « Snippy » ; (« HORRI-  
BILIS ») ; svuotato ; e io  
ecc. ; io svuotato ; disposto ; (a 30 km. da Alamosa) ; tanto disposto  
ecc., adesso ; e  
tanto svuotato ecc. ; (con un diametro di  
23 m., adesso) ; (di 3 anni ecc.) :  
e con affettuosità (circolari),  
ormai,  
a tutti voi, cosí ; e allor ecc. ; cosí, a presto :

6.  
scrivo : « cosí » ; (cosí) :  
scrivo : CO (sopra, prima) ; e poi :  
SI (sotto, dopo) ;  
(cosí : CO  
SI) ; e poi scrivo (ma la b è guasta) : « boules de lampe  
torche » (ma

la s è trafitta dalla caduta di una piccola sfera colorata, che precipita giú,  
sopra una piccola sfera galleggiante :  
giú, da una bocca di porco) :  
e tanti cerchi  
si allargano, allora ; giú, concentrici ; come in uno stagno blu (se  
ci precipitano  
le piccole pietre, dentro, giú) ; (le piccole sfere) :  
(cosí) :

(WirrWarr, 1972.)

DA : « MORIRE DI CLASSE »

Quando la tua pazzia  
non desiderata  
Quando la tua pazzia  
non voluta  
viene strangolata  
nelle sbarre della fossa  
Tu  
da impotente caprone  
ti trasformi in uomo  
e l'unico mezzo per farlo  
L'unico mezzo  
per stupire i camici bianchi  
che ti vogliono curare a fondo  
è quello di rinchioderti  
in una pazzia voluta  
e quando vuoi essere pazzo  
nessun camice bianco  
riuscirà a trarti  
fuori dalla fossa.  
Tu  
vuoi essere pazzo  
e sarai  
un beato felice pazzo  
per tutto il resto  
della tua vita  
Pazzo.

(Scritta nell'unica luce di notte (cesso) alle ore 3  
del 10 settembre 1968 nell'ospedale psichiatrico di...)

(*Morire di classe*, cur. F. & F. Basaglia, Einaudi, 1969.)

**LA LEVA**

Gira gira quella leva  
spingi a fondo quel bottone :  
tu non sai quello che fai,  
tu non sai quello che fai,  
te lo ordina un padrone.

Torni a casa con la moto  
hai la testa che rimbomba,  
riesci a odiare anche i tuoi figli,  
riesci a odiare anche i tuoi figli  
che ti urlan nelle orecchie.

E quell'attimo di sosta  
che sarebbe la tua vita  
non ti può più appartenere  
serve solo a caricare  
la tua molla ch'è finita.

Gira gira quella leva

...

C'è tua moglie che ti aspetta  
ha anche lei le sue esigenze :  
come odi quell'amore,  
quell'amore fatto in fretta  
poco prima di dormire !

Non puoi avere più problemi,  
no ti è dato di pensare,  
devi essere efficiente :  
non ti resta proprio niente,  
neanche il lusso d'impazzire...

Gira gira quella leva

...

(Dal disco : *Mio caro padrone domani ti sparo*,  
I Dischi del Sole DS. 197/99, 1970.)

**LA POESIA OGGI**

Ci sono persone ovunque, anche in questo paese,  
Che siedono attorno a « tavole rotonde »,  
Che prendono e danno premi, che scrivono  
« La poesia oggi » oppure « la funzione del poeta ».

Della funzione del poeta non saprei dire nulla ;  
La poesia oggi — questa sì, io la posso indicare,  
Sta nei grandi magazzini, nei settimanali illustrati,  
Nella pubblicità al cinema, nelle facce della gente

Che vede le famose cortigiane, gli animali lussuosi e splendidi,  
Che instillarono nel cuore del « poeta » l'Ideale lontano,  
Per cui in milioni morirono o delirando vissero,  
Passare dalla saponetta al vinello toscano

All'abito già pronto, imprimersi in suggello  
D'un amore lontano su birra o su profumo,  
Risciacquar pavimenti o sturare un lavabo  
— La gente guarda e tace, entra al supermercato.

*(La poesia oggi, 1971.)*

Che oggi sono contento di essere quello che sono, di posare i piedi sul marmo di Trinità dei Monti, di fumare una goluas senza filtro. Che sono l'azzurro di una tavolozza di acquerelli. Che il gong diamantino trisussulta intermittenemente un suono ritmicamente ritmato. Che tam tam palpitante. Che l'onda calda viaggia caldamente. Che l'onda calda penetra in ogni materia. Che cerco il silenzio. Che cerco il silenzio colmo di profumi dolci. Che il silenzio nevropatico, neuro paranoico. Che sono felice. Che sono felice del vuoto, del vuoto vuoto. Del vuoto che non racchiude nulla nemmeno la felicità. Che ancora l'illusorio, delicato benefico, amico, amante sincero, dio umanamente dio, dogma creduto dal profondo del cuore. Che scivola nel sangue come un ladro buono. Che la candela piange le ultime lacrime del suo corpo. Che io urlo la mia gioia di essere. Che urlo la gioia di poter urlare la mia dubbiosa serenità. Che sento il *flesc* dell'amore, della pace, della serenità, della fiducia, del vivere senza pensare. Che io dio. Che io grande dio. Che io grandissimo dio. Che io dogma creduto. Che le onde vibrano. Che le onde vibrazionali rimbalzano. Che i segni tracciati su questo foglio lasciano le onde vibrazionali. Che questi segni sono parte della mia dimensione situazione. Che il puff. Che il puff è parte della mia dimensione situazione. Che tutto è parte della mia situazione situazionale. Che in mezzo al petto sento forze spingere le ossa del torace. Che sento il sangue pompato con ossessività. Che mi sento stranamente. Che sento forze guerreggiare. Che sento una grande forza. Forza smaniosa di scaricarsi. Forza che fa la guerra. Forza che vorrebbe creare. Forza che ha già creato.

O cara. O padrona morte. O screnissima morte. O invocata morte o paurosa morte. O indecifrabile morte. O strana morte. O viva la morte. O morte che è morte. Morte che mette un punto a questa saetta vibrante.

(In : *L'Almanacco dello Specchio*, 2.)



**« SBAGLIARE RISULTATI E' PIU' SICURO »**

**ALZARE LE GRU AD ALTA VOCE**

che nome è che gridano  
alle gru spaventate dal loro nome  
volano via insegue dal nome che le insegue  
che vola via sta insieme con le gru  
senza sapere che nome à

**ALTRE CONSIDERAZIONI NON SULLE GRU**

che nome è che gridano  
è stata spaventata dal suo nome proprio  
vuole volare via dal nome che la  
insegue  
senza sapere  
che nome è

**ALTRE CONSIDERAZIONI SULLE GRU SPAVENTATE**

- a) le gru che si spaventano dovrebbero essere insegue da voci che gridano ad alta voce il nome delle gru che volano via spaventate
- b) le oche che si spaventano dovrebbero volare sia insegue da voci che gridano il nome delle oche
- c) nel fiume allontaniamo con ordine ciascuna specie che vola via

*(Le nostre posizioni, 1972.)*

POEMA



(In *Tam Tam* n° 5, décembre 1973.)

7.

il vecchio caprone  
che ho seguito dalla stazione  
s'avvia all'albergo popolare

si chiude alle ventidue  
e chi resta fuori s'arrangi

paga il comune  
e quella schifezza che dicono eca

sosta nel bar di via dello statuto  
di là dal ponte di ferro

beve un cappuccino  
accende una cicca  
lo guarda il barista  
con occhi di sonno e di noia  
e la ragazza della cassa  
che una qualsiasi attesa  
fa bella

ci avviamo insieme al dormitorio  
dove per pochi spiccioli  
fanno posto  
anche ai morti

11.

con questa contessa di stazione  
inventiamo bestemmie  
me lei è più brava  
smadonna da cinquant'anni

e  
al marito che l'ha piantata  
al figlio migrato in suisse  
ai polfer che la sbattono fuori

dalla sala d'aspetto  
dove risiede  
al calduccio  
e di tutti gli altri  
qui si dice

povera infelice  
s'è piegata a lampione  
sbilenca  
agita il bastone  
contro il capostazione  
quando fischia

questa contessa non risulta nei registri  
perciò niente pensione

io le dico che il responsabile  
della situazione è un tale amintore

lei ci crede

*(Negativo parziale, 1974.)*

1.

Il mare di soggettività sto perlustrando  
immemore di ogni altra dimensione.

Quello che il critico vuole non so dare. Solo  
oralità invettiva infedeltà

codarda petulanza. Eppure oltre il mio io  
sbudellato alquanto c'è già la resa incostante  
alla quotidianità. Soffrire umanamente

la retorica di tutti i normali giorni delle  
normali persone. Partire per un viaggio

consacrato a tutte le civili suggestioni :  
pensione per il poeta maledetto dalle sue  
oscure maledizioni.

*(Invettive e licenze, 1971.)*

8.

Non sarai tu ad uccidermi, faccia d'angelo,  
ragazzino inquieto e imberbe fuggito da casa  
chiuso involucro di ardore maschile diretto  
male, non certo allo scopo di procreare. Non  
sarai tu ad uccidermi per una semplice ragione :  
l'assassino me lo voglio scegliere da solo,  
e non sarà più bello o più brutto di te,  
non c'entra niente, questo, ma diverso,  
più contento di uccidermi, come in amore  
sfrenato per la mia morte terrena. Verrei  
troppo a infastidire i tuoi sogni, a tirarti  
i piedi freddi e stanchi per il troppo  
camminare ; e poi, sei frocio anche tu,  
peggio di una sgualdrina ti vanti del tuo  
povero corpo di mal nutrito. Ne ho  
conosciuti tanti come te, e tutti li  
ha fatti fuori io, delicatamente, col  
cervello e un po' di coraggio, senza  
minacce, astuto e tenero, straordinario,  
quasi Dio. Te ne sei accorto adesso  
che il tuo Dario è simile a Dio,  
senza scherzi, e non sono un millantatore,  
provare per credere, sono Dio.

*(In : Il pubblico della poesia, 1975.)*

**CLORURO DI VINILE**

Nel nostro reparto si lavora  
il cloruro.  
Abbiam saputo di recente  
che è una sostanza  
cancerogena.  
Abbiamo parlato a lungo oggi  
di questo.  
Abbiamo discusso, dibattuto.  
Siamo stravolti.  
Duri brividi corrono ora  
sui finestrini  
del reparto.  
Il cloruro di Vinile  
non risparmia nessuno.  
La morte non è mai stata  
così presente.

Non si sente oggi che la morte.

*(Comunicati, poesie 1974-75.)*

IRIADE

1.

La mia isola si chiama Iria ed è buona  
terra. Risponde al seme con frutti abbondanti.  
E' una terra vergine, mai nessun uomo  
vi ha posato sopra il piede. Le sue ricchezze  
soltanto ora sono a poco a poco scoperte.

Selve a rinfrescare il viandante stanno ai lati  
delle colline e al termine della pianura.  
La capitale è posta al riparo dai venti  
in un punto ricco di tiepide sorgenti.  
La mia terra ha colline così delicate,  
tonde di forma che paion seni di donna.

Io il mondo l'ho girato e di terre ne ho viste,  
ma giuro che non esiste luogo che eguagli  
la mia patria ; nella lunga odissea  
per la sua conquista scriverò un poema  
d'imperitura esaltazione : l'Iriade.

2.

Coi tuoi capelli di china e col tuo  
nome, sei paesaggio tanto vario,  
sei ombra, tepore, sei frutta.

Perdona se i miei baci sono quello che sono,  
ma faccio il possibile per renderli dolci  
anche se non credo che i baci siano così.

Felice per questo amore, mi chiedo cosa ha fatto  
per meritarmi tanto e sto aspettando una disgrazia,  
un brutto colpo che riequilibri la bilancia.  
Dovrò soffrire tanto per il bene che mi dai ?

Quanto sarebbe più  
facile se potessi  
pagare con dei soldi

le cose che mi dai.  
Così ti debbo troppo  
per non preoccuparmi.

(...)

A novembre mi viene voglia di sentirti la voce  
e ti telefono senza parlare ; chissà cosa combini,  
se conti sempre bugie e vuoi parere onesta.  
A dicembre rimpiango i Natali  
insieme e i tuoi brutti regali.

Passerà anche questo, cogli anni,  
e altro ; ma l'amante dei giovani giorni,  
che si dava senza risparmio,  
che per non dubitare di te  
dubitava di sé e degli altri,  
è meglio che tu non venga mai a cercare ;  
perché ti odia per quello che fu sprecato  
e si porta un tarlo che continua  
a mordere per tutti i secoli :  
è capace di ammazzarti.

3.

Non valeva un poema la mia Iria :  
ossa fiacche di maliria mi ha regalato.

Erano di sale le sue sorgenti  
e le selve popolate di serpenti ;  
i suoi frutti apparivano innocenti,  
coloriti e appetitosi nella scorza,  
ma sputavi se piantavi i denti.

Dopo aver esaurito ogni forza  
e i semi tra gli acquirini e i sassi  
torno da quella terra per miracolo,  
lasciando nel fragore delle sue pieghe  
anche la voglia di nuovi viaggi.

(In : *Planura* n° 1, Ant. Ed, Ivrea, 1974.)



IL BAMBINO HA PAURA DELLA TIGRE VIVA

1.

Lo scranno d'oro assiste alla sua flemma,  
ora si scuote ora si asciuga ora si espone :  
concedere poche cose inflessibili,  
pettini di pietra di luna !

Tutto lingua dal cottage mi segue  
fino alla prova generale :  
ora dica la qualità di questa  
tortuosa emissione, vacanza !

Non sono lemuri e non possono volare,  
dolci filamenti compensano la cecità.

2.

E poi sono sette porte  
nella prima gira una chiave  
dalla seconda esce una voce  
alla terza sbattono i fanali  
c'è la quarta  
(ancora tre porte)  
la quinta è socchiusa  
la sesta nasconde un teatro  
la settima è la mia.

3.

L'altro alloggia  
nel giallo rosso e viola  
conficcato dalla sua forza,  
qualcuno lo sostituisce  
con voci compiutamente  
musicali come albero  
(quando va senza voltarsi)  
qualcuno gli attribuisce  
una quasi-necessità la stessa  
di certe pietre e cespugli

disseminati familiarmente  
nel campo dove precipita.

4.

Questo è un vecchio martire, si veda :  
allo splendore che emana da lui  
nulla si può comparare e si veda :  
la piaga che si scioglie e brucia  
propizia all'intonazione secolare  
del fondale,  
ma non posso usarla in poesia  
così pronta all'attacco frontale  
piena di echi e di ululati  
la singolarità del tipo.

5.

Intanto chi pensa a lanciare  
coroncine di fiori lettere echi  
immunità oscurità ciò che  
l'enorme tasca intanto  
gonfiava ? ciò che spasimava ?  
(per natura )  
ci sono interruzioni intollerabili)  
dentro  
un'unghia sontuosa gioca il gioco  
del cerchio e del centro :  
A lacrimazione  
B rarefazione

(A. d. S., 1976.)

MORTE HOMO SESSO

La morte bianca di Pasolini  
e che  
il tuo seme di merda e miele batte  
sabbia di morti e opossum di marmotte  
baracche  
acqua  
amnio di mater dèi dolorosa

Morte homo sesso  
mito  
tollerato  
emarginato  
bruciato  
così novamente massacrato

Mito  
mito  
mito mai mito  
noia nulla  
E la morte la morte  
(non bisogna credere  
alla morte)

Angina pectoris  
rosso sangue  
spaccato d'occhi  
immagini  
degli occhi  
occhi  
mani mane  
bambino  
assassino.

*« (l'omosessualità)... è una problematicità mentale  
assai complessa che è ai limiti della grave malattia  
mentale, della paranoia, appunto, alla quale ho  
accennato per Pasolini...*

*In definitiva un rapporto omosessuale è basato  
più sull'odio che sull'amore, tanto è vero che gli  
omosessuali mai uccidono le donne che dicono di  
disprezzare, ma solo gli uomini che credono d'amare. »*

IGNAZIO MAJORE.

Fiori e fame  
fame di fiori  
d'amore  
mater dèi

pesticcio di fiori  
fiori di finocchio  
fascine di fiori di  
finocchio  
fuoco fiamme  
fiore di finocchio  
Brucia  
Brucia  
streghe e stregonerie  
anno settantacinquesimo  
secolo ventesimo

Ventimila bocche  
sbraitanti

Ventimila  
pronti capestri  
BRUCIA  
BRUCIA  
Mater dèi dolorosa.

## PREZIOSITA DELLO SPERMA

*« Certo l'omosessuale maschio non solo soffre per la mancanza di affetti socialmente regolari : diventa anche aggressivo corruttore. »*

*Etica sessuale cattolica — anno 1975.*

E l'amnio  
l'amnio  
non si può tornare  
nell'amnio  
nel seme dello sperma  
nel liquido lattiginoso  
fra le cosce di tua madre  
in realtà siamo  
pesci muti  
plancton girini  
bozzoli di farfalle teste di morto teste  
pesci  
rane  
rospi  
il sesso il sesso  
Dove lo mettiamo  
il sesso ?  
capelli di donna  
capelli di ragazzini  
corpi di corpi nudi  
e la notte ?

Mater dèi dolorosa  
dolorosa placenta  
della madre.

(In : *Salvo Imprevisti*, n° 7, 1976.)

DA : « NOTIZIE DALLA NECROPOLI »

7.  
di questo voglio parlarti  
le parole non conducono a niente  
la vita non porta  
in nessun posto

ad un certo punto  
tutto vola

stazioniamo in questa necropoli  
detta occidente  
piena di truogoli u s a  
abitata da grassi maiali in jeans  
che ballano oh come ballano  
i ritmi maialini

che faremo dei nostri bambini  
dei poveri porcellini

oh zio ho ci min  
vecchio lupo ezechiele  
mangiali tutti

4.  
l'ora del piagnisteo  
discutiamo sul linguaggio  
parole più spente di queste  
fatte con i succhi  
delle menzogne imparate  
nelle scuole d'occidente

pubblica pure

anch'io ho scritto  
un chilo e mezzo  
di poesia

ma confesso  
che non ho vissuto

se avessi qualcosa da dirti  
quest'opaca felice assenza  
di felicità

goffa apocalisse

la chiusa che non viene  
il finalino  
caustico drammatico  
scegli un po'

mozart chiudeva sempre bene  
puntava soprattutto sul finale  
allegro molto  
presto

(S. I., 1976.)

# Assolutamente

## virgolette

Ci sono momenti in cui il linguaggio della Norma mostra, nel tessuto sottile dei suoi messaggi, il limite (interno) della deliranza. Napolitano sull'assenteismo, Nixon su Watergate, Tanassi sulla Lockheed, Paolo VI sul sesso. ...scorgiamo, là dentro, una deliranza che va esplicitata. Ad esplicitarle non può

che essere un soggetto linguistico esterno-estranco al ciclo comunicativo, allo scambio linguistico codificato. Un Significante-Soggetto irriducibile alla catena dei significati, lanciato come un gatto selvaggio dentro la catena



Questo scarto dice se stesso con le parole del diritto. Perché quelle codificate che si sembrano non sono che meri di scambio nel sistema codificato della Comunicazione. E questo linguaggio comprensibile che non è tutto così è tutto per fare il desiderio.

significante.



POESIE LEGGERE

Vorrei vedere  
me stesso  
vedermi da capo a piedi  
vedermi con occhi lucidi  
per sapere come sono  
mi vedrei par la prima volta  
vorrei possedere una memoria

POESIA SCRITTA DI NOTTE

Forse se facessi  
il mio vecchio numero di telefono  
risponderei  
com'ero vent'anni fa  
come sei cresciuto mi direbbe  
856896

SPIEGAZIONE DI ME STESSO

Certo  
mio padre  
cercò  
di fare di me un uomo  
vale a dire  
uno  
capace di disprezzare gli altri  
sei un poeta ! — (mi diceva)...  
io però  
non sono mai diventato un uomo  
e quindi sogno  
quanto segue :  
verrà  
l'età della donna e del bambino  
l'umanità femminile-infantile  
questo non è il sogno di un Poeta  
state sicuri

Inventare distrazioni poetiche  
quasi riflessioni lungimiranti  
ardite

misurare in poche parole  
che contano

le altezze impervie  
della coscienza.

Tutto ciò richiede in verità poca cosa :

l'intelligenza arguta  
dell'innocenza

l'abito della festa

un occhio di vetro

unocchio di vetro

e l'immagine

capovolta del mondo.

C'è qualcosa però che manca a volte la sera  
quando mi specchio audace  
sulla carta bianca extra strong.

(1977.)

**DELLA NOSTRA PAROLA CHE PARLA**

La creatività delle donne ?  
La loro occasionalità  
la loro periodicità  
piuttosto.

Saffo Vittoria Gaspara

Artemisia

Grazia Ada Sibilla : i nostri grammi fiori  
all'occhiello

le eccezioni

che confermano la regola di una storia  
triste — « retorica » e triste di una  
ragazzina adibita a servire il caffè quando i grandi  
parlano — a sentire i grandi  
che parlano — ad assentire ai grandi  
che parlano e che tutt'al più le domandano  
(alcuni i meno distratti) che cosa lei vuole  
fare da grande e lei che risponde :  
la dottoressa o la maestra o  
la parrucchiera allo stesso modo  
e questa è tutta la fantasia e tutta  
la creatività che le hanno lasciato  
i Padri e Padroni  
e certo affannate siamo arrivate alle soglie  
delle scuole più alte alle porte  
degli istituti alle porte  
delle accademie delle università (che più ?)  
e certo nelle nostre adolescenze  
abbiamo avuto accesso alle aule ai banchi  
di legno ai grembiuli ai pianoforti  
alle palestre ai gabinetti  
di scienze alla lezione di disegno alla lezione  
di musica alla grande Enciclopedia  
che contiene tutte le parole  
e le parolacce che esistono al mondo — meno quelle  
che si debbono ancora inventare me chi le inventa  
è certo un bel maschio perché anche  
il sesso era piuttosto velato inviolato e vietato  
e anche qui siamo sempre state al rimorchio

— e lui sì si faceva la barba ma noi  
che barba tutti i mesi tutto quel sangue  
che se ritardava i complessi di colpa  
anche se nessuno ci aveva toccate

la colpa  
era che potevamo toccarci da sole

e poi  
che brutto che male che noia quegli  
impicci quegli elastici

e « non dirlo a nessuno »  
e « sta' zitta » e « non si dice »  
e « non devi »

e l'abitudine al silenzio  
l'abitudine al segreto l'abitudine  
al diario

e l'inferno di Dante e la sagacia  
di Napoleone e lo stile di Leopardi  
e la critica della ragione di Kant e la musica  
di Cherubini e la natura di Rousseau e Danton e  
Robespierre e Vittorio Emanuele Secondo  
e Pirandello e Carducci e Lambruschini e le teorie  
di Darwin Planck Freud Einstein e le  
pitture del Pinturicchio

— mai che un nome  
di donna affiorasse in quelle storie — le donne  
solo mogli o puttane o figliole  
o serve — piantucce in ombra nella serra di cioccolata  
come perenni bambine a guardare il cielo  
e poi il salto fuori dall'uscio

il salto  
da casa

e il concorso il tema il saggio  
dattilografico (la variante « colta » del buon  
ricamo) le mani d'oro della donnina le mani  
da pannolino da cacca da marmellata da acqua  
insaponata

— e lui sì al pianoforte  
lui al pennello al tavolo da lavoro lui che legge  
che pensa che pena

— lui « creatore » e questa povera  
bipede compagna a saltabeccare a saltare a pigolare  
gallina e zitta proprio perché parla di più  
parla troppo — e tre donne fanno un pollaio : per forza :  
levando la creatività (e il silenzio del pensiero)  
il cervello si abbiocca si annuvolisce vola  
e parte sul piatto del girardischi la voce

del contingente del quotidiano del lamentoso  
dell'insignificante dell'emotivo del femminile  
del mediocre.

Perché si muore dicendo « mamma » (sbagliato) si piange

pensando « mamma » (sbagliato)  
si spara gridando « mamma » (sbagliato).  
Perché la sola creatività di una donna è  
un figlio (sbagliato sbagliato !)

perché di questo  
falso sfarzo hanno fatto un capestro.  
Una sedia elettrica. Una ghigliottina.

Perché meglio  
senza aver figli e viventi piuttosto  
che averne e col cervello bucato.

Sole e parlanti  
piuttosto che madri e nonne ma silenziose.

Non capite

da questa società di produttori  
piuttosto che capite ma marce.  
Abbandonate e pensanti  
piuttosto che adibite a guardie di bambini  
cher per giunta dicono « grazie ».

Perché ci vuole spietatezza con chi ci annacqua  
i cervelli — ferocia  
con chi li ruba

decisione  
con chi sorride di noi perché nervose  
per il mestruo

durezza con chi ci liquida  
con l'aggettivo « isteriche ».

Perché niente può esserci rubato  
di più grande del nostro diritto a pensare  
— niente di più prezioso dell'uguaglianza dei nostri  
crani — del suono del nostro cerebro  
che pensa

della nostra parola  
che parla

che sa  
quel che parla

che sa di parlare.

(Février 1977.)

DI UNA LETTERA

di una lettera che non ti ho  
mai scritto, di cose morbide e gessose  
avrei giocato con le tue labbra  
che sono serpenti mentre urlavi  
che sei stufo del mondo e poi ridevi  
vuoi assaggiare la mia lingua di zucchero fino ?  
oggi é mercoledì, i miei cani dormono quieti  
ti sento morire piano nel letto  
accanto a me ingoio sogni  
di fantasmi tu avresti voluto strozzarmi  
per possedermi meglio  
sono colpevole di avere perduto  
i miei occhi limpidi e freschi  
erano pesci appena usciti dall'acqua  
non é così di una lettera che si acquatta  
nelle strettoie della memoria accecata  
dalla tenerezza neanche ti accorgi  
che non mi lasci parlare ho troppo amato  
un padre che mi si é spezzato il cuore  
ma come mi separerò da te mio avvoltoio  
sul terrazzo sono sbocciati i gerani  
avevo male alla gola le settimane  
scorrono verso il mare con quel loro fango  
giallo che si diluisce e gorgoglia  
davanti alla finestra di vetro annuvolato  
ecco una lettera sconsolata e selvatica  
per dirti con che grazia mi sei stato padre  
e figlio e come ti ho dormito nel ventre  
quante foglie di lattuga abbiamo divorato  
mentre fuori pioveva e il gabinetto puzzava  
di orina, un uccello nel forno, due cipolle  
sul piatto ho inghiottito per sbaglio  
l'anima mi sono trovata vuota come un guscio d'uovo  
tiri fuori la testa dall'acqua  
le ciglia grondanti gli occhi di foglia  
ma che cos'è la complicità che ci tiene stretti  
la tua mano di madre il mio pugno di bambina  
di una lettera mai scritta sui tanti  
tradimenti dei sensi innamorati

sopra coperte bucate e sedili d'auto  
sopra barche di cotone e letti d'erba medica  
c'è un posto dove hai messo le radici  
così lunghe che me le trovo negli occhi  
pescano nelle viscere si gonfiano  
di memorie ombrose neanche ti accorgi  
che mi pesi sul petto che non senti  
quello che io sento che sei fatalmente  
uomo nella tua candida sicurezza invernale  
ma come farò a separarmi dalla tua distratta rabbiosità  
di leone solitario e socievole mentre ci  
guardiamo con dolcezza e il gufo morbido  
ci lecca le guance rugose, sei ancora  
dentro le mie scarpe e mi cammini in bilico  
sulle costole non voglio avere padri  
che mi curano le ferite del ventre  
ma come farò a perderti amore mio  
se fra le dita ho ancora il tuo odore  
non voglio padri non voglio mariti  
mangiamoci l'ultimo dolce di verbena insieme

(1977.)

## **Anna Cascella**

Ancora usata amata mangiata dai due l'uno è davvero invisibile  
uscita a fatica da una bolla pesante  
leggera  
ieri disperata oggi ironica  
sia chiaro fin dall'inizio  
non venite poi a raccontarmi  
che mi avete voluto  
pronta a piangere ho un fazzoletto  
a portata di mano  
il corredo serve a qualcosa  
grazie prego faccia di indio non ricordi  
il nome  
come mi chaimo come mi chiamo pronta a cambiare  
stessi bene non scriverei neppure  
datemi un abito lo dite da anni amavo un gatto sepolto  
gli ho messo un telo sul viso  
la terra sugli occhi pensavo  
gli darà fastidio lui l'ho toccato  
mio padre no  
dovrei sforzarmi a fare poesia  
ma tre giorni a settimana sono impegnata  
martedì giovedì venerdì  
ogni sera alle otto voglio morire  
negli altri giorni sarei disponibile a vivere  
queste le prove  
togli la scorza la pelle l'involucro  
avrei una sfera armoniosa qualcuno diceva canto male  
ma so di potere  
chi mi definisce basta la pioggia a cancellarmi dai dipiù  
di più  
suona come il primo violino  
almeno ricordassi il primo vagito ma non lo ricordo  
non lo ricordo se solo non avessi bisogno chi vorrei essere ?  
Gertrude Stein

(1977.)



**INEDITI (1976)**

*Parole a perdere*

Una parola a perdere : poesia

*Bisogna farne un'altra*

Bisogna farne un'altra.

Cominciando da qualche parte.

Inutile rovistare

tra i loro rifiuti

le ideologie del rifiuto.

Inutile piagnucolare.

Bisogna farne un'altra.

Ci eravamo cascati.

...

*Un eroe del nostro tempo (V)*

Ha detto ai compagni : non scomodatevi  
per qualunque rivoluzione ve la scrivo io.

*I senzastoria*

Li riconosco per strada

(mi basta una semplice occhiata).

Ci guardiamo attraverso di storto.

Andiamo di fretta verso mete futili

(perciò siamo senzastoria).

...

*Pregghiera*

Se cigola la carrucola del pozzo  
metteteci un po' d'olio, per favore.

*Cronache padane*

Riferiscono che la moria degli aironi  
avvenne in questo modo, all'incirca :  
i diserbanti avvelenarono gli insetti

gli insetti avvelenarono gli aironi  
provocando loro una sorta di paralisi :  
sbattevano le ali, senza più alzarsi.

*L'onor borghese*

Oggi i giornali titolavano :  
onorevole spara a un comizio  
e ammazza un ragazzo di vent'anni.

...

*Storia di una generazione*

Piano piano ci siamo messi in fila.  
Scrutavamo gli orizzonti, davanti.  
Il tempo ci ha sorpresi alle spalle.  
Scompigliati, abbiamo cominciato a contarci.

Una gabbia di bambù,  
la tua mano giù e su  
nel fiore che si sfoglia :  
com'era bianca la tua magnolia.

Filo il profumo d'aprile  
per imbrogliare il tuo male.  
Ma tu, Margherita soffia  
l'afa dalle dita.

Un saluto fatto piano  
chiuso nel piatto della mano ;  
un saluto di fretta :  
nella mano la tua tetta.  
Il profumo che mi piace

Nodi galleggianti,  
intricati e tanti.  
Nodi cuciti dall'intesa :  
Margherita sciogli, pesa.

Ci si sfascia, Margherita  
con desideri da bagascia :  
un allargarsi lento  
per abbracciare lo scontento.

Pigia-pigia  
nella valigia i tuoi gins,  
le camicie, le calze,  
le poesie di laforgue,  
il lapis della woolf.  
Margherita taglia lo spago  
per un mese facciamoci di lago.

FEBBRAIO

Svolazza nei veli, nel turbine  
dei colori nella bufera dadaùf dadaùf dadaùf  
l'alone argenteo dadaùf dadaùf  
la chiara imagine sgretolata dal gesso

Entra il bazzuto nano l'angelicata  
balba s'intona s'accorda  
s'illanguidisce morbida anguilla  
del fronte la ruga del trucco

entra col velo catarrale infiammato  
e s'arrochisce l'ugola intona  
l'ali del canto affila le unghie

essuda sotto l'untume della maschera  
fuggiva nel giardino impaurita  
dal cane e si fermò tra le siepi

e sputa sangue espettora  
tra il rosso de' labbri la bianca anima  
sulla panca tra i pruni lagrima  
impaurita dal cane.

E sotto il cerone e sotto i baffi  
sotto il flagello dell'ombra delle sbarre de l'orto  
fuggiva di casa di là del muro

eppure entra il vento entra  
il turbine del verno entra l'alone  
argenteo dai vetri e tutto entra

e sfascia le porte e appolpa l'ugola ai cani

fuori lunghi cerchi di sciarpa  
nella fuga e tutto entra

e solamente la maschera disfatta nell'unto

scivola nell'erba nelle paludi ormai  
nel grasso fango effuge

fuge nello stellato dei coriandoli

e mentre tutto entra  
e le trombe di carta le frange  
i ventri gorgoglianti  
i campanelli provano il canto

balaùff balaùff balaùff  
e cani bianchi e le spolpate ossa  
de' cani scavano nella sabbia  
mordono nel silenzio  
sciogliono la carie nelle buche

sotto la neve che tutto covre  
e il suono delle trombe di  
carta i gargarismi dei gozzi  
il gorgogliare del velo pleurico

sotto i coriandoli gli strascichi  
di stelle sotto le nere sopracciglia  
che si sciogliono la maschera  
fugge per i campi

sotto il grasso spessore della  
luna tu fuggi  
e la maschera muore disfatta  
e tutto il suono s'ovatta

e le trombe di carta  
s'impastano

E' tutta cellulosa che penetra  
scorre sui pavimenti  
impasta l'ugola

e tutto entra e tu fuggi  
così nessuno canta  
nella peluria linguale  
s'inselva pilosa bambagia  
gonfia la gola si dilata  
tra i denti

BALLATA I<sup>^</sup>

*Cantastorie* (con liuto e studi liceali alle spalle) :  
assimilati alla produzione  
drasticamente risorti dalle loro placente  
i colletti bianchi occuparono intagli di tematiche  
di cessi  
di tanfo-carie  
dalle loro bocche  
le pregnanti esposizioni seriali sul ceto medio

1° *Coro* (Circolo aziendale dei bancari) :  
oh pura immanenza formale di tanto limite  
— nostra materia cerebrale —  
portaci da un ponte all'altro di transizione  
al concetto di egemonia  
a saldare le nostre lotte-tappe-chiappe  
con l'epica  
ora metalmeccanizzata  
della classe protagonista !

*Solo* (del sindacato autonomo, in retto tono) :  
« non serve a nulla adottare di nuovo  
in modo per così dire sostanziale  
le Weltanschauungen del passato  
cioè volersi saldamente introdurre  
in uno di questi tipi di mentalità »

Hegel/Estetica II

mi sembra...

2° *Coro* (Teatro di base della acciaierie) :  
ipotesi-pacchetto  
elaborati all'unanimità  
anzi  
un solo astenuto  
gruppaiolo sivedevadalvestito :  
tutti revisionisti ! — disse —  
la tromba impose l'inno

*Cantastorie* (senza liuto ma sempre con studi liceali alle spalle) :  
così come ogni anno  
il mio maglione  
veste moda-colori  
ad imitare l'idea di una stagione rossa

e voi comunque bravi  
a capirne il senso

questa struttura barocca di rivoluzione

RIVEDATA PRIMA (Oliviero)

*Leuto* (FLAUTO) [A]

(Partition pour flûte.)

UN INEDITO

(Per Jasna Kobe.)

*a*

calzò un gatto bianco e uno stivale di latte  
in lui la camera entrò per eredità acquatica  
sposando un delitto di latitudini

svestì una geometria di topi per eredità topomastica  
enumerando del caso le agonie dello scambio

ozioso nella mortitudine imprevedibile nella lacerazione  
svestì il fiore di gesso in trapianto idroponico

(l'idée de la mort les avait saisis  
voyeurs d'un plaisir rapporté)

*e*

il tempo sì che è una vipera  
numero d'acqua o numero d'ombra  
piccole parti di luna sorgono senza luna  
non hai alcuna nebbia blu di una cosa

(nelle acque in fondo al mare  
il verde e il bianco segnano  
la discesa delle case)

il topo sì che è un armadio  
vapore volatile o vapore sottile  
simile alto umido freddo

(nelle acque che son di sopra  
né ciò che ne divide  
l'uno diventa due, il due diventa tre,  
e dal terzo viene l'Uno come quarto)

*i*

prima il cobra si librava nell'aria, iridescente,  
screziato di blu, e poi venne la gamba.

tale è mangiato che credeva mangiare,  
perché la lettera "T" è folta di tre virgole.



(Ho) questa luce oscura che fa entrare e uscire,  
ma già tra cane e lupo l'orecchio è nella notte.

il nome si taglia nella disposizione ordinale,  
tutto è separato, distaccato, elettrico, minerale.

« a sta per l'esposizione »

« b sta per le possibilità »

il rapporto non porta il numero, ma il segno di separazione,  
perché il dividere è comunicazione dei due principi.

l'albero capovolto nella discesa digestiva  
galleggia nel tempo fulminante,

sin, o a sleigare questa o, scùr, ità,  
questo sangue nel volto mai felice.

(e a domicilio ho, come sopra detto, lasciato  
la presente copia, dall'altra parte del sonno).

*o*

chiuderai nella notte la caduta dei capelli  
chiuderai nel gatto le persiane  
la caduta del vento e la caduta della gamba

pernotterai la notte sposata a una donna  
pernotterai l'abisso sposato all'approdo

tale à la fine dopo la perdita del sangue  
tale è la fine dopo l'effetto di un cachet

*u*

chiuderai nella notte la caduta dei capezzoli  
il metallo vegetale e il figlio due volte nato

la luna è la madre del plurale  
il plurale comincia con il due

adolere tus il credito negro di Louis Fuch Destouches  
adolere tus il precipitato e la stima di un purgante

(1976)

## Index des noms

- Accattino A., p. 67-69 ; 157-158.  
Adorno T. W., p. 125.  
Aleramo S., p. 119.  
Alesi E., p. 8, 28, 33 ; 150.  
Anceschi G., p. 152.  
"Anonymes", p. 8, 46, 89, 115, 116 ; 147, 166.  
Arbasino A., p. 9.  
Balestrini N., p. 8, 11, 18-20, 73 ; 139-141.  
Barilli R., p. 11.  
Barthes R., p. 6.  
Basaglia F. & F., p. 147.  
Batisti S., p. 8, 87-89 ; 161-163.  
Baudelaire, p. 4, 54 sqq.  
Bellezza D., p. 8, 28, 29, 41-42 ; 155.  
Bennato E., p. 8, 131.  
Berardinelli A., p. 28.  
Bettarini M., p. 28, 29, 76, 77, 83-84, 119-122 ; 169-171.  
Bordini C., p. 8, 28, 38, 77 ; 167.  
Bott F., p. 76.  
Brecht B., p. 44.  
Brugnarò F., p. 109 ; 156.  
Cagnone N., p. 77.  
Campana, p. 5, 119.  
Capasso F., p. 59-64.  
Carlucci C., p. 76.  
Cascella A., p. 123 ; 174.  
Cavalli P., p. 126.  
Cavallo F., p. 77.  
Che Guevara, p. 45.  
Contini G., p. 5.  
Cordelli F., p. 28, 77.  
Costa C., p. 21-22 ; 151.  
Coviello M., p. 100.  
Dalla L., p. 132-133.  
Dante, p. 4, 5.  
De Angelis M., p. 77, 99.  
De Gregori F., p. 134.  
De Rose A., p. 101-102.  
Di Francesco T., p. 94-95.  
Di Lallo L., p. 8, 110-111 ; 182-183.  
Di Raco A., p. 28, 39-40.  
Duchamp M., p. 111.  
Eco U., p. 12, 107.  
Feltrinelli G. G., p. 11.  
Fo D., p. 8.  
Fonlo G., p. 12.  
Fouque A. & R., p. 11.  
Frabotta B., p. 107, 124-125.  
Galante P., p. 8.  
Galeno G., p. 103.  
Giuliani A., p. 11.  
Gramsci, p. 77.  
Granarola C., p. 57.  
Greppi C., p. 65-66 ; 159-160.  
Guglielmi A., p. 9, 11.  
Hausmann R., p. 52.  
Lanuzza S., p. 85-86.  
Leopardi, p. 4, 5, 6, 8.  
Lolini A., p. 28, 29, 34-35, 79-80 ; 153-154, 164.  
Maggioni M., p. 90 ; 168.  
Magrelli V., p. 78, 104-105, 107-108.  
Malerba L., p. 8, 22, 108.  
Maraini D., p. 9, 28, 29, 36-37, 117-118 ; 172-173.  
Marinetti, p. 4.  
Montale E., p. 5, 7.  
Morante E., p. 7.  
Mussapi R., p. 71-72 ; 178-179.  
Niccolai G., p. 44, 49.  
Nigris I., p. 77.  
Nuccetelli M., p. 127.  
Oliveto L., p. 129-130 ; 180-181.  
Orengo N., p. 70 ; 177.

- Osti M., p. 50.  
Pagliarani E., p. 7, 11, 14-15, 77, 135.  
Paolini A., p. 8.  
Paris R., p. 8, 46, 77, 91-92.  
Pascutto G., p. 8, 112-114.  
Pasolini P. P., p. 4, 5-8, 28, 29, 30-32, 46, 89 ; 136-138.  
Pavese, p. 4, 5.  
Piemontese F., p. 46, 53.  
Pietrangeli P., p. 128 ; 148.  
Pleyne M., p. 11.  
Porta A., p. 11.  
" Radio Alice ", p. 7.  
Ricci R. G., p. 29.  
Rimbaud, p. 4, 82.  
Riva V., p. 12.  
Sanguineti E., p. 4, 6, 11, 16-17 ; 145-146.  
Scartagliande G., p. 96-98.  
Sitta C. A., p. 12, 51-52.  
Spatola A., p. 11, 23-24, 44-46, 47-48 ; 142-144.  
Svevo, p. 5.  
Terminelli P., p. 77.  
Testa L., p. 93.  
Toti G., p. 45-46.  
Ungaretti, p. 4, 5.  
Vassalli S., p. 8, 11, 12, 25-26, 46, 57, 73-74, 76 ; 149, 175-176.  
Vegliante J. C., p. 12.  
Voller R., p. 81-82.  
Zanzotto A., p. 4, 7.

**Iouri Tynianov :**  
**Le vers lui-même**

**Mitsou Ronat**

Collection 10/18, U. G. E., 1977

Traduit du russe par Jean Durin, Blanche Grinbaum, Héliène Henry,  
Danielle Konopnicki, Valia Ouvrier, Annie Sabatier,  
Monique Slodzian, Danielle Zaslavsky.

Traduction des poèmes et coordination : Yvan Mignot.  
Présentation par Léon Robel, Yvan Mignot, Henri Deluy.

Tynianov, notre contemporain : voilà vraiment l'impression première et continue que nous impose la lecture de ce *Problème de la langue du vers*, jusqu'ici inédit en français. Découverte, et aussi redécouverte d'un Tynianov qui, le premier à avoir mis en question la frontière entre littérature et théorie, avec ses *fictions exploratoires*, ne se laisse pas réduire à un structuralisme a-historique.

La modernité du livre tient à la place centrale que Tynianov accorde au *rythme*, tant pour la phonie que pour la sémantique du vers. En effet, pour lui le rythme est pluriel, et ne s'identifie pas avec un « en plus » poétique à étudier séparément et en fin de commentaire critique : c'est le *principe constructif* même du vers, à percevoir dans la dynamique d'une interaction constante entre facteur dominant et facteurs subordonnés (ou secondaires) :

« La perception d'une forme est toujours, ce faisant, la perception du flux (et, par conséquent, du changement) du rapport entre le facteur constructif dominant et les facteurs subordonnés... Le flux, la dynamique peuvent être pris en soi, comme moment pur. »

La première grande rupture opérée par Tynianov avec la stylistique traditionnelle consiste à rejeter de la poétique toute base physiologique, acoustique, phonétique, articulatoire. Il est vain d'attendre d'une étude d'enregistrement, ou de l'aisance à prononcer, la vérité de la forme poétique. La spécificité de la poésie est ailleurs, et n'est pas réductible à ses réalisations. Tynianov le démontre à l'aide d'un exemple, celui de la *pause* (phonétique) qui n'est en rien comparable avec le blanc ou le pointillé laissé par le poète pour remplacer trois vers d'un quatrain situé dans une suite de strophes. *L'équivalence* rythmique dans ce cas est indifférente à la suspension de la voix qui lit le poème... *L'isochronie* n'est pas un concept de la théorie poétique. En 1923, Tynianov fait pour la poétique ce que Jakobson fera pour la phonologie : l'abstraire de la phonétique.

Et l'Histoire est, contrairement à bien des approches poétiques qui ont suivi, fondamentale pour comprendre la *dynamique* de la poésie (ou de la prose). Le concept d'*automatisation* ne peut pas se définir hors l'Histoire. Une forme naît, bouleverse les systèmes poétiques présents, puis à force de s'écrire, s'épuise et s'*automatise*. L'innovation ne s'apprécie que dans ce cadre général. La même innovation, à un moment donné, peut passer inaperçue, et plus tard, être reçue comme un bouleversement essentiel :

« Le moment le plus important n'est pas celui de l'introduction d'un quelconque facteur en soi, mais bien le moment de la nouvelle interaction. »

Dans cette perspective, l'analyse donnée par Tynianov du vers libre est tout à fait prophétique, elle coupe court à beaucoup de naïvetés :

« Ainsi le vers libre que l'on considère comme un « passage à la prose », est en fait une mise en avant extraordinaire du principe constructif du vers, car il est justement donné dans un objet étranger, non spécifique. »

En effet, pour lui *le rythme n'est pas réductible au mètre* : il est l'interaction de tout, aussi bien du mètre que des constructions syntaxiques dont il signale l'importance dans sa définition de l'enjambement.

La seconde partie du livre est sans doute celle qui importait le plus au Tynianov de l'époque. Elle traite des rapports du rythme et de la sémantique du vers. Elle s'appuie sur un axiome principal, souvent oublié des philosophes :

« Le mot n'a pas de signification unique. C'est un caméléon. »

Si l'on peut souvent définir un « trait principal » attaché à un élément lexical, la poésie joue le plus souvent sur l'ensemble et la combinatoire des *traits fluctuants*. Là, l'ennemi n'est plus la phonétique, c'est la théorie de l'image de Potébnia. En effet, le mot ou l'image en soi n'existe pas, d'où le second axiome :

« Le mot hors la proposition n'existe pas. »

Ce qui est dit de la langue s'affirme davantage en poésie, car dans le vers, en tant que membres d'unités rythmiques :

« *les mots établissent entre eux des relations de position.* »

Voilà ce qui explique la possibilité combinatoire des traits fluctuants : la cohérence rythmique inhérente au vers, ce *mot total* selon Mallarmé, où les mots réagissent les uns sur les autres

comme de « virtuelles traînées de feux sur des pierreries ». Tynianov étaie sa démonstration à l'aide de nombreux exemples, très judicieusement traduits par Yvan Mignot.

Le livre dans son ensemble témoigne de cette extraordinaire stimulation intellectuelle des années 20 en URSS que rappellent, dans un grand entretien introductif, Léon Robel, Henri Deluy et Yvan Mignot. Ces trois spécialistes nous font revivre l'atmosphère de L'OPOIAZ et du Cercle de Moscou, et nous expliquent le pourquoi de cet aveu de Tynianov :

*« S'il n'y avait pas eu la Révolution, je n'aurai pas compris la littérature. »*

Préface au livre :  
"Problème de la sémantique du vers"

Iouri Tynianov

L'étude du vers a fait, ces dernières années, de grands pas ; c'est une recherche qui est sans doute appelée à se développer pour, dans un proche avenir, constituer une véritable discipline. Pourtant elle a été conquise il y a relativement peu de temps.

L'étude de la sémantique (science qui porte sur la signification des mots et des groupes de mots, leur évolution et leur changement, dans la poésie) est jusqu'à présent tenue à l'écart de ces recherches.

Le dernier événement significatif dans ce domaine a été la *théorie* de l'image, représentée essentiellement par Potébnia. Les imperfections de cette théorie sont maintenant plus ou moins évidentes (1). Si l'*image* peut être aussi bien une expression du langage parlé qu'un chapitre entier d'« Eugène Onéguine », on en vient à se demander ce qui fait la spécificité de l'*image poétique* (2).

Pour Potébnia cette question n'existait pas. Cela venait du fait qu'il avait fait basculer le centre de gravité en dehors de telle ou telle *construction*. Toute image, toute œuvre poétique coïncident en un point : l'*idée* qui est au-delà de l'image ou de l'œuvre. Ce point X laissait un large champ aux spéculations métaphysiques en x (3). En fait on balaie ainsi subrepticement le *dynamisme* de la poésie : si l'image mène à X, ce qui est important ce n'est pas le déroulement de l'image (ni l'image elle-même), mais cet X concomitant (simultané). Cet X est hors l'image ; par conséquent de nombreuses images (autant qu'on veut) peuvent coïncider dans cet X.

Potébnia paie ainsi sa sortie de la construction : chez lui des phénomènes de constructions diverses, — langue parlée et vers (4) —, se trouvent mêlés en une seule chose, et en se mêlant ne s'expliquent pas l'un l'autre, mais se gênent et s'obscurcissent.

La théorie de Potébnia a succombé à cette contradiction. Après lui l'étude du sens du mot poétique s'est faite à tâtons. C'est du même vice, — l'ignorance du moment constructif, du moment de la *construction* dans la langue —, dont souffre une autre tendance parmi celles qui aujourd'hui vont à l'aveuglette et qui étudie le sens du mot poétique du point de vue de la conscience linguistique individuelle du poète (5). Suivre les associations psychologiques, l'enchaînement des groupes de mots chez tel ou tel poète et donner cela pour une étude de la sémantique poétique, ne peut être fait, de toute évidence, qu'après avoir substitué le poète à la poésie et en supposant qu'il existe une conscience linguistique individuelle stable, à un seul constituant, chez tel ou tel poète, conscience qui ne dépendrait pas de la construction dans laquelle elle se meut. Mais la conscience linguistique peut être différente en fonction de

la *construction* dans laquelle elle se meut. L'enchaînement des images chez tel ou tel poète sera tel dans certains genres, différent dans d'autres, tel en prose et autre dans le vers.

Le présent travail tente d'étudier les traits spécifiques du sens des mots en fonction de la construction en vers.

C'est pourquoi à l'abstraction du « mot » j'oppose le « mot dans le vers », mot concret, et rejette la notion floue de « poésie », notion qui en tant que terme a réussi à prendre une coloration normative et à perdre son extension et son contenu réels ; je la remplace par l'une des catégories constructives fondamentales de l'art du verbe : le vers.

Dans le premier chapitre j'élucide le facteur constructif du vers qui met en forme (ou plutôt déforme) les autres.

Le second chapitre touche l'essence du problème, à savoir les changements spécifiques du sens du mot, changements qu'il subit sous l'influence du facteur constructif du vers.

Mon travail a été terminé durant l'hiver 1923. Depuis plusieurs livres et articles ayant trait à son objet sont sortis. Ils n'ont été utilisés que partiellement.

J'ai lu certaines parties de ce travail à l'Opoiâz et à la Société pour l'étude de la langue littéraire de l'Institut russe de l'Histoire de l'Art dont je remercie les membres qui ont pris part à sa discussion.

Je dois une gratitude particulière à S. I. Bernstein pour ses indications et ses conseils précieux.

Je dédie ce travail à la société à laquelle il est étroitement lié :

à l'Opoiâz.

Publié dans : TYNIANOV. POETIQUE. HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE. CINEMA. Ed. « Naouka », Moscou, 1977.



Il s'agit là de la première variante de la préface à « Problème de la langue du vers » (1924).

Voici, résumées, les notes que l'on trouve dans l'édition qui vient de paraître :

(1) C'est Victor Chklovski qui le premier a critiqué la théorie de l'image avancée par Potébnia et lui a opposé la notion de construction (*postroiénié* chez lui, *konstrouktsia* chez Tynianov), ceci dès 1919.



(2) Allusion à l'analogie entre mots et œuvre littéraire, chez Potébnia. Cette analogie est à la base de sa théorie de la création. A la forme externe du mot (le son articulé) correspond la forme de l'œuvre poétique, son incarnation en mots ; à la forme interne correspondent les images de l'œuvre (caractères, événements) qui, comme dans un mot, ne sont pas contenu, mais signe ou symbole. Le contenu, représenté par l'image, constitue le troisième élément de l'œuvre ; son analogon dans le mot est la signification lexicale.

(3) Allusion à l'exposition symbolique (X, A, a) de certaines thèses de Potébnia, portant sur la signification de l'image poétique, ses composantes, son contenu, etc.

(4) Pour Potébnia il n'y a pas de différence entre mot dans le vers et mot en prose, il parle en effet de « mot poétique » et de « mot prosaïque », chacun vivant sa propre vie ; l'un et l'autre pouvant exister dans tout type de discours, que celui-ci appartienne au vers ou à la prose. C'est pourquoi « le rythme, le mètre, la consonnance » ne sont pas pour lui essentiels à la poésie. La conception psychologique de Potébnia mène ses élèves (Gornfeld, Ovsianiko-Koulikovski) à l'« état d'esprit personnel » du poète, à son « univers spirituel », à la « psychologie de la création ».

(5) Polémique avec Vinogradov qui affirmait que la « pénétration de la conscience poétique individuelle » est « la condition nécessaire de l'analyse linguistique » (« Sur le symbolisme d'Anna Akhmatova », 1922).

*(Traduction et note Yvan MIGNOT.)*

## Notes et informations

JACQUES ROUBAUD : *Autobiographie. Chapitre dix. Poèmes avec des moments de repos en prose.* Ed. Gallimard.

Ce qui frappe à la lecture d'*Autobiographie, chapitre dix*, c'est la jubilation, au sens quasi-étymologique : le cri de joie, mais aussi l'appel... on sent une joie très grande à l'écriture de ces textes, et une joie contagieuse, la lecture est comme contaminée par elle et, pris dans ce tourbillon de vie qui l'entraîne et le roule, il vaut mieux que le lecteur prenne son souffle avant la lecture, après, il n'est plus temps. C'est là, certainement, une des raisons d'être du titre : l'écriture comme mode de vie ou du moins comme une des voies d'approche de la vie, un chapitre parmi d'autres ni moins, ni plus, important : l'écriture comme vie même. D'où ce torrent, cette force qui entraîne, ne s'épuisant jamais mais au contraire semblant recouvrer énergie dans une perpétuelle invention. Roubaud joue ici des difficultés, s'amuse à multiplier les embûches et à les dépasser. D'une virtuosité stupéfiante il fait éclater en tous sens les formes poétiques, multipliant les clins d'œil, les signes de connivence, jouant des citations, manipulant des textes, les « truquant », faisant siens les textes des autres — et l'on pourrait presque ici jouer au jeu des « mille francs » : d'où vient ce texte ? de Cendrars, d'Eluard, de Reverdy, de... ? lecture-écriture-vie se mêlent et s'accouplent —, usant d'un humour sainement corrosif qui décape les tics d'écriture à la mode :

« 67/La poésie est un steamer. j'embarque sur les vagues sourdes comme les empereurs. géodésiques ! fuseaux horaires ! tranches de terre pour être dévorées en famille ! orangegagarine lavée de bleu-éluard. »

multipliant les voies d'approche de la langue dans une volonté d'user pleinement de tous ses possibles, en quelque sorte de l'emporter hors d'elle-même, la rendre plus...

« 98/l'objectivité poétique n'existe que dans la succession des explosions du temps fruits toujours mûrs pour la mémoire. »

mais sans la prétention sérieuse et triste qui trop souvent caractérise les œuvres qui se veulent de laboratoire car l'humour est constamment présent, multipliant les « pieds-de-nez », interdisant au lecteur toute interprétation qui pourrait lui sembler épuiser — et ainsi appauvrir — la lecture, c'est une perpétuelle invite à relire et, dans le sourire, à douter de sa lecture :

« 197/PROSE QUARANTE-QUATRIEME

Note de l'éditeur : cette prose manque dans le manuscrit. Algernon D. Clifford et Octave de Cayley, dans leur livre récent sur « l'autobiographie » (L.N.I.T. Press, 1976), indiquent que le titre de cette prose devait être : prose du calendrier... »

Ici, d'ailleurs, on ne peut, sans caricature, parler de laboratoire. Il n'y a pas rupture entre un en-dehors et un en-dedans de la langue, l'écriture ne se donne pas qu'elle-même comme but :

« 256/FRAGMENT DE L'EXTRAIT DE LA PREFACE

En commençant à écrire ceci, qui s'inscrit maintenant sous le titre d'*Autobiographie, chapitre dix* (je n'en disposais pas alors), j'avais l'intention de rassembler, en quelques pages denses mais

sensibles, à l'usage des générations, la somme d'impressions, d'expériences, d'aventures à la fois biologiques, morales et, le dirai-je, méthodologiques, qu'un homme de mon âge, arrivé à un certain moment de sa course, dans un siècle comme le nôtre, ne peut manquer d'avoir accumulées en lui-même, prêtes à être déposées et ordonnées sur le papier, dans un vêtement narratif adéquat... »

Elle a une épaisseur, une pâte, elle s'étend, déborde le livre, vit. Il faudrait alors tout citer, ce livre est un foisonnement. On était déjà habitués à la richesse des recueils de Roubaud, celui-ci ne décevra pas, il porte, entre autres attentions, un émerveillement passionné au monde :

« 172/Ce monde, tel que je le connais, est chaotique de naissance et lacunaire de profession. Kepler, pointant par erreur son microscope électronique sur la nébuleuse du cygne, fut étonné de découvrir un puceron parmi les roses de la concierge : l'astronomie moléculaire était née.

Quant à moi, s'il m'arrive, tel Lebesgue, de contempler un mur de briques, ce n'est pas, croyez-moi, pour inventer une nouvelle intégrale qui porterait mon nom, mais simplement qu'il s'y étend ce matin un gramme de soleil... »

Feignant de ne parler que de lui, Roubaud nous parle du plaisir de vivre, de la joie de tous les instants. Un livre de chevet ?

« 76/

Nous arrivons bien avant l'aube  
une crique de montagnes

velours

une voile triangulaire  
déluge de l'indigo

extrêmes »

J.-P. BALPE.

PIERRE LARTIGUE : *Demain la veille*. Supplément *Action Poétique* au n° 69.

Dans cette veille, celle qui succéderait peut-être aux rêves si l'on voulait bien s'éveiller, laissant cette lucidité à des moments autres, Pierre Lartigue s'adonne aux plaisirs troubles du rêve, à l'étrangeté hallucinante de ce monde qui, lié au monde quotidien par tant de métastases, lui est pourtant tellement étranger et, comme un cancer — mais un cancer qui n'est ici nullement redouté puisqu'on y trouve au contraire certaines satisfactions — le parasite. Voilà en quelques sortes comme une revendication du droit à s'oublier, à être ce vieux forestier qui ouvre le recueil :

Nous descendions sous le soleil en guerre  
comme Orphée pas à pas  
ce n'était pourtant pas l'enfer  
je te revois de pierre en pierre  
j'entends ton cœur le tremblement  
White horse Old forester  
et le bruit que fait près des tempes le sang

« Cada sol » écrivait Luis de Gongora  
« Cada sol repetido es un cometa »

(vieux forestier)

à se perdre dans des paysages flous et sensibles. Lartigue ici est envahi  
de nuit :

« nuit décembre où je descends  
comme on aime par moments »

(faveur de la nuit)

« Toute la tendresse du monde est une boutique  
de braise et d'eau chaude à cinq heures du  
matin »

(Nord II)

elle est ce lieu où le matin reste en attente. La veille révolue, le matin  
n'est pas encore là portant l'éveil, elle est ce lieu confus et sensuel prêt  
pour les venues au jour :

« demi jour où le sang remue  
ses anémones ses ouïes  
moitié d'orange double coupé d'autres viendront »  
(Sud)

ce temps privilégié où l'importance des choses s'apprend à devenir bien  
relative :

« corsage  
soie  
frippée  
qui pourrait  
sourire  
de  
pareilles  
peintures  
au fond du fossé »

(presque rien)

sans pour autant que s'y oublie totalement l'urgente présence du monde  
(Songe et mnsonge de Franco).

Sous le ciel au carré comme une grande nappe bleu noir tendue avec des  
chettes en argent (les étoiles) — débris d'ab- pointes de four  
âges nocturne du théâtre sans ses Giulias -illes ou miettes de pain dur  
antes reviendrait pâle déchiré s'asseoir — dans le tap-  
ses Suzanne Bersabée à neuf  
heures tap-  
celui qui s'engouffra comme  
un furet

(Hommage à Ferrante Palla Vicino)

Le demain est aussi inscrit dans la veille et le rêveur, malgré l'urgence de  
ses songes — peut-être même, grâce à eux — ne cesse ainsi d'être veilleur.

J.-P. BALPE.

ARMAND RAPOPORT : *Toiles d'Ypres*, Editeurs Français Réunis.

Un beau livre, que celui d'Armand Rapoport, ces *Toiles d'Ypres*, publié  
aux Editeurs Français Réunis, dans la collection « Petite Sirène ». Livre  
grave et d'une rare diversité. Un peu comme les enfants quand ils frappent  
du pied la terre, pour s'envoler, et ça ne réussit pas toujours ! C'est sans

doute ce qui rend poignant et lumineux le ton de ce livre dont chaque poème mêle paysage, oubli et voix :

« Un matin comme une chorale d'enfants  
ou le chant des neiges »

Quel enchevêtrement presque désespéré d'enfance, de larmes après avoir trop ri, et l'inverse, et pas même le rêve ou la mémoire, mais leur écho, une espèce de second degré : « nous avons vu / comment une couleur se déprimait / immobilisait son chant en sa mémoire / s'étranglait jusqu'à perdre le goût / de la ligne ou de la tendre courbe. »

Le déroulement, je devrais dire le déchirement du temps, s'inscrit sur la toile et sur les mots qui, et peut-être est-ce là l'essentiel, ne font pas qu'un. Il y a dans ce livre qui chaque fois frôle l'apprendre à voir — apprendre à dire, il y a, chaque fois, entre l'image et la langue un gouffre que le poète tente de conjurer par tous les moyens : bric à brac, fables, savoir : « Les mots / s'appuient parfois / sur des béquilles sombres laissant / aux femmes comme une science rurale / une démarche encore plus hésitante / à travers des alphabets fragiles. » Et le poète ira même jusqu'à crier « Comment ne plus savoir ! » Il est là, le monde, le gouffre qui colle aux doigts : « profit et mort », les charniers, la lutte et la tendre lumière des femmes. Mais ce qui galopait presque en tous sens dans les précédentes élégies d'Armand Rapoport, est ici tenu fermement, épuré. Entre le signe du visible et celui du langage, de ce bris-à-brac parfois à la limite du supportable, naît le poème le plus contemporain qui soit : l'indicible tendresse, une manière d'être droit, de croire et croire et croire au monde comme ceux qui tombent face aux bourreaux, et la vie, la vie sans cesse victorieuse, « la poésie comme la paix nécessaire ».

BERNARD VARGAFTIG.

## ALAIN LANCE : LES RÉACTIONS DU PERSONNEL — Les Éditeurs Français Réunis — Collection Petite Sirène.

Individuel autant que collectif, intérieur autant qu'extérieur, secrètement privé autant que public dénombrablement, quel mot est plus ambivalent que personnel ? Cette définition double, outre qu'elle sous-entend que ce qui est premier, fondamental, c'est « l'entreprise », histoire et vie au jour le jour, cette dualité propre indique en un sens, le plus apparent, l'appartenance du privé au public, de l'intime à l'ensemble, et dans l'autre sens, seul profond, l'existence de l'ensemble en tant qu'intime et du dénombrable en tant que secret : le personnel ne saurait parler que personnellement — ce qu'au jour le jour vit le collectif, c'est l'individuel et ce n'est que lui qui peut en vérité le dire. Et que signifie, ici, que ce qui est dit soit défini comme réaction, sinon que la parole est inhérente à son principe et que non seulement le fondamental est sous-entendu, mais que jamais il ne sera dit ? Voilà qui se situe hors du propos, si révolutionnaire se rêverait-il, de toute parole qui se dirait celle-là même de l'histoire en son action, voilà qui donne congé à toute poétique illusion d'intervenir directement dans ce qu'on pourrait appeler le processus historique primaire : ainsi taire le fondamental se propose-t-il ici comme un paradoxe du réalisme. Il n'y a réellement à dire, à chaque instant de l'histoire, en chaque point de son processus, que son double effet sur l'homme et le monde et ceci non pas en tant que rapport de l'un et de l'autre à ce même instant dit, mais à travers la relation de l'un à l'autre en un même instant tu : la double présence au présent, l'un réagissant sur l'autre et l'autre à l'un, la rencontre en un point, non pas en tant que producteurs, mais en tant que produits du tout,

non pas absolus en quelle pleine clarté, mais parcellairement, mais obscurément relatifs, le contact à vif de l'homme et du monde où s'expérimente, où se révèle une temporaire, une totale relativité, tel est, ténu, sensible, abondant, le seul lieu du vrai. Serait-ce n'autoriser que la seule poétique alors de non-intervention ? C'est, ce titre et ce livre, ironiquement et lucidement, c'est pour la première fois avec cette cohérence en notre poésie, avec cette acuité, c'est l'évidence à double sens que si poétiquement la parole, à partir de ce qu'on appellera le processus historique secondaire, est nécessaire intervention, celle-ci n'est jamais en réalité qu'indirecte.



Cette poésie est cristal qui se forme au point d'intersection de l'homme et du monde et les relie ainsi l'un à l'autre à l'instant même où l'un et l'autre accusent le même coup réel de l'histoire : il n'en est pas de plus probant, plus simple exemple, et peut-être plus beau, que ce poème écrit à la fin de la guerre du Vietnam (et la date entre parenthèses est moins manière de dire que de taire l'acte historique même) :

Ce matin dans l'atlas  
J'observe ce pays  
Allant comme tant d'autres  
De l'ocre jusqu'au vert

Ce matin deux syllabes  
Changent avec les rivières  
Le ciel est traversé  
D'oiseaux tout simplement

Un pont frêle a tremblé  
Sous le pas d'un enfant  
Ce matin j'ai jeté  
Les journaux de la guerre

*(Premier mai 1975)*

Une pareille harmonie est l'exception : la règle est que la relation soit désaccord, douleur, rage et grincement — la règle est le cristal cruel. L'essentiel reste néanmoins que la parole, en tant que réaction seconde, est toujours double désignation du vivant en un monde et du monde en lequel il vit, l'autre sans l'un jamais, l'un jamais sans l'autre. Objet pur, le monde ne peut l'être et quand il semble même avoir sa propre loi, son propre sens, le sens qu'il tient n'apparaît qu'à travers sa confrontation à l'humain, même quand il a cette formidable énormité de la nature — et quelle gaieté, quelle malicieuse libération, ce rire lilliputien sur l'âme érotique de l'inanimé :

Orteils monumentaux fesses  
Roses et bosses granitiques  
Comment trotter sur ces rondeurs  
Et prendre la mer au tragique

L'homme à son tour ne peut pas être pur sujet, maître absolu de sa vérité propre, et ceux qui croient, ceux qui croyaient dans l'élan de jeunesse, à l'instant favorable, ont tous fini par le savoir, l'homme non plus n'est pas à prendre au tragique — et quelle dérisoire et triste raison que l'illusion usée au long des jours, banalement râpée :

On achevait une guerre les flics soufflaient un peu  
Plus rare était la banque plus humble la canaille  
Les amis de ce temps je les vois presque plus  
Ils me saluent parfois sur le blanc des musées  
D'un mot de méridien d'un mot de lassitude

Tant va le cri dans l'air qu'à la fin il s'efface

Ni dans le purement subjectif, ni dans l'objectif pur, ni dans le moi, ni dans le non-moi, nulle évasion, nulle part, ni dans le passé, ni même dans l'avenir. Le présent est malheur, le malheur est lutte, est espoir, mais si l'espoir ne demeure pas lutte et malheur, s'il s'évade, il est cet avenir qui tout autant que le passé est illusoire : au regard du présent, seul réel, avenir et passé, fonction indentique, échangent leurs légendes, et l'avenir se fait élégie, le passé utopie.

Un jour l'automne lavera l'horizon  
Révélera le mont où la flèche du juste  
Vibrant bien plus haut que les plus hautes neiges  
Mais la pluie d'aujourd'hui fouille la fange urbaine  
Clôt la fenêtre engluée le regard  
Des hommes qui attendent en mordillant des graines

Primat du présent, primat de malheur et de lutte, et toute absence est risque d'impuissance et d'échec, tentation mortelle : avenir et passé ont fonction d'absence — et dire l'absence a nom chanter.

L'avenir  
Je mâchonne

Si je chante  
Je perds mes dents

Sans jadis ni plus tard, sans dehors ni dedans, sans absence aucune — au présent, du présent, quelle poésie l'est davantage ? A-t-elle soudain l'air d'être ailleurs, semble-t-elle parler pour le seul plaisir, ce n'est qu'une manière encore de réagir, d'être présente — et dans ces parfaites fatrasies, faites en cinq-sept, fidèles à leur première vocation satirique, il n'est question, comme partout, que de peur, de frappeurs, de marchands, de gros coquins, d'appétit voraces et d'histoire en tranches, il n'est dit, comme partout, que le même aujourd'hui. Rien n'étant réel, rien n'est-il possible hors de ce présent, de ce face-à-face, de cet affrontement monotone où l'homme et le monde ont destin lassant de se reconnaître, interpellation désespérément de violence, de décision, de cruauté, répétition sans progression, « escalier plat » ? S'il existe une issue « avec nous », pluriel mobilisé, nous de cette manifestation, par exemple,

Ouvrant dans la ville  
Un nouveau passage

ce nous n'est rien d'autre, espoir réellement, qu'une nouvelle « réaction du personnel » : tout possible est présent encore issu du présent, du malheur en lutte.

Lutte — ici finalement c'est le maître-mot, non que la parole y fasse explicitement de la lutte son thème et son chant, mais parce que la lutte est ce qui fait que cette parole en tant que telle existe : ici le présent dont naît la parole est sauf exception, même s'il est face-à-face apparemment neutre (et la description la plus simple est encore affrontement, le calme sourde hostilité, le bercement de la mère « à coups de poing »), la relation entre homme et monde est expérience perpétuellement d'un

corps-à-corps antagonique (et comment ne pas se demander en quelle blessure originaire, en quelle naïve angoisse a source une telle poétique du qui-vive ?). Et née ainsi de l'antagonisme essentiel, la parole n'a de vérité qu'antagonique et dit cette vérité et ne dit d'autre rien : ce qu'elle se signifie est dans un sens interdiction, dans l'autre obligation — son impossible dans un sens et dans l'autre son seul possible. Interdiction de dire, on l'a vu, le fondamental, de se vouloir pour vérité non pas le conflictuel mais sa causalité, interdiction d'être mensonge — obligation de ne rien taire, obligation réactivement de tout dire du conflit présent, même l'instant passif, l'à-quoi-bon, le dos-à-dos, même la tristesse :

La tristesse n'a rien à dire  
Elle parle quand même  
Mais toujours d'autre chose  
Cordes tendues dans l'espace  
Vidé par la querelle

Impossible, on l'a vu aussi, de dire l'intériorité pure ou la pure extériorité, le monde sans l'homme ou l'homme sans le monde, impossible, et chaque mot, chaque image en produit la preuve, impossible chant, si chanter, c'est dire une absence en tant qu'objet ou que sujet qui est absolument — le seul possible, impitoyable relatif, confrontation sans nul répit, monde et son homme entre les pattes, homme et son monde entre les dents, le seul possible étant de dire le seul réel : l'interprètent antagonique. Au vu de tout ce qui n'est pas dit, de tout ce qui ne peut ici se dire, on ne pourrait que par aveuglement parler de modestie et de pudeur, dresser l'état des qualités, quand c'est du principe même d'une poétique en fait qu'il s'agit, quand ne pouvoir rien dire ainsi, ce n'est que pouvoir tout dire autrement : l'un sans l'autre rien, l'un à l'autre affrontés tout entiers, la parole ici qui dit l'homme et le monde en leur seule rencontre est, vulnérable, infaillible, une parole qui de l'un et de l'autre dit tout, mais sur un mode autrement vif, mobile, à coups brefs, juste au point sensible, ironie, humour, sarcasme, essentiellement dynamique vérité, tendresse armée. Impossibles, en effet, l'homme et le monde ne le sont pas l'un sans l'autre seulement, mais encore, en un autre sens, l'un avec l'autre, et ni constat d'échec, ni appel au refus, désinvolture ou crispation, dire à la fois une vie humaine, une vie qui ne soit pas cette « vie marchandée », impossible à ces hommes en un tel monde et ce monde impossible avec de tels hommes, c'est obstinément, fidèlement, dire au présent le seul réel possible et le seul possible réel : la lutte — et la poésie que voici n'a nullement besoin de faire de cette lutte une haute raison : pour la dire, il lui suffit d'être.



Intensifier l'antagonique, accentuer le possible, est-ce une chance, en son mode indirect, que seule aurait cette poésie ? Il y a la rivière, il y a le saule, entre l'un et l'autre un contact et voilà que la feuille est griffe et la rivière eau modifiée :

Quelques signes demeurent  
Sur le grain du papier  
L'eau n'est plus la même  
Sous la griffe des saules

Brecht voyait la littérature intervenir dans l'idéologique : en réalité n'est-elle pas, plus secrète et peut-être plus décisive, une intervention dans l'imaginaire ? Ici, à cette parole qui n'est qu'antagonique et ne dit que ce qu'elle est,



qui le dit. « Bribes à bribes/A bout de bras », cette écriture est conquise sur le morcellement. Rejonction toujours à refaire, impossible, infinie. Qui doit compter avec le retour toujours possible de la mort première, du silence premier. Quand le & cohésif bascule à nouveau vers le discontinu : « et se taire si épars ». Cette menace est sans doute ce que connote la meute :

« Ils galopent le métal  
Les falaises les flambeaux  
Comme si toute durée  
Se précipitait sur moi »

Bouffées d'angoisse, quand le monde redevenu hostile est rendu à son incohérence première. Intense, dramatisé, le sentiment de l'inquiétante étrangeté du quotidien :

« Réalité sans équilibre  
les choses  
Se couvrent de poils  
De miroirs inexplicables (avec leurs hottes et la maison pluvieuse) »

Dans un espace-temps « désassemblé », où les « aiguilles » parfois « se perdent », cette écriture écrit pour s'orienter. Aussi est-elle quête, anxieuse, d'identité. A la recherche de tous ses visages, qu'on cherche à fuir tout aussi bien. Elle veut reconstruire son visage enfant (d'être encore sa propre enfance/sur les arbres père et mère) et jusqu'aux visages possibles (« comme si j'avais brûlé/au milieu des enfants juifs/ou que j'aie cloué pour fuir/sur ma porte un autre nom »). Elle a besoin du miroir, car c'est l'autre qui vous renvoie votre image :

« J'ai beau fuir mes ressemblances  
Tu t'avances  
Tout au bord »

Dans la recherche de la ressemblance/dissembance, on retrouve le double aspect du &. Les autres & moi (p. 22-23). Et surtout : l'autre & moi. Et clame, émeute, émoi.

Le poème de Vargaftig ostensiblement, avec provocation, est poème d'amour. Il ne cache pas d'où il s'écrit, de quelle rencontre : « D'entre toi d'entre les mots/Et les caresses. » Le corps de femme est déjà corps-langage, avec ses signes à déchiffrer : « une phrase entre tes jambes », « un proverbe sur tes hanches ». La rencontrant c'est lui-même et son autre, son propre visage féminin, qu'il rencontre. Je suis frappée par la marque du judaïsme, plus insistante que dans les précédents recueils. « Quelquefois je prends ta place/Sur tes ongles sur ta porte » : est juif un certain rapport à la bisexualité, quand tout couple humain véritable, visage échangé, répète l'union de Dieu et de sa part féminine, sa Shekhina. Donc une certaine manière de dire l'amour : où l'homme éprouve qu'il est double et divisé, & : recherche de l'(impossible ?) unité.

La quête d'identité, la quête de vérité, est avant tout une quête du nom, et cela est juif encore (tradition, où ce que la révélation escompte atteindre, c'est le vrai nom de Dieu, son vrai sens). Ici faut-il même citer ? « Jusqu'au nom de chaque jour/Dans le signe sur les portes. » Mon nom, ton nom, leur nom. De la quête du nom au pouvoir de nommer.

Le même amour qui divise unit. & : résout sans les annuler les contradictions. Au milieu de son « désordre » ou « paysage dispersé », c'est elle qui l'oblige « vers les mots les plus précis ». Elle vient donner son dernier sens, qui ne supprime pas l'autre, au mot « éclat » : « Quand tu fondes dans l'éclat/De tes signes dispersés. » Ceci dit l'amour fondateur du poème.

Ceci dit la cohésion. Alors « Chaque parcelle/Pareille au temps/Cycles et collines se rejoignent. » Chaque fragment (et les bribes d'un même univers-écriture-Vargaftig) se lie à tous les autres, dans un unique éclat. Brillance donnée au quotidien, à l'humble paysage déchiqueté et sans ordre. Le geste poétique le justifie, par l'« inventaire » et l'« énumération » (« D'un étang et d'un village/Tourbe neige cuivre école »). C'est dire :

« Rien que la réalité  
Mots à mots comme pour vaincre »

« Je ne peux pas choisir ce que je voudrais dire » : c'était une des épigraphes de *Jables*, empruntée à Reverdy. Devise que l'écriture de Vargaftig vient plus que jamais authentifier. *Eclat & Meute* reprend et prolonge ce que posaient les précédents recueils. Le plus beau livre à ce jour publié de B. V. : où la continuité d'une écriture sans cesse en progrès sur elle-même vient gager de son sérieux. Cette écriture a quelque chose à dire, ne déniait pas que le travail opéré dans la langue demeure travail de l'écrivain sur soi. *Wahrhaftig*, fidèle à la (sa) vérité, elle ne peut que rencontrer cette nécessité qui en est l'autre nom.

MARTINE BRODA.

Une nouvelle collection :

## LA RÉPÉTITION

La librairie « La Répétition », centre de diffusion et d'animation d'*Action Poétique*, 27, rue Saint-André-des-Arts, 75006 Paris, vient de créer une collection nouvelle qui porte son nom. Le tirage en est limité à 100 exemplaires numérotés à la main. Diffusion restreinte à quelques librairies. Les lecteurs d'*A. P.* seront servis en priorité dès réception de leur commande (21 F).

*Premier titre paru :*

JEAN-CLAUDE MONTEL : *En Avoir ou Pas.*

*A paraître :*

Lionel Ray, Jacques Garelli, Jean Thibaudeau, Martine Broda, Michel Ronchin, Marie Etienne, Thérèse Bonnelalbay, Emmanuel Hocquard...

Numéros  
disponibles

# action poétique

26. — INÉDITS DE PIERRE MORHANGE - SIX POÈTES ET UN CRITIQUE (*Bellay, Cousin, Della Faille, Godeau, Perret, Venaille et G. Mounin*)... (9 F.)
- 28-29. — RENE CREVEL, numéro spécial. (12 F.)
30. — NOUVEAUX POÈTES HONGROIS, POÈTES DE LA R.D.A. Et : *Sten, Malrieu, Zili, Venaille.* (9 F.)
31. — UMBERTO SABA (*traduction et étude de Georges Mounin*). Et : *Alberti, Enzensberger, R.-F. Retamar.* (9 F.)
- 32-33. — VLADIMIR HOLAN. Et : *Salvatore Quasimodo, Pierre Morhange, René Depestre*... (12 F.)
34. — OU EN EST LE ROMAN ? par *René Ballet, Yves Buin, Claude Delmas*... (9 F.)
36. — LA 1<sup>re</sup> POÉSIE LYRIQUE JAPONAISE. Et : *A. Liehm, A. Barret, P. Lartigue, F. Venaille*... (9 F.)
38. — (*Formule « poche »*) POÈTES POPULAIRES CHINOIS, trad. et prés. par *M. Loi*. QUATRE POÈTES TCHÉCOSLOVAQUES. Et : *Wilhelm Reich, Jouffroy, Faye*... (9 F.)
39. — POÈTES IRANIENS D'AUJOURD'HUI, trad. et prés. par *A. Lance*. Et : *A. Adamov, Biermann, Bialik, Frénaud, M. Regnaut, M. Vachey, F. Venaille*... (9 F.)
40. — PROSES POÉTIQUES. Et : *Celaya, Kirsanov, Bourlitch.* (9 F.)
- 41-42. — « TEL QUEL » et les problèmes de l'avant-garde. Et : *M. Regnaut, B. Vargaftig, H. Deluy, Ritsos.* (12 F.)
44. — (*Nouvelle formule*) DU RÉALISME SOCIALISTE. Et : *Ismaël Kadaré (poète albanais), P. Lartigue, C. Dobzynski, P. L. Rossi, C. Delmas*... (9 F.)
45. — POÉSIE YIDICH, trad. et prés. *Ch. Dobzynski*. Et : *J. Roubaud, J. Guglielmi, A. Lance, M. Ronat (sur M. Leiris), E. Roudinesco (L'inconscient et ses lettres).* (9 F.)
47. — QUEVEDO, ESPRIU, SNYDER — ESPAGNE, LES TOUT NOUVEAUX. Et : *P. L. Rossi, M. Regnaut, A. Garcia, V. Feyder, G. Le Gouic, G. Jouanard, J. Poels, M. Ronchin, B. Govy, C. Pelloux, A. Cru, P. Lagrue, J. Cadenat, Günter Kunert, Karl Mickel, Angel Valente.* (9 F.)

49. — COMMUNE DE BUDAPEST : 1919 — G. Lukacs : *La politique culturelle de la République des Conseils.* — L. Kassak : *Lettre à Bela Kun.* — Moholy-Nagy : *Un scénario.* — S. Barta, G. Illyes, T. Dery. — E. Roudinesco : *Psychanalyse à l'origine.* — A. Jozsef : *Hegel, Marx, Freud.* — C. Dobzynski : *René Char ou la Justesse.* Et : Guillevic, M. Füst, J. Guglielmi, C. Adelen, N. Naderpour, M. Delouze, R. Arnaud, C. Held, A. Raynaud, P. Lartigue... (12 F.)
50. — UNE LITTÉRATURE PERDUE (Problèmes du récit). J. C. Montel, Y. Mignot, M. de Gandillac, M. Ronat et P. L. Rossi (sur J.-P. Faye), Cl. Francillon, Ph. Boyer (sur Robert Pinget) — J.-L. Parant — E. Roudinesco (sur Raymond Roussel). — Walter Benjamin (un inédit sur la « Crise du roman »), N. Leskov. — W. Kuchelbecker — M. Lowry — *Poèmes d'O. Mandelstam, traduits et présentés par Serge Andrieu.* — Et : A. Bosquet, R. Doukhan, D. Grandmont, M. Regnaut, C. Roy, C. Tessier. (12 F.)
- 51-52. — AGITPROP et LITTÉRATURE OUVRIÈRE EN ALLEMAGNE — 1919-1933 et 1947-1972 (sous la République de Weimar et aujourd'hui en R.F.A.). — Poèmes et textes de la fin XVIII<sup>e</sup> et du XIX<sup>e</sup> siècles. Franz Mehring : « L'art et le prolétariat ». — Un manifeste de Grosz et Heartfield — Entretien et poèmes de H. M. Enzensberger — Extrait du scénario de « Kuhle Wampe » de Brecht et Dudow — Chronologie — Biblio-discographie. Et : E. Roudinesco : « Mao Tsé Toung et la littérature de propagande ». Et : Ferenc Juhasz, Cl. Adelen, S. Andrieu et L. Ray. (15 F.)
- Supplément au n° 53. — VIETNAM : *Poèmes de Xuang Huang, Chinh Huu, Hoang Trung Thong, H. Deluy, Ch. Dobzynski, J. Guglielmi, A. Lance, P. Lartigue, L. Ray, M. Regnaut, M. Ronchin, P. L. Rossi, J. Roubaud, B. Vargaftig.* (6 F.)
53. — L'IDÉOLOGIE DANS LA CRITIQUE LITTÉRAIRE : E. Roudinesco — M. Ronat (Chomsky et la théorie littéraire) — P. Kuentz — J. Roubaud — P. Cocâtre (sur M. Blanchot) — J. Attié — M. Ronat (sur G. Bataille) — Y. Boudier (sur P. Macherey) — H. Deluy (sur la notion de poésie) — Entretien avec J.-P. Faye — Poèmes traduits du turc : Yunus Emre, Nazim Hikmet, Ataul Behramoglu. — Et : M. Regnaut. (12 F.)
54. — S. TRETIAKOV : FRONT GAUCHE DE L'ART / RÉALISME SOCIALISTE — JOSÉ BERGAMIN — Six poètes du lycée Chaptal. Et : G. Somlyo, P. L. Rossi, J. Garelli, A. Lance, X. Pommeret, M. Petit, D. Sila. (12 F.)
56. — POÉSIES U. S. A. : L. Zukofsky, L. Eigner, J. Rothenberg, P. Blackburn. — Contre-poésie : Vietnam, Les « Caterpillar », poésie amérindienne traditionnelle. — Hommage à Jack Spicer. — Neruda : poèmes. (12 F.)
57. — CHILI — ANGOLA — ESPAGNE. — La poésie de la Résistance (Pierre Seghers). — Rivière le parricide (E. Roudinesco). — Et : J. Izoard, M. Bénézet, J. Roubaud, C. Dobzynski. (12 F.)

---

Supplément au n° 57. — Alain LANCE : *L'Ecran bombardé.* Poèmes. (10 F.)

---

58. — POÈTES PORTUGAIS. — B. BRECHT : Notes sur son évolution politique (F. Fischbach). — Catharsis, distanciation, identification (E. Roudinesco). — Et : P. Lartigue, L. Ray, B. Vargaftig, M. Ronchin, D. Grandmont, A. Rapoport, C. Fabrizio, E. Ardoin, G. Squires. (12 F.)
59. — PROLETKULT et LITTÉRATURE PROLÉTARIENNE (Russie/URSS : 1905-1934) : un ensemble de textes inédits dans la plupart des pays du monde ; manifestes, éditoriaux, polémiques, poèmes. — De Bogdanov au 1<sup>er</sup> Congrès des Ecrivains Soviétiques — Chronologie — Bibliographie — Entretiens avec Claude Frioux, Michel Pécheux, Léon Robel et Elisabeth Roudinesco — Cahier d'illustrations — POÈTES SOVIÉTIQUES D'AUJOURD'HUI : la toute nouvelle génération. — Et : Maurice Regnaut. (328 pages — 24 F.)
60. — POÈTES HISPANO-AMÉRICAINS. — Et David Antin, H. Deluy, J. Guglielmi, J. Roubaud. (12 F.)
- 

Supplément n° 1 au n° 61. — Claude ADELÉN : *Bouche à la terre* (12 F.)

---

Supplément n° 2 au n° 61. — Joseph GUGLIELMI : *Pour commencer* (15 F.)

---

61. — POLOGNE : les avant-gardes (1917-39), la nouvelle poésie (1945-73). — GERTRUDE STEIN : poèmes (tr. et pr. par J. Roubaud). — L'œuvre poétique d'Aragon (P. Lartigue). — Et C. Adelen, C. Dobzynski, B. Vargaftig, A. Bensoussan, P.-B. Biscaye, E. Fabre, C. Gilbert. (208 p. — 15 F.)
62. — 1975 : POÉSIES EN FRANCE : l'évolution récente de la nouvelle poésie française, des études, des entretiens (la prosodie, le formalisme, la « tripe », l'édition, l'idéologie, etc.) — Et : D. Biga, M. Deguy, J. P. Faye, A. Garcia, J. Garelli, J. Izoard, B. Noël, J. Réda, J. Stéfan. — « Le Français National » — « Les Français fictifs » : entretien avec R. Balibar, D. Laporte, E. Balibar, P. Macherey, M. Pécheux. (200 p. — 15 F.)
- 

Supplément au n° 63. — Mitsou RONAT : *La langue manifeste, littérature et théories du langage* (15 F.)

---

63. — KHLEBNIKOV, MANDELSTAM, LE FUTURISME, L'AKMÉISME, TYNIANOV, MAIAKOVSKY : Poèmes, manifestes, analyses, interventions, positions. — Articles ou entretiens : Hélène Henry, Claude Frioux, Yvan Mignot, Léon Robel. — Aigui, Tsvetaieva, Souleïmenov, Sloutski, Eïkhenbaum, Akhmatova. — 20 pages d'illustrations. — Chronologie. — Bibliographies. — Et : P. L. Rossi, G. Jouanard, M. Ronchin, J.-P. Balpe, C. Lorho, J. Poels, H. G. Kerourédan. — Entretien avec H. Meschonnic. (336 p. — 27 F.)
- 

Supplément au n° 64. — Léon ROBEL : *Littérature soviétique, questions...* (15 F.)

---

64. — TROUBADOURS : Ensemble bilingue (XI<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles), première tentative d'appropriation collective de ces poèmes en vue d'en faire des poèmes de maintenant. — Henry Bataille. — V. Khlebnikov. — Et : J. Roubaud, P. L. Rossi, M. Regnaut, M. Benezet, L. Nagy, G. Timar, J.-F. Reille, F. Buisson, M. Etienne, J.-C. Depaule, A.-M. Jeanjean. (200 p. — 18 F.)
65. — LA CUISINE : Saint Pol Roux, Monselet, Fourier, Mathews, Braun, Snyder, Yurkievich, Klebnikov, Desnos, Gertrude Stein, Cage, Cécile Lusson, Berchoux, Perec et autres auteurs du XV<sup>e</sup> siècle à aujourd'hui, avec toute l'équipe de notre revue, des illustrations de Pierre Getzler. (208 p. — 18 F.)
66. — POETES BAROQUES ALLEMANDS — G. TRACKL — JEAN MALRIEU — Et : J. Tortel, J. Guglielmi, A. Lance, J. Roubaud, J. Daive, C. Carlson, E. Hocquard, M. Regnaut, E. Tellermann (Beckett), M. Broda (Jouve), D. Leeuwens (Jouve). (176 p. — 18 F.)
- 
- Supplément n° 1 au n° 69. — Bernard VARGAFTIG : *Eclat & Meute* (9 F.)
- 
- Supplément n° 2 au n° 69. — Pierre LARTIGUE : *Demain la veille* (15 F.)
- 
69. — POÉSIES EN FRANCE (2) : H. Deluy, P. L. Rossi, J. Roubaud, IOURI TYNIANOV, J.-P. Balpe. — RAYMOND ROUSSEL : Judith Milner, E. Roudinesco. — Et : Ahmed Fouad Negm, Sami Abdel Baki, S. Yurkievich, J. Tortel, J. Joubert, L. Ray, B. Vargaftig, Ch. Dobzynski, H. Deluy, P. Lartigue, M. Delouze, M. Broda, G. Drano, J.-C. Depaule, S. Pelletier, J. Marey, B. Hreglich, R. Bozier, Y. Klein, G. Mesnil, M. Abrion, A.-M. Bernard, A. Piombo, D. Grojnowski... (168 p. — 18 F.)
70. — POEMES DES INDIENS D'AMERIQUE DU NORD : F. Delay, J. Roubaud. — BENJAMIN PERET : J. R., P. Lusson, H. Deluy, L. Ray, L. Robel. — POESIE EN FRANCE : J. Réda. — Et : C. Adelen, G. Jouanard, A. Lance, M. Regnaut, A. Mathieu, G. Le Gal, L. Giraudon, P. Richard, C. da Silva, D. Pobel, A. Helissen, R. Chopard, J. L. Blanchard, F. Perrin, P. Autin-Grenier, JAN MYRDAL. (184 p. — 18 F.)
- 

Centre d'activités et de diffusion d'Action Poétique :

## LA RÉPÉTITION

27, rue Saint-André-des-Arts, PARIS-VI<sup>e</sup>  
(près de la place Saint-André-des-Arts)  
Métro Saint-Michel  
Téléphone : 326-31-44

Librairie ouverte de 15 heures à 24 heures.

**LE COMITÉ DE RÉDACTION TIENT UNE PERMANENCE  
CHAQUE VENDREDI DE 19 heures A 20 heures**

# action poétique

bulletin  
d'abonnement  
ou de  
réabonnement

Nom : ..... Prénom : .....

Profession (si vous désirez la préciser) : .....

Adresse : .....

— Je m'abonne pour .... an(s) à la revue **Action Poétique**.

1 an (4 n <sup>os</sup> )	France	36 F.	Etranger	50 F.
2 ans (8 n <sup>os</sup> )		70 F.		100 F.
Soutien (4 n <sup>os</sup> )		100 F.	(8 n <sup>os</sup> )	200 F.

— Je désire également recevoir :

- Les numéros suivant parmi ceux encore disponibles de votre revue :

— Je vous adresse la somme totale de ..... F par :

- chèque postal
- mandat postal
- chèque bancaire
- mandat-lettre

Action Poétique, 4.294.55 Paris, 27, rue Saint-André-des-Arts,  
75006 - Paris.

A , le

Signature :

P.S. - Je vous prie de bien vouloir adresser de ma part un numéro spécimen, accompagné d'un bulletin d'abonnement, aux personnes dont les noms et adresses suivent :

# EUROPE

REVUE LITTÉRAIRE MENSUELLE

---

*Nos derniers numéros spéciaux :*

RIMBAUD .....	15 F
NERUDA .....	15 F
FREUD .....	20 F
CORNEILLE .....	20 F
LE ROMAN-FEUILLETON .....	20 F
VERLAINE .....	20 F
NAZIM HIKMET .....	20 F
ERCKMANN-CHATRIAN .....	20 F
LES FUTURISMES I .....	20 F
LES FUTURISMES II .....	20 F
MIGUEL ANGEL ASTURIAS .....	20 F
TRISTAN TZARA .....	20 F
PROSPER MÉRIMÉE .....	20 F
VIETNAM LIBRE .....	20 F
1875, LA RÉPUBLIQUE APRÈS LA COMMUNE	20 F
JACK LONDON .....	20 F
AGRIPPA D'AUBIGNÉ .....	20 F
MALLARMÉ .....	20 F
BLAISE CENDRARS .....	20 F
LITTÉRATURE ALGÉRIENNE .....	20 F
CRÉATION POÉSIE/PROSE .....	20 F
CHILI .....	20 F
LA FICTION POLICIÈRE .....	20 F
BULGARIE ART ET LITTÉRATURE .....	25 F
MONTESQUIEU .....	25 F
LITTÉRATURE PROLÉTARIENNE .....	25 F
GONGORA .....	25 F

---

EUROPE

21, rue de Richelieu — PARIS-1<sup>er</sup>

C. C. P. Paris 4 560 04



**LES ÉDITEURS FRANÇAIS RÉUNIS**

21, rue de Richelieu

PARIS-1<sup>er</sup>

---

**Collection « Petite Sirène »**

*Derniers volumes parus :*

RAFAEL ALBERTI : Sur les anges.

\*

ARMAND RAPOPORT : Toiles d'Ypres.

\*

VOLKER BRAUN : Contre le monde symétrique.

\*

ALAIN LANCE : Les réactions du personnel.

\*

Claude ADELEN : Légendaire.

\*

Jacques GAUCHERON : A nous deux l'amour.

Chaque volume 10 × 13

Tirage limité

Exemplaires numérotés

Relié toile : 18 F.

# action poétique

« Collection Supplément »

Alain Lance : L'écran bombardé

Claude Adelen : Bouche à la terre

Joseph Guglielmi : Pour commencer  
avec deux dessins de Thérèse Bonnelalbay

Mitsou Ronat : La langue manifeste,  
littérature et théories du langage

Léon Robel : Littérature soviétique,  
questions...

Bernard Vargaftig : Eclat & Meute

Pierre Lartigue : Demain la veille

une collection  
**action poétique**  
aux Editions  
François Maspéro

Parus :

- ELISABETH ROUDINESCO : *Pour une politique de la psychanalyse.*
- SERGE TRÉTIAKOV : *Dans le Front Gauche de l'Art.*

A paraître :

- *Poètes baroques allemands.*
- JACQUES ROUBAUD : *La vieillesse d'Alexandre, essai sur quelques états actuels de la poésie en France.*
- KAREL TEIGE : *La Foire de l'art et autres textes.*
- *Poètes expérimentaux néerlandais.*